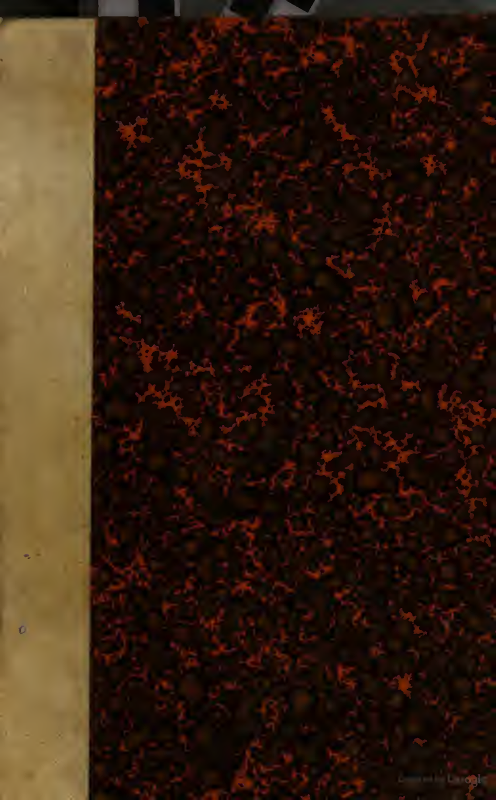


ÉTUDES

GÉOLOGIQUES, PHILOLOGIQUES ET SCRIPTURALES

SUR LA

COSMOGONIE

DE MOISE

PAR

LE P. LAURENT

PROVINCIAL DES FF. MINEURS CAPUCINS
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE
ETC

PARIS
LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND
RUE CASSETTE, 27

1863

ÉTUDES

SUR LA

COSMOGONIE

DE MOÏSE

PARIS. — IMP. W. REMQUET, GOUPY ET Ce, RUE GARANCIÈRE, 5.

ÉTUDES

GÉOLOGIQUES, PHILOLOGIQUES ET SCRIPTURALES

SUR LA

COSMOGONIE

DE MOÏSE

PAR

LE P. LAURENT

PROVINCIAL DES FF. MINEURS CAPUCINS
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE
ETC., ETC.

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE CASSETTE, 27

1863



APPROBATION

DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE GÉNÉRAL.

Nos Fr. NICOLAUS a sancto Joanne Sacræ Congregationis Episcoporum et Regularium consultor, totiusque Ordinis Minorum Sancti Francisci Capucinorum, Minister Generalis.

Cum opus cui titulus est — *Études géologiques, philologiques et scripturales sur la Cosmogonie de Moïse, par le Très-Révérend Père Laurent, Provincial des FF. Mineurs Capucins de France*, — a duobus Ordinis nostri Theologis a Nobis deputatis, visum et approbatum fuerit; ideo ut typis mandari possit facultatem facimus, servatis servandis.

Datum ex Nostro Cœnobio Sanctissimæ Immaculatæ Conceptionis de Urbe, die 13 Aprilis 1863.

FR. NICOLAUS,
ut supra.

INTRODUCTION

Il a existé pendant trop longtemps dans l'esprit des naturalistes une prévention systématique contre le récit génésiaque à l'endroit de la création du monde. Cette prévention était chez les uns le fruit de l'ignorance et des préjugés; chez les autres une conséquence de leur éloignement pour tout ce qui se rattachait au christianisme.

Dès que la géologie eut pris son rang parmi les sciences, dès qu'elle présenta un certain nombre de faits susceptibles d'une coordination vraiment scientifique, ces naturalistes se flattèrent de pouvoir s'en servir comme d'une auxiliaire précieuse, et ils essayèrent à plusieurs reprises d'expliquer à leur manière la formation de la croûte du globe. Ils se

gardèrent bien de méconnaître l'autorité de la Bible, le seul monument vivant des traditions primitives de l'humanité ; mais tout en ayant l'air d'en accepter le témoignage, ils entendirent en subordonner la valeur à leurs prétentieux systèmes, à des doctrines préconçues et arrêtées, qui, par malheur, étaient souvent erronées ou incohérentes, et toujours incomplètes. Le récit mosaïque, comme de raison, se montra dans une discordance intolérable avec les exigences et les formules d'une pareille science; et alors celle-ci, blessée de cet opiniâtre antagonisme, trouva plus commode de rejeter la Bible avec le même sans-façon qu'on rejette les cosmogonies indiennes.

Notre siècle, grâces au ciel, notre siècle, éclairé par des investigations plus approfondies, et par une foule de découvertes favorables au récit biblique, s'est montré moins hostile. Plusieurs savants laïques ont même rendu un solennel hommage au livre de la Génèse ; mais aucun d'entre eux n'a su encore s'élever à la hauteur de l'historien sacré pour le prendre comme le régulateur de sa marche, comme le guide le plus sûr dans ses travaux. Et cependant le génie humain, fût-il élevé à sa plus haute puissance, ne saurait parcourir sans de monstrueux écarts et sans d'amères déceptions l'immense orbite

des sciences, pas plus des sciences naturelles que des autres. *Dieu a livré le monde aux disputes des hommes* (1), a dit le Sage : il nous semble qu'il y a dans cette grave parole on ne sait quelle mystérieuse nuance d'ironie qui devrait faire plus d'une fois réfléchir au moins ceux qui la répètent. Dieu a livré le monde *à nos disputes :* qu'est-ce à dire ? Après des disputes séculaires, ne pourrons-nous donc pas arriver à des conclusions certaines, à des résultats définitifs, à des principes incontestables ? Hélas ! certains ou non, nous voyons tous les jours ces conclusions, ces résultats, ces principes remis en question, et il n'y a pas un objet à propos duquel les hommes ne recommencent sans cesse leurs éternelles *disputes.* Toutefois, hâtons-nous de le proclamer, la science, c'est-à-dire la connaissance de la vérité, existe comme la vérité elle-même ; mais c'est Dieu qui est le maître de l'une comme il est le principe de l'autre : *Deus scientiarum dominus est* (2). C'est donc à ce maître, c'est à ce Verbe par lequel tout a été fait et sans lequel rien n'a été fait, à nous apprendre comment tout a été fait, coordonné, distribué, arrangé ; c'est à lui de diriger l'essor de notre esprit, de le contenir dans sa marche chance-

(1) Et mundum tradidit disputationi eorum. *Eccl.*, III, 11.
(2) Reg., II, 3.

lante, et enfin, de l'initier, dans une certaine mesure, à quelques secrets de son adorable sagesse (1).

Or, si c'est dans le premier chapitre du Pentateuque que Dieu a daigné déposer le germe de toutes les connaissances que l'homme pourrait acquérir sur ses œuvres, si c'est là qu'il a daigné soulever un coin du voile qui recouvre ce qu'on pourrait appeler l'embryogénie de la nature, c'est là aussi sans doute que, suivant le procédé habituel de sa providence, il a tracé les règles à suivre pour s'assurer de la vérité et se mettre à l'abri de l'erreur. Mais comment? Est-ce en se lançant à corps perdu dans le champ de

(1) Observez une belle loi de la Providence, a dit excellemment de Maistre : depuis les temps primitifs elle n'a donné la physique expérimentale (*et l'on pourrait évidemment en dire autant de la plupart des sciences qui s'y rattachent*) qu'aux chrétiens. Les anciens nous surpassaient certainement en force d'esprit... Au contraire, leur physique est à peu près nulle; car non-seulement ils n'attachaient aucun prix aux expériences physiques, mais ils les méprisaient, et même ils y attachaient je ne sais quelle légère idée d'impiété. Lorsque toute l'Europe fut chrétienne, lorsque les prêtres furent les instituteurs universels, lorsque tous les établissements de l'Europe furent christianisés, lorsque la théologie eut pris place à la tête de l'enseignement, et que les autres facultés se furent rangées autour d'elle, comme des dames d'honneur autour de leur souveraine, le genre humain étant ainsi préparé, les sciences naturelles lui furent données.

(*Soirées de Saint-Pétersbourg*, v^e^ entretien

l'exégèse la plus téméraire, en bâtissant l'échafaudage des hypothèses les plus arbitraires sur des mots dont l'on dénature le sens à sa fantaisie? Non, c'est en croyant humblement et simplement que, quand Dieu a daigné parler aux hommes, il a daigné aussi emprunter leur langage, parce qu'il ne leur parlait que pour se faire comprendre ; c'est en regardant comme essentiellement positifs et indiscutables les faits et les principes qu'il leur posait comme le thème qu'ils ne devaient tendre, dans leurs recherches, qu'à exposer et à développer. L'homme est libre de s'écarter de cette voie naturelle, et par conséquent la seule rationnelle, la seule conforme aux desseins de Dieu ; il peut dans son orgueil en venir à méconnaître la nécessité de la lumière d'en haut; mais alors Dieu use de représailles envers cette créature si fière d'elle-même : il confond sa fausse sagesse, en l'abandonnant aux aberrations de ses pensées; et bientôt elle perd jusqu'à sa propre sagesse, suivant cette parole: *sapientia eorum devorata est* (1). Une expérience quotidienne prouve que, quand l'homme veut subordonner la révélation divine à ses conceptions, au lieu de contrôler ses conceptions par la révélation divine, il n'aboutit qu'à des difficultés

(1) Ps. CVI, 27.

insolubles, à mille extravagances et contradictions, et de là à des conséqences absurdes.

C'est donc dans l'historien inspiré que nous devons prendre notre point de départ, si nous voulons donner à nos recherches et à nos travaux une direction sûre, et construire une cosmogonie assise sur des bases solides.

En passant en revue les divers systèmes cosmogoniques modernes, nous trouvons que ces systèmes, à quelques modifications près, se ressemblent tous, et peuvent se réduire à deux : celui qui, pour expliquer les faits géologiques, admet un intervalle indéfini entre la première parole créatrice : *In principio Deus creavit cœlum et terram*, et le premier jour où Dieu créa la lumière; et celui qui considère les jours génésiaques comme des époques d'une durée de plusieurs milliers de siècles pendant lesquels Dieu aurait donné au globe terrestre la forme que nous lui voyons. L'un et l'autre supposent des cataclysmes successifs, des catastrophes multipliées, des séries d'évolutions indéterminées, dans lesquelles les mers se seraient déplacées plusieurs fois, — en vertu d'une loi quelconque ! — et auraient détruit les êtres vivant à la surface de la terre, de sorte que chaque fois les continents nouveaux auraient été peuplés d'habitants nouvellement arrivés on ne sait d'où.

Suppositions superbes, conjectures toutes gratuites, que nous croyons également contraires au récit de l'écrivain sacré et à la saine géologie.

Telle est la thèse que nous allons essayer d'établir dans ce modeste travail. Contre-partie hardie de la thèse soutenue jusqu'ici par les plus hautes sommités de la science, nous ne nous dissimulons pas le côté ardu et périlleux de notre tâche. On ne s'attaque pas à une théorie généralement enseignée par les savants sans rencontrer des résistances, sans provoquer des doutes, de l'incrédulité, des négations, que dis-je ? sans inspirer une sorte d'étonnement et de pitié, ou même de profonde répulsion, à beaucoup de gens qui suivent volontiers le cours de l'opinion, et ne jurent presque toujours que par les paroles de leur maître, sauf à reconquérir un peu d'indépendance dès qu'il s'agit d'aller se heurter contre une doctrine ou une interprétation de l'Église. Néanmoins, la vérité finit souvent par triompher, et, grâce au ciel, elle n'a parfois qu'à se montrer pour subjuguer les intelligences les plus rebelles. Lorsque Galilée se leva au milieu des académiciens et des savants de son siècle pour soutenir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre (immobilité et mouvement que le cardinal de Cuza avait déjà devinés avant lui et avant Copernic), l'étonnement fut grand : tous les astronomes se ré-

crièrent contre l'extravagance, l'impossibilité, etc., de ce nouveau système du monde. « Si votre système était vrai, disait-on à Copernic, Vénus aurait des phases comme la lune : elle n'en a pas cependant; donc toute la nouvelle théorie s'évanouit. — J'avoue que je n'ai rien à répondre, répondit l'illustre astronome; mais Dieu fera la grâce qu'on trouvera une réponse. » « En effet, dit de Maistre (1) *Dieu fit la grâce* (mais après la mort du grand homme) que Galilée trouvât les lunettes d'approche avec lesquelles il vit les phases; de manière que l'objection insoluble devint le complément de la démonstration. Aussi les idées de Galilée ont-elles prévalu avec le temps, et si par hasard aujourd'hui quelque don Quichotte de la science s'avisait de se poser en champion d'une cause irrévocablement perdue, nos physiciens se contenteraient de lui répondre en souriant : *E pur si muove* (2). » Tel sera, nous en avons la conviction, dans un avenir plus ou moins prochain, le sort de la thèse biblique qui, regardant tous les grands phénomènes de la création comme des actes miraculeux opérés par la Toute-Puissance divine, ne

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, IVe entretien.

(2) Ce système n'était pas vrai de tout point : l'immobilité absolue du soleil est une erreur, d'après la science actuelle, qui admet un transport du soleil dans l'espace.

reconnaît pas la nécessité de recourir à des hypothèses pour les expliquer, et donne aux expressions de l'historien sacré le sens naturel et littéral. Cette conviction sera partagée, nous l'espérons, par tous ceux qui daigneront nous lire sans parti pris et avec le seul désir de découvrir la vérité.

Mais, dira-t-on, pourquoi s'amuser à combattre une doctrine généralement acceptée par les hommes compétents, soutenue par d'excellents catholiques, et confirmée par les Pères du christianisme ? N'y a-t-il pas de l'imprudence et de la témérité à froisser tous les esprits, à leur inspirer des défiances envers la religion et à les éloigner de son sein, en voulant les obliger à croire des choses qui leur paraissent incompatibles avec les données de la science, et à renier des opinions que l'Église n'a pas condamnées ? Dans quel intérêt chercher à déchirer le traité de paix que, depuis quelques années, la géologie a conclu avec la théologie, traité si précieux pour l'une et l'autre, et si cher aux vrais amis de la science et de la religion ?

L'une et l'autre, répondrons-nous, sont intéressées à la recherche et à la découverte de la vérité, et notamment d'une vérité qui touche aux principes fondamentaux de la religion : car, il faut le remarquer, tous les peuples ont élevé sur leur système cosmogo-

nique leur édifice religieux. Admettez l'interprétation allégorique des premiers textes de la Genèse, à l'exemple d'Origène et de Philon le Juif; admettez qu'une expression de ces textes puisse être prise dans un sens symbolique, pourquoi pas alors le chapitre entier, pourquoi pas le second, le troisième, le quatrième, etc.? Mais alors de degré en degré vous tomberez en plein mythisme. Quand vous auriez le droit de limiter l'application de vos principes d'exégèse au premier chapitre de la Genèse, cela suffirait pour qu'on dût envisager l'origine du monde, la création de la terre, la formation de l'homme comme des choses intelligibles et surnaturelles, cachées sous le voile d'objets sensibles et matériels. Mais d'autres iront plus loin que vous; ils présenteront l'histoire sacrée tout entière comme un vaste symbole; et une fois entrés dans cette voie, rien ne les empêchera de traiter les faits historiques personnels ou individuels comme les faits généraux; et Strauss, lui-même, ne voyant qu'un mythe glorieux dans la vie du divin Sauveur, pourra prétendre que vous êtes ses premiers maîtres.

Indépendamment de cet écueil, déjà si redoutable, il en est un autre. Le panthéisme et le matérialisme sont les deux chancres qui rongent la société moderne sous des formes diverses; ils ont envahi nos cours publics et nos académies; ils ont pénétré dans

tous les rangs et dans toutes les classes. Pour atténuer sinon arrêter leurs ravages, n'est-il pas important d'en bloquer, autant que possible, toutes les issues, d'en fermer toutes les avenues, d'en tarir toutes les sources ?

Eh bien ! nous n'hésitons pas à le dire : les deux systèmes que nous nous proposons de combattre tendent, indirectement sans doute, mais trop efficacement, sinon à justifier, au moins à favoriser et à propager cette double impiété. Ces nombreuses et incalculables révolutions du globe qui se perdent dans la nuit des temps, ces créations, destructions et rénovations successives, auxquelles, *si parva licet componere magnis*, nos savants compareraient volontiers leurs manipulations chimiques, toutes ces belles choses conduisent sans de grands efforts de logique, à des conséquences panthéistiques.

Que disent, en effet, les panthéistes de tous les genres et de tous les acabits ? Les uns disent que, si depuis tant de siècles les hommes, ainsi que les animaux, naissent incessamment pour remplacer ceux qui tombent chaque jour, il n'y a pas de raison pour croire qu'il en ait jamais été autrement, et que par conséquent le monde a toujours dû être et sera toujours tel qu'il est aujourd'hui. Les autres prétendent que Dieu étant le grand tout, tous les êtres, à quel-

que rang qu'ils appartiennent, sont des émanations de cette substance unique et universelle, avec laquelle ils sont identifiés en vertu même de leur origine. D'autres enfin veulent bien admettre une création, mais à une condition arbitraire, conforme à leurs idées panthéistiques : ils croient que les lois de ce qu'ils appellent la nature ont tout organisé dans le monde; qu'elles transforment, perfectionnent et perpétuent les genres et les espèces soit des animaux, soit des végétaux, et qu'il ne faut pour cela à la nature que le temps, c'est-à-dire une série interminable de siècles.

Sans doute ces doctrines sont repoussées par les géologues religieux qui défendent ces malencontreux systèmes, d'où il n'est pas malaisé de les faire sortir; mais, quand on ne veut pas admettre une conséquence, il faut bien se garder d'en poser les prémisses, et se rappeler que la logique des masses n'est pas celle des savants, et qu'il importe fort peu à la plupart des hommes de violer les règles de la dialectique quand le raisonnement apporte des excuses à leurs passions.

Dira-t-on que les époques, bien qu'illimitées dans leur durée, ne renvoient pas la création du monde à l'infini, et que suivant les auteurs les plus accrédités, chacune d'elles ne dépasse pas quelques milliers d'années? On pourrait demander d'abord à quel titre ces

auteurs s'arrogent le droit de réduire ainsi le nombre de siècles qui ont dû selon eux précéder la formation de notre globe. N'est-il pas évident que cette supputation est forcément livrée, par la nature des choses, et sans contrôle possible, à l'appréciation plus ou moins judicieuse de tous les géologues, et que si ceux-ci savent se renfermer dans des bornes que l'on peut appeler raisonnables, ceux-là ne manqueront pas de les franchir sans terme ni mesure?

En voici un exemple.

Nous nous trouvions, il y a peu de temps, en chemin de fer face à face avec un voyageur dont la conversation et le langage nous révélèrent bientôt la profession littéraire. En descendant du wagon à une station, nous avions laissé entr'ouvert sur notre banc un ouvrage de géologie que nous lisions. Quand nous eûmes repris notre place, notre voisin nous dit : « Il paraît, mon père, que vous vous occupez d'études géologiques ?» Sur notre réponse affirmative, il nous apprit qu'il professait cette science à la Faculté de..... La conversation s'engagea dès lors sur cet intéressant sujet, et nous comprîmes aisément que notre interlocuteur était un partisan des époques. Ne voulant pas entamer une discussion que nous n'aurions pas eu le temps de vider, nous nous bornâmes à lui adresser timidement quelques questions,

entr'autres celle-ci : « Les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre de siècles qu'il convient d'assigner à chaque époque géogénique, pour que les phénomènes ou les résultats aient pu se produire tels qu'ils se manifestent à nos yeux; les uns la font durer trois mille ans, les autres davantage : vous, Monsieur, qui êtes si profondément versé dans ces études, combien de siècles lui donnez-vous?... — Pour moi, répondit-il, je n'hésite pas à donner à chaque époque des millions et des millions de siècles. » Cette réponse inattendue nous ferma la bouche et nous réduisit au silence. Eh bien! cet homme, dont je crois devoir taire le nom, est un des professeurs les plus distingués de nos facultés; il est auteur de plusieurs ouvrages; son nom fait autorité dans le monde scientifique. Et voilà cependant la doctrine qu'il enseigne dans ses cours et dans ses livres! Or, nous le demandons, entre ces millions de siècles que vous déroulez au delà de la création et l'éternité de la matière, n'y a-t-il aucune affinité? Cet intervalle indéfini qui nous sépare, selon vous, de la première origine des choses, n'est-il pas propre, sinon à détruire, au moins à affaiblir considérablement dans les esprits l'idée du dogme fondamental de la société, celui de la création, source primitive, base essentielle du souverain domaine de Dieu sur le

monde? Sans doute, au bout de ces myriades de siècles, tout esprit sérieux finira par trouver Dieu, auteur premier de tous les êtres; mais, nous le répétons, l'intelligence des masses s'arrêtera en chemin pour en tirer des conclusions panthéistiques.

Mais, ajoute-t-on, le système des périodes n'a pas été condamné par l'Église : il est donc permis de l'adopter. Nous le savons; mais le silence de l'Église, sur un point quelconque, en consacre-t-il, ou bien en présuppose-t-il le moins du monde la vérité? Évidemment non. L'Église passe sur la terre en continuant à remplir la mission dont l'a chargée son divin Fondateur; elle n'aspire et ne travaille qu'à conquérir et à sauver les âmes. Si, en regard de cet intérêt suprême, tout le reste n'était pas indifférent, le Sauveur des hommes n'eût pas vécu trente-trois ans parmi eux sans les éclairer sur une foule de questions qu'ils discutaient alors comme aujourd'hui, et qu'ils discuteront peut-être jusqu'à la fin des temps. Cédant à une illusion assez naturelle, l'esprit humain se plaît à s'exagérer singulièrement l'importance de mille choses douteuses qu'il érige en questions scientifiques, mais qui, au fond, ne sont qu'un bien misérable relatif devant l'absolu de l'éternité. Voilà pourquoi le Verbe divin n'a pas jugé utile, lorsqu'il a paru au milieu des hommes, de dissiper les ténèbres

de leur ignorance sur ce qui n'intéressait pas leur salut éternel; voilà aussi pourquoi l'Église s'est abstenue de se prononcer sur beaucoup de systèmes philosophiques ou scientifiques, qui, à une heure donnée, ont été reconnus faux.

Pour n'en citer qu'un exemple, sur un objet qui se rattache à la Genèse, le système de Ptolémée concernant la stabilité de la terre et le mouvement du soleil n'avait pas été condamné, et néanmoins il était erroné.

Si les deux hypothèses dont il s'agit avaient été condamnées, il n'y aurait plus lieu à la discussion : tout catholique devrait les abandonner, et porter le même jugement que l'Église, sous peine de péché grave, disent les docteurs. Et cela pour trois raisons que Suarez développe en ces termes :

1° Parce que ce qui se fait imprudemment dans une matière aussi importante que l'est la doctrine sacrée, ne se fait pas sans faute; or, il est extrêmement imprudent de se former et d'exprimer avec témérité ou d'une manière analogue des opinions erronées sur la doctrine sacrée; donc on ne saurait le faire sans péché.

2° Parce qu'une erreur de ce genre conduit à de plus grands égarements et même à l'hérésie, par conséquent, celui qui se forme de pareilles opinions

s'expose au danger de tomber dans de plus graves erreurs, et par là même il pèche.

3° Il y a encore ici péché par rapport aux autres à cause du scandale qu'on leur donne, et certainement aussi à cause du péril de produire dans leurs esprits des erreurs graves (1).

Mais indépendamment de ces opinions formellement condamnées, il en est d'autres que l'Église repousse, sans toutefois les flétrir d'aucune note d'erreur, et qu'il est au moins dangereux d'embrasser. Voici ce qu'en dit le même théologien :

« Quoique la vérité des choses que l'Église croit seulement comme pieuses et probables ne soit pas certaine, si l'Église se prononce dans une question de ce genre, il faut tenir qu'elle ne se trompe pas, non-seulement au point de vue pratique, ce qui est

(1) Primo quia quod imprudenter fit, præsertim in re tanti momenti, quanti est sacra doctrina, non fit sine culpa; sed imprudentissimum est temere vel alio simili modo in doctrina sacra opinari et errare ac loqui; ergo non fit sine peccato.

Secundo, quia hujus modi error parat viam ad graviorem lapsum, etiam per hæresim; ergo qui sic opinatur exponit se periculo gravius errandi; ac proinde in hoc etiam peccat.

Tertio, etiam respectu aliorum in hoc peccatur propter scandalum, vel certe etiam propter detrimentum gignendi in mentibus eorum errores graves.

(*De subjecto capaci hæresis*, disputatio XIX, sectio VI.)

manifeste, mais même au point de vue spéculatif. La raison en est que l'Église universelle, même uniquement considérée comme société humaine, qui compte dans son sein un grand nombre d'esprits éclairés, possède humainement la plus haute autorité. Si donc elle juge qu'une chose est probable, cette chose est par là même évidemment probable, et il est alors très-vraisemblable que l'Esprit-Saint assiste et éclaire d'une manière spéciale les docteurs de l'Église; c'est ce qu'il faut reconnaître même quant aux vérités naturelles (2). »

Nous citerons encore à l'appui de Suarez un autre théologien qui occupe sans contredit le premier rang parmi les théologiens français, M. l'abbé Martinet. Il dit en parlant du feu de l'enfer :

« L'Écriture et la Tradition supposent un feu réel

(1) Quamvis certum non sit quæ Ecclesia credit tantum ut pia et probabilia esse vera, si tamen Ecclesia in aliqua hujusmodi re conspirat, tenendum est in ea non errare, non solum practice, quod est manifestum, sed etiam speculative. Ratio est quia universa Ecclesia, etiam spectata ut humana congregatio, in qua sunt plures viri sapientes, habet humano modo summam auctoritatem; ergo si judicat aliquid esse probabile, evidenter probabile est, et inde fit maxime verisimile Spiritum-Sanctum specialiter adjuvare et illuminare doctores Ecclesiæ : hoc enim conceditur etiam quoad veritates omnes naturales.

(*De regula fidei*, disputatio V, sectio VI.)

qui fera souffrir aux réprouvés une peine distincte de celle du dam, et il y aurait témérité à n'admettre qu'un feu métaphysique et identique avec les souffrances morales. Ce fut l'opinion d'Origène et de Lactance, non formellement condamnée, mais visiblement contredite par l'enseignement unanime des Pères, et inconciliable avec les principes de la critique sacrée, la Bible parlant en cent endroits du feu de l'enfer sans aucun indice de métaphore (1). » Maintenant, est-il permis de classer au nombre de ces opinions *« non formellement condamnées par l'Église, mais visiblement contredites par l'enseignement des Pères et inconciliables avec les principes de la critique sacrée »* celles des géologues que nous combattons? Nous le pensons, et nous espérons l'établir dans le cours de cet ouvrage par des témoignages irréfragables, malgré toutes les assertions contraires si souvent répétées. Nous verrons l'Église professer, par la bouche de ses Pères et de ses docteurs, soit grecs, soit latins, et même par ses *conciles* une doctrine opposée à cette théorie des périodes, et que le langage de ceux que l'on croit pouvoir invoquer en leur faveur n'offre pas, dès qu'on l'étudie dans sa forme et dans ses motifs, la portée qu'on veut lui donner.

(1) *Solution des grands problèmes*, tom. I, p. 157.

Nous avons ajouté que l'étude de cette question intéresse également la science. Tous les hommes sérieux qui s'occupent de cosmogonie et de géologie déplorent le peu de progrès qu'ont fait ces branches si importantes des connaissances humaines : tous avouent que, malgré les travaux opiniâtres de tant d'hommes éminents qui s'y livrent depuis tant d'années avec une ardeur et une persévérance incroyables, ces sciences sont encore dans les langes de l'enfance.

Le célèbre Cuvier exprimait la même pensée en des termes plus amers quand il disait à l'Institut : « Faute de poser la première base de la géologie dans la recherche exacte des faits, on a changé cette science en un tissu d'hypothèses et de conjectures tellement vaines, et qui se sont tellement combattues les unes les autres, qu'il est devenu presque impossible de prononcer son nom sans exciter le rire. Le nombre de systèmes s'est tellement augmenté qu'il y en a aujourd'hui plus de quatre-vingts. Ces châteaux aériens disparaissent comme de vaines apparences (1). »

Ce langage sévère de Cuvier, on pourrait le tenir aujourd'hui avec la même raison. Ces plaintes mal-

(1) Rapport de Cuvier à l'Institut de France en 1806.

heureusement trop fondées ne proviennent-elles pas de ce que le point de départ n'est pas le vrai ? Aussi longtemps que les astronomes admirèrent le mouvement du soleil et la fixité de la terre, l'astronomie enveloppée de ténèbres et guidée par l'erreur s'épuisait en théories et en explications imaginaires qui s'élevaient et se détruisaient successivement. C'est la découverte du mouvement de la terre et de la stabilité du soleil qui a ouvert le champ au génie de Newton, de Herschel, de Laplace, etc., et leur a permis de formuler ces lois admirables du monde sidéral, que l'on s'est accoutumé à considérer presque comme des conquêtes de l'esprit humain.

Il en serait de même pour la géologie, si elle s'appuyait enfin sur une base plus solide et plus sûre que toutes ces hypothèses gratuites qui ne reposent sur aucun fondement rationnel, aucune tradition humaine, aucun monument historique, et que la découverte d'un simple fait peut renverser de fond en comble. En effet, que l'on trouve un fossile humain ou un objet quelconque attestant l'œuvre de l'homme, l'existence de l'homme à une époque donnée ; qu'on le trouve dans l'une des nombreuses formations de terrains que l'on appelle secondaires, et à l'instant l'on verra tous ces systèmes rejetés par tous les géologues sans exception. Maintenant, nous le demandons, quelle

foi méritent des systèmes qui peuvent être renversés aussi facilement ? Pourquoi les véritables savants se cramponneraient-ils à une planche de salut que le moindre coup de vent peut leur enlever dans le naufrage de leurs théories? Car, nous le répétons, le sort de ces pauvres théories dépend de la découverte plus ou moins probable, plus ou moins prochaine d'un seul fait, et cette découverte, si elle n'est faite aujourd'hui, se fera demain, se fera tôt ou tard.

En attendant, il importe de bien fixer le point de départ des recherches, et surtout des études cosmogoniques. Quand il ne serait point jusqu'ici scientifiquement indiqué par la géologie, pourquoi les géologues ne s'appuieraient-ils pas sur des données historiques, qui doivent, jusqu'à preuve du contraire, paraître de l'exactitude la plus rigoureuse et de la certitude la plus absolue ? Et, s'ils s'y appuyaient, ou s'ils voulaient seulement admettre comme possible la supposition que les deux systèmes en vogue soient faux, que, par conséquent, le premier jour de la Genèse ait été le premier jour du monde, et qu'il ait été ce que sont nos jours, c'est-à-dire un jour de vingt-quatre heures, comme la simple lecture de la Bible porte naturellement à le croire, n'est-il pas évident que cette seule idée donnerait à la marche de la

science une direction toute différente et la ferait aboutir à des résultats tout nouveaux ?

Il s'en faut donc que les discussions relatives à cet objet soient à peu près oiseuses, comme se plaisent à le dire quelques écrivains. Elles ont fixé l'attention et excité le zèle des docteurs, des Pères de l'Église, des interprètes de l'Écriture sainte, qui tous ont cru devoir consacrer à cette matière de longues études et de nombreuses pages dans leurs écrits. D'ailleurs, les ouvrages, les brochures, les mémoires, les articles de journaux qui traitent ces questions se multiplient chaque jour, comment les regarder comme sans importance pour les catholiques ? Tout ce qui concerne l'interprétation des livres sacrés ne présente-t-il pas pour eux le plus haut intérêt ? Dès lors, n'est-il pas utile, n'est-il pas nécessaire qu'ils entrent résolûment dans la lice ?

Oui sans doute ; et cependant si quelques-uns se jettent en avant, on va presque jusqu'à leur faire un crime de leur zèle. Au milieu de ces conflits d'opinions, à travers cette divergence d'idées, la prudence et la sagesse, dit-on, commandent une discrète tolérance. Et pourquoi, puisqu'il ne s'agit pas de dogmes, pourquoi ne pas faire cette concession à des savants dont la plupart cherchent sincèrement et laborieusement la vérité ? C'est le conseil que donnent à plu-

sieurs reprises les savants rédacteurs de la *Civiltà cattolicà* (1).

Nous leur demandons la permission de ne pas être de leur avis. En général, nous ne pensons pas que le système des concessions faites aux dépens de ce qu'on croit être vrai soit de nature à ramener dans la bonne voie ceux qui s'en sont écartés. La vérité est une, indivisible, absolue, impérieuse, et l'expérience a suffisamment démontré que ce n'est point en employant des ménagements incompatibles avec son essence qu'elle triomphe des résistances des hommes.

Comme la vérité, la question qui nous occupe ne saurait souffrir aucune transaction : l'intervalle qui nous sépare des partisans des périodes ou des époques est un abîme; si nous sommes dans le vrai, ils sont dans le faux; ces deux extrêmes ne pactisent jamais : il est impossible de les relier par un moyen terme.

La crainte que ces écrivains expriment de voir nos adversaires irrités ou fatigués de ces débats, s'éloigner de la religion, ne nous semble pas fondée. Elle nous paraît plutôt injurieuse pour la plupart de ces hommes honorables, dont l'unique but est la découverte de la vérité, et qui, de leur propre aveu, ne

(1) *Civiltà cattolicà*, n° CXCIII, du 3 avril 1858.

sont pas sûrs de leur système. Comment pourraient-ils être blessés des efforts et des recherches de ceux qui ont la conviction d'être dans le vrai pour dissiper leurs erreurs et leur faire part du riche patrimoine dont ils croient être en possession ?

Le conseil que nous nous défendons de suivre ressemble, toute proportion gardée, à celui qu'on donnerait aux catholiques de déguiser aux mécréants une partie des doctrines religieuses, de peur que leur exposition pleine et entière ne les offusquât. Ces calculs, ces ménagements, l'Église les condamne, malgré toute son indulgence et toute sa charité : jamais elle n'a fait aucune concession de ce genre, fût-ce au risque de voir le schisme ou l'hérésie se prévaloir hypocritement de ses résistances : témoin la conduite qu'elle tint quand l'Orient et l'Angleterre se détachèrent de son sein.

On essaye encore de nous opposer une bien grave autorité, celle de saint Thomas, dont l'on cite les deux passages suivants: nous les rapportons en entier, parce que nous ne voulons éluder aucune difficulté ni taire aucune objection.

« Il me semble que le parti le plus sûr, à l'égard de ce que les philosophes ont généralement admis, et qui ne répugne point à notre foi, est de ne point le soutenir *comme un dogme de foi*, bien que parfois les

philosophes parviennent à en établir la vérité; comme aussi de ne point le repousser comme contraire à la foi, de peur de donner, aux sages de ce monde, occasion de mépriser la doctrine de la foi (1). »

« Comme l'enseigne saint Augustin, il y a deux choses à observer dans les questions de ce genre. Il faut d'abord que la vérité de l'Écriture soit mise en dehors de toute discussion; il faut ensuite, puisque la divine Écriture peut recevoir maintes explications différentes, bien se garder de s'attacher à une explication quelconque avec une force telle que, quand même des raisons certaines prouveraient la fausseté d'une chose qu'on croyait être conforme au sens de l'Écriture, on ne craindrait pas de la soutenir; car on s'exposerait par là même à fournir aux infidèles un prétexte pour tourner l'Écriture en dérision, ou leur fermer le chemin de la foi (2). »

(1) Mihi videtur tutius esse hæc quæ philosophi commune censuerunt, et nostræ fidei non repugnant, neque esse sic asserenda ut dogmata fidei, licet aliquando sub nomine philosophorum introducantur; neque sic esse neganda tanquam fidei contraria, ne sapientibus hujus mundi contemnendi doctrinam fidei præbeatur occasio.

(S. Thomas, Opusc. IV, *Responsio ad magistrum Joannem de Verullis.*)

(2) Sicut Augustinus docet, in hujusmodi quæstionibus duo sunt observanda: Primò ut veritas Scripturæ inconcussa

Le premier passage du Docteur angélique ne nous regarde pas : nous ne présentons pas ici notre opinion comme un *dogme de foi*.

Le second est également étranger à la question. saint Augustin y recommande de ne pas soutenir obstinément une exposition particulière de l'Écriture, lorsqu'il a été démontré par des raisons *certaines* qu'elle est fausse, *si certa ratione constiterit id esse falsum*. Or, il s'en faut que l'on ait démontré la fausseté de l'interprétation littérale des jours génésiaques Saint Thomas lui-même ne lui applique pas la maxime du Docteur de la grâce. Après l'avoir cité, il ne consacre rien moins que dix-huit pages à l'étude détaillée de cette question, dans laquelle il établit, comme nous le montrerons plus tard, que ces jours doivent être pris dans le sens naturel.

A notre tour, nous pouvons nous appuyer sur une autorité, que nous n'entendons pas, bien entendu, comparer à celle des deux grands docteurs qu'on veut faire, à tort, intervenir ici, mais une autorité

teneatur. Secundo, cum Scriptura divina multipliciter exponi possit, quod nulli expositioni aliquis ita precise inhæreat, ut si certa ratione constiterit hoc esse falsum quod aliquis sensum Scripturæ esse credebat, id nihilominus asserere præsumat; ne Scriptura ex hoc verbo ab infidelibus derideatur, et ne eis via credendi præcludatur. (Quæstio. LXVIII, artic 1)

d'une valeur considérable et incontestée, qui a directement abordé la question dont nous nous occupons. « Des hypothèses, telles que celles de Deluc, de Chalmers et de Buckland peuvent-elles être soutenues par les théologiens ? » se demande l'auteur de la *Solution des grands problèmes*, dans les *Institutions théologiques* qu'il a récemment publiées. «Non, répond-il hautement avec toute la gravité de sa parole et toute la force de ses arguments; non, de peur que les théologiens ne s'exposent à entendre ces paroles d'Isaïe : «Voilà que vous vous appuyez sur un roseau, sur un roseau brisé... il entre dans la main de l'homme qui s'y appuie, et la lui perce.» Du reste, deux choses nous détournent des opinions de ce genre : la difficulté de les concilier avec une saine interprétation du récit biblique et l'insignifiance des raisons géologiques qu'on allègue : examinons rapidement ces deux points (1). »

(1) Decet ne theologos illis aut similibus hypothesibus insistere; ut cosmogoniam biblicam credibiliorem faciant? negative, ne incurrant Theologi in periculum de quo Isaïas : *Ecce confidis super baculum arundineum confractum illum.... cui si innixus fuerit homo, intrabit in manum ejus, et perforabit eam* (Is., XXX, 6). Cæterum, duo nos deterrent ab hujusmodi opinionibus : difficultas conciliandi eas cum recta interpretatione biblicæ narrationis, et levitas rationum geologicarum quæ allegantur : quæ duo summa-

Nous examinerons en son lieu les développements que le savant auteur donne à ces considérations.

Le plan de notre travail ressort manifestement de tout ce que nous venons de dire.

Nous envisagerons d'abord les jours génésiaques au point de vue des exigences de la géologie. Cette première partie ne nous paraît pas la plus importante, la question étant plus scripturale et théologique que géologique.

Nous verrons dans une seconde partie dans quel sens doivent être pris ces jours, d'après les principes de la critique sacrée et de la philologie.

Dans la troisième partie nous rapporterons les opinions des Pères, des docteurs et des conciles sur cette question : cette partie de notre travail nous paraît dominer toute la question et la résoudre.

Enfin dans la quatrième partie nous signalerons

tim perstringamus. (*Institutiones theologicæ ad usum seminariorum :* theologica præambula, lib. I, artic. 2.)

Cet ouvrage éminemment remarquable (comme tous ceux du même auteur qui l'ont précédé), soit par l'introduction d'une méthode nouvelle plus appropriée aux besoins du siècle, soit par la pureté de ses doctrines, a déjà été adopté dans plusieurs séminaires. Dans l'intérêt de fortes études théologiques, il est à désirer que ces Institutions soient connues et répandues.

les causes probables auxquelles on peut attribuer la formation actuelle du globe.

Nous prions nos lecteurs de ne rien rejeter *a priori*, et de ne pas dire ce que nous avons entendu quelquefois : C'est impossible, donc cela n'est pas. Cette fin de non-recevoir est une monnaie de mauvais aloi qui n'a pas cours dans le monde scientifique. Les témoignages et les raisonnements ont droit à l'examen ; les premiers, pour être admis ou rejetés, les seconds, pour en accepter ou en nier les conséquences.

LA

COSMOGONIE DE MOÏSE

PREMIÈRE PARTIE

POINT DE VUE GÉOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

Exposé des principaux systèmes.

Pour procéder avec ordre, précision et clarté, pour satisfaire aussi à toutes les exigences d'une judicieuse critique, nous avons dû commencer par chercher à connaître tous les adversaires du sens littéral, c'est-à-dire tous les partisans des systèmes contraires; nous avons dû ensuite étudier les raisons sur lesquelles ils appuient leurs affirmations.

Ces systèmes doivent leur naissance à la découverte

des fossiles dont il fallait expliquer la présence dans les divers terrains, et souvent à de grandes profondeurs. On l'attribua d'abord au déluge. Cette idée paraissait d'autant plus naturelle qu'on ne reconnaissait alors comme aujourd'hui que deux grands événements sur le globe, deux époques de mutation : la création et le déluge. Mais, pour répondre à toutes les difficultés qu'offraient les faits géologiques, on imagina une autre cause à la présence des fossiles, et l'on eut recours aux hypothèses des périodes indéterminées. C'était là un expédient plutôt qu'une explication, et encore ces mêmes faits paraissaient-ils la démentir. Voici les principaux défenseurs de ces systèmes :

Buffon, leur premier auteur : *Théorie de la terre.*

Burnet : *Théorie sacrée de la terre.*

Wisthon : *Nouvelle théorie de la terre.*

Woodvard : *Essai sur l'histoire de la terre.*

Dolomieu : *Voyage dans les Alpes.*

Pallas : *Observations sur la formation des montagnes.*

Deluc : *Lettres sur l'histoire de la terre.*

Cuvier : *Discours sur les révolutions du globe.*

Brongniart : *Période des végétations.*

Ampère : *Théorie de la terre.*

Chalmers : *Évidence de la religion chrétienne.*

Gervais de La Prise : *Accord du livre de la Genèse avec la géologie et les monuments humains.*

Buckland : *La Géologie et la Minéralogie dans leurs rapports avec la théologie naturelle.*

Bertrand : *Révolutions du globe.*

De Saussure : *Voyage dans les Alpes.*

Deshayes : *Cours de géologie.*

Playfair : *Théorie de la terre.*

De Férussac : *Bulletin universel des mines.*

Elie de Beaumont : *Théorie des soulèvements.*

Desdouits : *Soirées de Montlhéry.*

Jehan : *Nouveau traité des sciences géologiques.*

Marcel de Serres : *De la cosmogonie de Moïse.*

Les *Annales de philosophie chrétienne.*

Godefroy : *Cosmogonie de la révélation.*

Boubée : *Manuel de géologie.*

Auguste Nicolas : *Études sur le christianisme.*

Le P. Piancianni : *Commentaires sur le récit mosaïque de la création.*

Louis Figuier : *La terre avant le déluge.*

Grevin : *Étude sur le chapitre premier de la Genèse.*

La *Revue du monde catholique.*

Tous ces géologues ne professent pas les mêmes idées sur la cosmogonie de Moïse ; mais tous repoussent à divers degrés l'interprétation littérale du mot *jour*. Les nombreux systèmes qu'ils ont adoptés peuvent, du reste, se réduire à cinq principaux, dont les autres ne diffèrent que par des détails sans importance.

PREMIER SYSTÈME.

Inventé par Buffon, soutenu et développé par Deluc et Dolomieu, ce système prétend que les jours

génésiaques sont des époques, des périodes de plusieurs milliers de siècles, pendant lesquels la terre, avant de prendre sa forme actuelle, aurait changé bien des fois de forme et d'habitants, et subi des bouleversements intérieurs qui auraient enseveli dans ses couches toutes les espèces vivantes, que d'autres auraient remplacées sur la surface du globe. L'un des savants qui préconisent ce système a cru devoir, après bien des calculs, fixer, en habile mathématicien, à deux millions d'années la durée moyenne de chaque époque (1). Ils ajoutent que l'ordre dans lequel se présentent les fossiles est un ordre de création; et que chacune de ces créations a été séparée des autres par une période indéfinie de siècles.

DEUXIÈME SYSTÈME.

Peu satisfaits de ce premier système, Chalmers et Buckland en ont conçu et élaboré un second qui compte un nombre de partisans bien plus restreint que le premier. Il consiste à reconnaître deux mondes distincts : un monde anté-adamique, et le monde que nous habitons. Ainsi, de cette première phrase des livres saints : *In principio, Deus creavit cœlum et terram :* au commencement, Dieu créa le ciel et la

(1) Ces beaux calculs ont été faits avant les appréciations du professeur de géologie dont nous avons parlé dans la préface. Nous allons en progressant!!

terre, on devrait conclure qu'un espace de temps illimité s'est écoulé entre l'acte primordial, en vertu duquel les éléments du monde matériel sont sortis du néant, et la dernière révolution désignée par le second verset de la Genèse, ou le soir du premier jour de la narration mosaïque. « Il est clair, dit Jehan, que c'est dans cet intervalle, qui a pu être d'une immense étendue, que s'est accomplie la longue série des événements qui ont déterminé la structure minérale de notre globe, telle qu'elle est reconnue par les investigations de la science. »

TROISIÈME SYSTÈME.

Ce système n'a plus recours, comme le précédent, pour expliquer certains phénomènes géologiques, à ces alternatives de destruction et de création qui coûtent si peu à certains géologues. Ceux qui le mettent en avant reconnaissent que la vie sur le globe n'a pas été renouvelée, mais seulement que d'autres espèces, des familles nouvelles ont été successivement répandues sur sa surface, à mesure que les anciennes races disparaissaient. Ils enseignent « que l'analogie de station et de destination, ou des conditions d'existence et du rôle à remplir, est la loi générale qui a presidé à la distribution de la vie sur le globe ; qu'à mesure que ces conditions changeaient, ou qu'il s'en formait de nouvelles, des espèces nouvelles ont remplacé celles qui ne pouvaient

plus exister, et qui n'avaient plus de rôle à remplir; et cela jusqu'à l'époque ou l'équilibre entre les causes influentes a été établi, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition de l'homme (1). »

QUATRIÈME SYSTÈME.

Les promoteurs et défenseurs des deux premiers systèmes ne revendiquent que leur hypothèse respective pour expliquer les faits géologiques. Ils prétendent qu'elles suffisent pour résoudre toutes les difficultés que présente la structure minérale du globe. Quelques géologues estiment, au contraire, que les exigences de la science réclament la réunion de l'un et de l'autre.

Nous passerions sous silence ce système peu en vogue, s'il n'était appuyé par un grand nom : celui de Mgr Wiseman. « En admettant, dit le savant prélat, l'hypothèse exposée ci-dessus, (celle des périodes indéfinies de Buckland), que toutes les exigences de la science moderne sont satisfaites dans l'espace intermédiaire entre la création et l'organisation de la terre sous sa forme actuelle, il se pourrait que des périodes plus longues qu'un jour fussent encore nécessaires, si nous supposons que les lois de la nature ont été abandonnées à leur cours ordinaire ; car alors il aurait fallu un plus

(1) *Bulletin des sciences naturelles*, t. 2, p. 193.

long intervalle pour que les plantes se couvrissent de fleurs et de fruits, et atteignissent leur complet développement, comme nous devons supposer que cela a eu lieu, avant que l'homme fût placé au milieu d'elles (1). »

CINQUIÈME SYSTÈME.

Ce système ne compte pas beaucoup de partisans. C'est celui de saint Augustin, ainsi que nous le verrons plus tard; c'est pourquoi nous en parlons. Il consiste à ne voir dans le récit détaillé de Moïse concernant la création qu'une pure allégorie. Dieu aurait créé toutes choses, et leur aurait donné avec l'être la forme dans un seul jet, selon cette parole de l'Écriture : *Creavit omnia simul;* Dieu a tout créé à la fois. Les six jours génésiaques ne seraient en conséquence qu'une division idéale, plutôt que l'indication d'une création multiple.

De ces cinq systèmes, les deux premiers absorbent en quelque sorte les autres par l'adoption qu'en ont faite presque tous les géologues dont nous avons fait mention. Nous les aurons donc seuls directement en vue dans ce travail : en les réfutant, nous aurons écarté les objections qui ressortent des trois derniers.

(1) *Discours IIIe sur les sciences naturelles.*

CHAPITRE II

Raisons géologiques à l'appui de ces systèmes.

Après avoir parcouru avec une sérieuse attention les ouvrages des auteurs cités, pour nous rendre compte de leur opposition à l'interprétation littérale des jours de Moïse, nous avons retrouvé dans tous les mêmes arguments, les mêmes difficultés, les mêmes solutions, que nous croyons pouvoir résumer de la manière suivante. Tous ont fait ce raisonnement : Le récit de Moïse qui crée l'univers et l'organise en six jours est tout à fait incompatible avec les faits fondamentaux les plus avérés de la géologie ; donc ces jours ne sauraient être pris pour des jours ordinaires de vingt-quatre heures ; ils signifient évidemment des périodes, des époques, des intervalles indéfinis.

Voyons maintenant quels sont ces faits scientifiques qui repoussent le sens littéral.

Ce sont, paraît-il :

1° *La formation des roches et notamment des roches sédimentaires et des montagnes.*

Au-dessous de toutes les roches sédimentaires dont se compose la croûte solide de la terre, on trouve les roches cristallines connues sous le nom de granit dans ses diverses espèces, ordinairement amorphes, quelquefois feuilletées ; c'est ce qu'on appelle le sol primitif, au delà duquel on n'a point encore pénétré, et sur lequel s'élèvent les terrains communément appelés primaires, secondaires, tertiaires, etc., avec leurs diverses subdivisions. Ils sont formés de sable, d'argile, de calcaire, de houille, de craie, de gypse, et se fondent dans les couches superficielles de la terre végétale. Ces terrains, qui présentent de couches hétérogènes entre elles, et renferment dans leur sein d'innombrables débris d'animaux et de végétaux, sont à coup sûr des matières de sédiment ; ce sont des dépôts formés au sein d'un liquide ; et si l'on compare leur épaisseur à ce que produisent dans l'ordre physique actuel des causes analogues, on est forcé d'admettre qu'un laps de temps considérable s'est écoulé pendant leur formation.

De plus, on observe que ces diverses formations ont été bouleversées par de violentes commotions. Elles sont hérissées d'inégalités : les unes sont à

face parallèle; les autres se composent de bancs, tantôt horizontaux, tantôt obliques; ailleurs, on les voit dans une position verticale. Or, il est hors de doute que ces roches ne se sont pas formées dans cette position; leurs bancs ont été dans le principe horizontaux; il a fallu que des cataclysmes d'une puissance inappréciable les aient contournés et redressés.

Le temps immense réclamé nécessairement pour leur formation, et les grandes révolutions subséquentes que ces dépôts ont subies, sont tout à fait incompatibles avec les six jours de Moïse.

2° *La présence des fossiles.*

A partir des terrains qui constituent le sol primitif, on trouve dans tous les autres qui se superposent dans la série universelle une quantité innombrable de produits végétaux et de débris d'animaux de tout genre. Ces diverses couches ont donc servi successivement de support à des créations différentes, végétales et animales, qui se sont succédé sur le globe, et qui, après en avoir occupé la surface pendant un temps inconnu, ont été détruites et englouties par d'immenses révolutions. Les époques qui ont séparé ces créations diverses sont bien tranchées, puisque dans chaque terrain on ne trouve presque que des fossiles du même genre et de différentes espèces; et la durée de chacune de ces époques, qui coïncide avec celle des formations géologiques, doit avoir été immense, bien qu'on ne puisse pas en préciser l'étendue.

3° *La formation des houilles.*

Les formations de la houille et de l'anthracite ont nécessairement demandé un temps énormément long, soit qu'on les considère comme de vastes amas de végétaux réunis en un même lieu par de grands courants, soit qu'on les envisage comme des forêts enfouies sur place. Dans cette hypothèse, il fallait, après chaque irruption nouvelle de la mer, laisser aux forêts le temps de renaître et de se développer. Le nombre de couches de charbon qui varie de quarante jusqu'à quatre-vingts, et leur épaisseur qui atteint jusqu'à quinze, dix-huit mètres, séparée par d'autres couches minérales, ont demandé la répétition du même phénomène à de longs intervalles, et ne peuvent se concilier avec le temps si restreint indiqué par le récit de Moïse.

4° *L'absence de fossiles humains.*

L'absence d'ossements humains fossiles est de toutes les difficultés la plus sérieuse, de toutes les preuves la plus forte. En effet, cette absence de tout vestige humain et de tout objet trahissant la main de l'homme, parmi les innombrables fossiles d'animaux et de végétaux répandus dans toutes les formations du globe, ne semble-t-elle pas démontrer que l'homme n'a pas existé simultanément avec ces animaux et ces végétaux? N'est-il pas évident que, s'il eût été créé en même temps que tous ces êtres dont nous découvrons les restes, il n'aurait pu survivre aux révolutions qui les ont emportés, et qu'il

aurait été enseveli dans une destruction commune avec les animaux et les végétaux?

Nous croyons pouvoir négliger quelques autres arguments des partisans des périodes, entre autres celui de certains astronomes qui prétendent que la lumière de certaines étoiles ne peut parvenir jusqu'à nous qu'après des milliers et des milliers d'années, à raison de la distance incommensurable qui les sépare de notre planète. La science a fait justice de ces prétentions, en constatant l'impossibilité d'une vérification sérieuse de ces calculs. Nous ne connaissons, en effet, ni la densité ni l'étendue de l'atmosphère que la lumière parcourt dans les espaces; nous ignorons également avec quelle vitesse la lumière les traverse, et rien ne nous autorise à soutenir qu'il ne s'exerce pas là d'action particulière dont ici-bas, en dépit de tous nos télescopes, nous ne soupçonnons même pas l'influence. Et dès lors, n'est-on pas réduit à cet égard à des conjectures et à des suppositions plus ou moins plausibles, mais toujours hasardées?

CHAPITRE III

Réponse à ces objections.

En abordant la question du temps réclamé pour la formation de ces masses de matières sédimentaires qu'on appelle les montagnes, pour l'accumulation dans leur sein de tant de débris d'animaux et de végétaux qui se mêlent à leurs couches, nous n'avons pas la prétention de la fixer, de la déterminer rigoureusement. A vrai dire, c'est cependant un soin qu'auraient dû prendre ceux qui l'ont soulevée les premiers, en partant de là pour élucubrer tous les systèmes d'époques et de révolutions dont nous avons parlé. Nous nous bornerons tout d'abord à signaler l'étrange paralogisme où ils sont tombés en prétendant dérouler l'enchaînement et décrire en quelque sorte la filiation des anciens phénomènes géologiques. D'après leurs propres idées, ces phénomènes ont été néces-

sairement le produit de causes diverses qui ont dû agir diversement, suivant leur intensité, leur durée et le milieu dans lequel elles agissaient, et qui, nous aurons maintes fois l'occasion de le remarquer, n'ont pas pu agir comme elles agissent aujourd'hui. Il ne saurait donc y avoir entre ces effets des mêmes causes, agissant à diverses époques et dans des conditions différentes, il ne saurait, disons-nous, y avoir lieu à des parités certaines, encore moins à des observations rigoureuses et à des calculs mathématiques. A beaucoup d'arguments de nos contradicteurs on pourrait opposer cette fin de non-recevoir philosophique dont il conviendrait qu'ils tinssent compte, car la philosophie a partout son mot à dire; et ici même il n'est pas malséant de la consulter. Nous verrons plus loin, en divers endroits, à quelles conséquences extravagantes mènerait cette prétention de substituer dans l'histoire de la création l'action perpétuelle et presque indéfinie des causes secondes à l'action unique et souveraine de la cause première, c'est-à-dire la volonté toute-puissante de Dieu.

Quant à présent, nous nous proposons seulement de démontrer que, sans se perdre dans les périodes incalculables où veulent nous entraîner les partisans des systèmes que nous combattons, on peut expliquer l'accomplissement des phénomènes géologiques, en se renfermant dans le temps connu et déterminé par la Bible. Nous prendrons pour guide dans l'exposition de ces matières, en ce qu'elles ont de scientifi-

que, les écrivains compétents qui en ont fait une étude particulière : MM. Buffon, Constant Prévot, Blainville, Boubée, Maupied, Soriguet, etc.

1° *Formation des montagnes.*

Nous ne parlerons pas des terrains primitifs, soit granitiques. Il est bien reconnu que la terre a été créée directement par la puissance divine, et qu'elle n'a pu l'être conséquemment que dans toutes les conditions nécessaires à l'existence des êtres qui devaient l'habiter, c'est-à-dire avec des montagnes, des fleuves, des plaines, des vallées, des rivières, de la terre végétale : des hauteurs de son séjour, Dieu arrose les montagnes : *Rigans montes de superioribus suis* (1). Les montagnes bondirent comme le bélier, et les collines comme l'agneau : *Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium* (2). Nous ne nous occuperons que des terrains sédimentaires, composés de substances calcaires et siliceuses, de couches de pleine mer et de rivages, de débris de dislocations ou de soulèvements.

On assigne une triple provenance aux roches calcaires : la première au calcaire des roches primitives, qui, selon plusieurs géologues, devaient en contenir, bien que d'autres l'aient nié ; la seconde, aux sources thermales, qui se saturent de la chaux des roches primitives qu'elles traversent ; la troisième enfin, et la principale, à l'entassement de deux

(1) Ps. CIII.
(2) Ps. CXIII.

espèces d'animaux, les mollusques et les rayonnés. Or, combien de temps a-t-il fallu pour la production de ces couches colossales de calcaire qui forment la majeure partie de l'écorce du globe ?

Buffon résout en partie le problème en les attribuant aux mollusques : « Le corps des animaux à coquille, dit-il, en se nourrissant des particules de l'eau, en travaille en même temps la substance au point de la dénaturer. La coquille est certainement une substance terrestre, une vraie pierre, dont toutes les parties que les chimistes appellent calcaire, et plusieurs autres matières tirent leur origine. Cette coquille paraît à la vérité faire partie constitutive de l'animal qu'elle couvre, puisqu'elle se perpétue par la génération, et qu'on les voit dans les petits mollusques qui viennent de naître, comme dans ceux qui ont pris tout leur accroissement ; mais ce n'en est pas moins une substance terrestre formée par les sécrétions du corps de l'animal. On la voit s'agrandir, s'épaissir par anneaux et par couches à mesure qu'il prend de la croissance, et souvent cette matière pierreuse excède cinquante ou soixante fois la masse, ou matière réelle du corps de l'animal qui la produit. Qu'on se représente pour un instant le nombre des espèces de ces animaux à coquille, elles sont peut-être en plus grand nombre dans les mers, que ne l'est sur la terre le nombre des espèces d'insectes ; qu'on se représente ensuite leur prompt accroissement, leur prodigieuse multiplication, le peu

de durée de leur vie, dont nous supposerons le terme moyen à dix ans ; qu'ensuite on considère qu'il faut multiplier par cinquante ou soixante le nombre de tous les individus de ce genre, pour se faire une idée de toute la matière pierreuse produite en dix ans ; et qu'enfin, on considère que ce bloc déjà si gros de matière pierreuse doit être augmenté d'autant de pareils blocs, qu'il y a de fois dix ans dans tous les siècles qui se sont écoulés depuis le commencement du monde, et l'on se familiarisera avec cette idée ou plutôt cette vérité d'abord repoussante, que toutes nos collines, tous nos rochers de pierre calcaire, de marbre, de craie, etc., ne viennent originairement que de la dépouille de ces petits animaux (1). »

Au calcaire formé par les mollusques, il faut joindre le calcaire produit par les polypes ou madrépores. Voici ce que nous lisons dans la *Revue britannique :* « J'ai vu, dit Dalrymphe, dans ses *Recherches sur la formation des îles*, des bancs de corail de toute espèce ; les uns entièrement sous l'eau à plus ou moins de profondeur : d'autres dominant la surface de la mer par la pointe de quelques rochers ; plusieurs commençant à prendre l'aspect d'île, mais encore sans la moindre apparence de végétation. J'en ai également observé un grand nombre dont les sommités se tapissaient déjà d'herbes sauvages; et d'autres enfin où croissaient des arbres superbes

(1) Introduction à l'*Histoire des Minéraux*.

que couvrait la plus riche végétation, tandis qu'à la distance d'une portée de pistolet de l'île, on eût pu trouver le fond de la mer. Le détroit de Torres est presque obstrué d'îles semblables, et d'autres dont la formation est plus ou moins avancée. Le temps viendra où la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Guinée et tous ces nombreux groupes d'îlots au nord et au nord-est, ne formeront qu'un seul et immense continent. »

« Imaginons maintenant qu'un de ces immenses bancs de corail soit soulevé par un volcan sous-marin, et converti en une chaîne de montagnes, formant des îles ou des continents, on y trouverait la plupart des phénomènes que présentent les montagnes calcaires (1). »

En réunissant ces deux produits, on est arrivé, par un calcul approximatif, basé sur le nombre de ces animaux, et sur la quantité de calcaire que peut donner chaque individu, à trouver qu'en deux mille ans seulement, cette quantité couvrirait la surface de toute la terre d'une couche de calcaire de plus de cent mètres d'épaisseur; et comme ces couches ne sont pas uniformes, les unes pourraient avoir mille mètres de puissance, tandis que les autres n'en auraient que cent et même moins. Et si le même calcul se fait, non pas pour l'espace de deux mille ans, mais pour celui de sept à huit mille, qui est celui de la durée du monde

(1) *Revue Britannique*, t. IV, p. 105.

d'après les Septante, on obtiendra des formations calcaires supérieures, même à celles des différents terrains. M. Boubée nous apprend, en effet, qu'en Allemagne, où les formations géologiques se montrent plus puissantes qu'en Angleterre et qu'en France, l'épaisseur de tous les terrains secondaires réunis, qui sont les plus puissants de toute la série, ne dépasse guère trois mille mètres.

Indépendamment de ces masses prodigieuses de calcaire produites par les animaux, il faut encore tenir compte des matériaux de transport, c'est-à-dire des calcaires, des sables, des argiles, des marnes que les fleuves charrient chaque jour, et déposent tout bruts dans le fond des mers. Pour s'en faire une idée, il faut se rappeler que, d'après les observations qui ont été faites sur les fleuves, il a été constaté que sur trente-trois mètres cubes d'eau, ils charrient de dix à quinze mètres cubes de sédiment. Ainsi, le Gange charrie par heure à la mer quinze cents mètres cubes de sédiment; ce qui, en ne comptant que trois mois par an pour le temps de charriage qui n'est pas continu, donne en six mille ans plus de trente-trois milliards de mètres cubes de sédiment. Ainsi encore, à une certaine époque de l'année, la Seine fait passer en vingt-quatre heures, sous le Pont-Royal, à Paris, dix millions de mètres cubes d'eau, et sept à huit cents mètres cubes de matières sédimenteuses.

Ces considérations suffisent pour prouver la possibilité de la formation de nos montagnes pendant le

temps historique fixé par Moïse depuis la création, sans recourir à l'hypothèse des époques illimitées.

2° *Présence des fossiles.*

C'est aux fossiles, avons-nous dit, qu'est due la naissance de toutes les théories dont nous avons parlé et d'une foule d'autres. Il est probable que, sans ces débris organiques dont on ne savait comment explipliquer l'origine et la formation, on n'aurait jamais songe aux époques, ou à un monde antégénésiaque.

Pour faire justice de cette difficulté, il suffit de bien se rendre compte des phénomènes de la fossilisation. Nous avons sous les yeux une opération géologique qui présente de grandes analogies avec elle; c'est la pétrification. Elle consiste en ce que des molécules minérales s'infiltrent dans les vides des tissus organiques, en remplissent tous les interstices, et prennent la forme des tissus qui, en disparaissant peu à peu, laissent à la nouvelle agglomération les apparences et le simulacre du corps organisé, et depuis transformé. Le carbonate, le sulfate de chaux, la silice surtout et le fer oxydé s'infiltrent et se montrent fréquemment dans diverses substances organisées. La fossilisation s'opère, à quelques différences près, de la même manière, tantôt en conservant les parties dures d'animaux et de végétaux en nature ou peu altérés, tantôt en ne transmettant que des moules plus ou moins grossiers, des surfaces, des enveloppes, des empreintes de la configuration des corps qui ont été ainsi plus ou moins profondément modifiés

par d'autres matières. Mais cette opération présente cette circonstance particulière qu'elle ne peut s'accomplir que sous les eaux, et que ces eaux tiennent en suspension, charrient et déposent des substances minérales. Maintenant, combien de temps ce phénomène, qui se dérobe à toute appréciation parce qu'il s'opère dans les eaux, réclame-t-il pour son perfectionnement? Personne ne saurait le dire. Mais ce que l'on peut affirmer avec certitude, c'est que les longues époques inventées pour l'expliquer ne sont pas nécessaires, puisque ce phénomène des temps anciens se reproduit encore dans le temps actuel.

Parmi les dépôts à fossiles faits de mémoire d'homme, on cite les couches fossilifères d'espèces vivantes observées en France dans le département du Calvados, en Angleterre, en Sicile, en Suède, en Norvége, à la Guadeloupe, et dans plusieurs îles de l'archipel des Antilles. Toutes ces couches sont régulières, horizontales, stratiformes; leurs matériaux organiques ne diffèrent nullement, comme fossiles, de ceux des terrains plus anciens; et s'ils venaient à se décomposer et à disparaître de leur gangue, ils y laisseraient, pour les générations futures, des moules, des empreintes, des traces de leur existence, tout comme l'ont fait les êtres fossiles des périodes antérieures.

D'autres roches fossilifères également horizontales et stratiformes sont aujourd'hui même en voie de formation. Ainsi, l'on cite dans le lac nouvellement des-

séché de Bakic, en Écosse, des roches formées de mémoire d'homme, et l'on en voit sur d'autres points qui continuent encore actuellement à se former, et qui présentent cimentés et agglomérés par la silice et le carbonate de chaux, un grand nombre de mollusques avec des tiges et des plantes de Chara identiques aux espèces vivantes qu'on trouve dans la même localité.

Enfin, M. Agassiz a constaté que l'un des poissons fossiles que l'on voit se former tous les jours sur les côtes d'Islande, dans une vase bleuâtre qui se durcit facilement à l'air, était identique avec celui d'une espèce vivante qu'il appelle : *Mallotus villosus.* Les rives de la Seine, aux environs de Paris, présentent aussi un dépôt marneux qui s'accroît tous les jours, et qui est rempli de coquilles univalves qui vivent dans les eaux de ce fleuve.

Ainsi, il reste bien démontré que les fossiles ont pu être formés depuis la création mosaïque, puisqu'il s'en forme encore tous les jours.

3° *Formation des houilles.*

L'argument tiré de la formation des houilles en faveur des périodes provient de quelques erreurs émises par le célèbre Cuvier, et adoptées par un grand nombre de géologues.

Il prétendait que la végétation du monde actuel avait préludé à son développement successif par l'organisation la plus simple, c'est-à-dire par celle de plantes acotylédones et monocotylédones, — fougères,

palmiers, roseaux, — que c'était peu à peu, graduellement, après de longs intervalles de siècles et d'effroyables cataclysmes, qu'elle était parvenue à produire les végétaux polycotylédones. Mais d'habiles chimistes, MM. Williams, Nicol et Witham ayant soumis à l'examen microscopique les végétaux des houilles, ont reconnu que l'organisation des végétaux enfouis dans ces dépôts, loin d'être simple, est aussi compliquée que celle des végétaux du monde actuel : ce qui renverse de fond en comble la doctrine du développement progressif des êtres organisés, et, avec elle, l'hypothèse de diverses créations que l'on était forcé d'en déduire. Ils ont trouvé dans plusieurs mines de houille que la masse du combustible n'est point composée seulement de végétaux acotylédones et monocotylédones, mais de polycotylédones arborescents, dont l'organisation est la plus compliquée.

Une seconde erreur est de supposer que ces végétaux fossiles ont vécu sur les lieux mêmes où se montrent leurs dépouilles. En d'autres termes, on attribue la houille à des forêts ensevelies sous les eaux par des invasions de la mer et recouvertes de ses dépôts. Mais d'abord les couches charbonneuses ne sont pas toujours en contact avec des couches marines, comme elles devraient l'être dans cette supposition. C'est bien plus souvent des grès et des argiles d'eau douce qui les recouvrent, ainsi que le prouvent les fossiles renfermés dans ces roches.

En second lieu, on a compté dans certains bassins

jusqu'à trente, quarante couches carbonifères, séparées par des dépôts de grès, d'argile, de calcaire; il faudrait donc admettre autant d'invasions de la mer qu'il y a de couches. Il faudrait admettre qu'après la retraite des eaux qui auraient submergé la première forêt, une forêt nouvelle, formée des mêmes espèces de végétaux, se serait développée précisément au-dessus de l'emplacement de l'ancienne, en attendant qu'une autre irruption de l'Océan vînt la détruire; et cette alternative se serait renouvelée quarante fois, toujours dans les mêmes conditions. En vérité tout cela est étrange, incroyable, impossible; et l'on éprouve beaucoup moins d'embarras à prendre tout simplement la narration de Moïse pour un récit historique dont il n'est pas sage de vouloir expliquer tous les détails, attendu que les données nous manquent.

En troisième lieu, la position des végétaux dans les mines de houille suffit pour démontrer la fausseté de cette hypothèse. Ils sont placés horizontalement et revêtent une forme stratifiée. Toutes les roches charbonneuses, houilles, anthracites, lignites, affectent cette disposition. Cette double condition suffit pour démontrer qu'ils ont été transportés; toute roche stratifiée suppose le transport. Et comme ces diverses roches ne présentent que des végétaux d'espèces terrestres et fluviatiles, il faut conclure qu'elles ont été charriées par des torrents continentaux et non par la mer.

On objecte que l'on a trouvé dans certaines houillères des tiges d'arbres dans une position verticale; telles qu'elles devaient être pendant leur vie. Mais on a observé que ces tiges elles-mêmes étaient tronquées dans leur extrémité inférieure, qu'elles n'ont point de racines, et qu'en réalité ce ne sont que des troncs brisés, arrondis, sans rameaux et sans sol au-dessus duquel ils auraient végété. Or, s'ils avaient été enfouis sur place, ils n'auraient pas perdu leurs racines, leurs branches et leur sol producteur. Ainsi, la difficulté que semblent présenter ces tiges verticales et peu nombreuses d'ailleurs, demeure sans importance.

Mais, dit-on, quel temps considérable n'a-t-il pas fallu pour que ces végétaux se transformassent en roches, et pour la solidification de ces roches!

On sait aujourd'hui que cette transformation, cette solidification est due à plusieurs causes, à la compression des couches supérieures du globe, à l'apport d'un ciment silicifère ou calcarifère fait par les gaz et les matières d'épanchement, au bitume que contient la houille, et même aux actions électro-chimiques. Quant au temps nécessaire pour l'accumulation de tous ces végétaux et l'accomplissement des phénomènes, ce qui se passe actuellement en Amérique et en Hollande peut nous en donner une idée, et prouve que le temps historique eût été plus que suffisant. Voici des calculs que nous empruntons à M. Maupied, et qui peuvent jeter un grand jour sur cette question.

« Tout le monde sait que, dans le moment actuel, lesgrands fleuves, et principalement ceux de l'Amérique méridionale, charrient une immense quantité de bois et de plantes marécageuses qu'ils transportent à la mer. On dit que plus de huit mille pieds cubes de matière végétale passent en quelques heures à l'une des embouchures du Mississipi. Or, en prenant pour base les calculs les plus désavantageux, ceux qu'ont proposés les partisans des périodes indéfinies, et qui s'appliquent au bois réduit en charbon, on trouve que les dépôts charbonneux ne représentent que les vingt-deux centièmes du volume primitif des bois qui les ont produits. Si donc l'on suppose que huit mille pieds cubes de matière végétale passent en douze heures à l'une des embouchures du Mississipi, cela nous donne seize mille pieds cubes en vingt-quatre heures, et en trois mois, un million quatre cent mille pieds cubes, qui, convertis en charbon, ne fourniraient que le cinquième de ce volume, c'est-à-dire près de trois cent mille pieds cubes : une pareille couche de charbon serait déjà assez forte. Mais si cela se répète aux cinq embouchures du Mississipi, alors le calcul se quintuple ; et si ces phénomènes continuent seulement pendant cinq cents ans, on aura une masse de charbon de cent soixante-seize millions de pieds cubes. Maintenant, que ces mêmes phénomènes se soient accomplis sur cinquante ou soixante points différents du globe, où de grandes forêts auraient été traversées

par de grands fleuves se rendant, soit à la mer, soit dans des lacs, et voilà soixante houillères qui n'auraient pas demandé plus de cinq cents ans pour se former (1). »

Les tourbes de la Hollande nous donnent aussi des renseignements instructifs. Elles y sont formées, comme ailleurs, par la décomposition des plantes qui croissent dans les pays marécageux. En enlevant la tourbe pour l'utiliser, on creuse un fossé plus ou moins étendu, dans lequel l'eau s'introduit ou est amenée. Il s'y produit d'abord des conferves, des mousses, des lichens, etc.; toutes ces plantes s'accumulent, se décomposent, et au bout de dix ans on a une nouvelle tourbe qui est exploitable. Or, en admettant, comme pour les houillères, l'action simultanée de l'élévation de la température, de la compression des couches, des matières silicifères ou calcarifères d'épanchement, et enfin des influences électro-chimiques, on conçoit qu'il ne faudrait pas un long espace de temps pour faire passer ces dépôts végétaux de l'état tourbeux à l'état de houille. La formation des houillères ne fournit donc aucun appui au système des époques.

4° *Absence de fossiles humains.*

Cette prétendue absence de tout vestige humain dans les rochers sédimentaires a été signalée en premier lieu par M. Buckland dans un chapitre de

(1) *Dieu, l'homme et le monde*, t. IIIe.

son ouvrage intitulé : *Exemples supposés d'ossements humains fossiles*, et allégués comme une confirmation de l'hypothèse d'après laquelle les animaux dont nous découvrons la dépouille, ont vécu et péri avant la création de l'homme.

Cet argument que l'on croyait péremptoire, le congrès géologique tenu à Chambéry en 1844 le répéta comme une preuve sans réplique en faveur des époques. « Les temps géologiques ont précédé la création de l'homme (1), et par conséquent aussi la chronologie de Moïse, qui ne commence qu'à Adam (2). Ces anciennes révolutions ont dû ensevelir à différentes profondeurs les végétaux et les animaux qui alors existaient déjà; l'homme n'a pu en être la victime puisqu'il n'était pas créé. En effet, en creusant dans les entrailles de la terre, on y trouve des débris de plantes et d'animaux en abondance, jamais d'ossements humains (3).»

Cette assertion a déjà reçu depuis cette époque de nombreux démentis. En effet, on a trouvé des ossements humains dans tous les terrains appelés de

(1) Toujours le même cercle vicieux! on commence par affirmer ce qui est précisément en question; et l'on part de là pour faire des raisonnements et tirer des conséquences à perte de vue.

(2) La chronologie de Moïse, on le sait bien, ne commence pas à Adam; mais elle remonte jusqu'aux six jours qui ont précédé l'apparition d'Adam, jusqu'à l'origine des temps.

(3) *Revue du Monde catholique* n° 10, mai 1862 : *Origine des choses.*

transports anciens, dans les brèches osscuses, dans les cavernes à ossements, dans les brèches coquillières. MM. Marcel de Serres, Tournal et de Cristolles en ont trouvé dans les cavernes de Bèze (Aude), de Pondres, de Sauviguargues (Gard), d'Argon (Pyrénées-Orientales), où ils sont mêlés et confondus avec les dépouilles des mammifères dont les espèces perdues ne se voient plus dans le règne animal de notre âge. Des fragments de poterie contemporaine les accompagnent. On y a découvert aussi des os et des fragments de corne évidemment façonnés par la main de l'homme, et pareillement mêlés avec les dépouilles de rhinocéros, d'hyènes fossiles, etc., et un crâne humain appartenant à la race éthiopienne ou africaine (1). Enfin, selon M. Marcel de Serres, certains de ces ossements de mammifères appartiennent à des espèces qui ont évidemment subi l'influence de la domesticité (2).

Il nous serait facile de multiplier les exemples. Ceux que nous avons cités suffisent pour démontrer qu'il y a des fossiles humains, et qu'ils se rencontrent avec des animaux qui n'existent plus, et qui avaient été considérés comme d'une autre création.

On avait, en outre, admis que l'arrivée de l'homme sur la terre avait coïncidé avec la fin de la dernière époque, c'est-à-dire avec la fin du *diluvium* de

(1) *Bulletin géologique*, t. II, p. 195.

(2) *Annales des sciences naturelles*, novembre 1839, p. 244.

Cuvier, et qu'il n'existait nulle part auparavant, parce que cette formation ne renfermait rien qui constatât sa présence.

Il faut convenir qu'une pareille conclusion est loin d'être rigoureuse et scientifique. Mais voilà ensuite que des ossements humains, découverts jusque dans ce *diluvium*, viennent contredire ces assertions. M. le marquis de Vibraye a trouvé dans la grotte d'Arcy une mâchoire humaine fossilisée dans une assise du *diluvium* de Cuvier.

Ce n'est pas tout : un savant antiquaire de Picardie, M. le baron de Perthes, devait faire une découverte bien autrement significative. Nous voulons parler des haches de silex qu'il a trouvées dans les terrains que M. Brongniart a nommés *clysmiens*. Ce fait présente, soit dans sa nature, soit à raison des circonstances qui en ont accompagné la découverte, un si grand intérêt, surtout pour la question qui nous occupe, que nos lecteurs nous permettront d'y fixer un peu longuement leur attention.

Les terrains clysmiens se composent de couches alternatives d'argile, de sable, de silex roulé et de craie, et reposent ordinairement sur le terrain crétacé. Cette particularité de position entre les argiles plastiques et la craie blanche a porté certains géologues à les confondre avec les terrains tertiaires auxquels ils sont intimement liés. Les bancs de ces terrains dans lesquels M. de Perthes a fait cette précieuse découverte, se trouvent à Manchecourt, petit

village situé aux portes d'Abbeville : on y voit une coupe taillée perpendiculairement de neuf à dix mètres de hauteur et présentant diverses couches dans l'ordre suivant : à la surface, terre végétale noire, humus; puis viennent successivement des lits d'argile, de sable, de terre glaise, de silex roulé et brisé, de sable gris et blanc. C'est dans ce sable que l'on a trouvé les silex ouvragés; enfin un dernier lit de silex roulé et brisé qui repose immédiatement sur la craie blanche (1). Mû par un intérêt légitime, nous avons voulu visiter ces terrains, que nous avons reconnus être tels qu'on nous les avait décrits, et où nous avons pu recueillir quelques-uns de ces silex en les extrayant de leur gangue.

A peine cette découverte fut-elle connue qu'elle mit en émoi toutes les académies, et souleva, par son étrangeté, par ses caractères et par ses conséquences, une répulsion générale, une incrédulité qui dura plusieurs années. Les uns prétendaient qu'elle était impossible; les autres la traitaient d'absurde et signalaient les assertions de M. de Perthes comme une hérésie scientifique, comme un outrage fait à la science, comme l'aberration d'un esprit peu cultivé, comme une chimère, comme une fable. Les plus modérés envisageaient ces silex comme de simples jeux de la nature, qui donne souvent à certaines pro-

(1) Des silex du même genre ont été trouvés dans les carrières de Saint-Acheu[1], près Amiens.

ductions des formes pareilles à celles d'un objet travaillé de main d'homme. « Enfin, dit dans son rapport le consciencieux savant, on ne doutait pas de ma bonne foi, mais on suspectait mon bon sens. »

Sa persévérance finit pourtant par triompher de toutes ces difficultés. Ses affirmations réitérées et appuyées sur les preuves les plus convaincantes forcèrent ses adversaires à se rendre sur les lieux pour examiner, sous toutes ses faces, cette haute question. Les membres les plus distingués de la Société géologique de Londres, MM. Lyell, Evans, Prestwich, furent les premiers visiteurs. Après les vérifications les plus minutieuses et les plus attentives, ils virent ce que M. de Perthes avait vu, et trouvèrent ce qu'il avait trouvé, savoir que ces haches étaient réellement l'ouvrage des hommes; que le terrain où elles se trouvaient était bien celui qui avait été indiqué; que ses couches n'avaient pu être dérangées depuis qu'elles avaient été déposées par un courant quelconque, et enfin que ces silex n'avaient pas pu y être introduits par des ouvriers.

A la suite de ces excursions, M. Prestwich fit à la Société royale d'Angleterre un rapport où il s'exprime ainsi :

« La non existence de l'homme sur la terre jusqu'après les derniers changements géologiques, et l'extinction des mammouths, ainsi que des autres mammifères gigantesques, étaient considérés comme une chose manifeste et un fait établi. Mais maintenant cet

article de foi de la science doit être revisé, car voici des instruments taillés de mains d'hommes découverts dans les profondeurs du globe. »

Puis il résume son travail en disant :

« 1° Les instruments en silex d'Abbeville sont l'œuvre de l'homme;

« 2° Ils ont été trouvés dans des terrains vierges;

« 3° Ils étaient joints à des débris de races éteintes;

« 4° Cette période était une des dernières des temps géologiques et antérieurs au temps où la surface de la terre avait reçu sa configuration actuelle (1). »

Aux noms des savants anglais qui ont visité plusieurs fois les carrières de Menchicourt, il faut ajouter ceux des savants français qui s'y sont également rendus, et qui en ont rapporté les mêmes convictions. Nous citerons entre autres MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Albert Gaudry. Ce dernier, attaché au Muséum d'histoire naturelle, et chargé de cette exploration, après avoir fouillé et analysé le terrain, et en avoir extrait lui-même plusieurs haches de la roche où elles étaient engagées parmi des ossements fossiles, fit à l'Académie des sciences un rapport dont voici les conclusions :

« 1° Nos pères ont été contemporains du *rhinocéros tichorinus*, de l'*hippopotamus major*, de l'*elephas primigenius*, du *cervus semonensis*, d'un grand bœuf, etc., toutes espèces aujourd'hui détruites;

(1) Voir les journaux anglais du mois de septembre 1859, et notamment le *Gateshead Observer* du 10.

« 2° Le terrain nommé diluvien par les géologues a été formé après l'apparition de l'homme (1). »

MM. Pictet, de Genève, et Favre, professeur de géologie de l'Académie de cette ville, se sont aussi rendus à Abbeville, et leurs conclusions ont été les mêmes que les précédentes (2).

C'est donc un fait acquis, incontestable, élevé à l'autorité de fait scientifique, que l'homme a existé avant la formation de ce terrain classé par les uns dans le *diluvium*, et par quelques autres dans le terrain tertiaire, puisqu'on y trouve la preuve irréfragable de sa présence, c'est-à-dire l'œuvre de ses mains. Si le savant auteur des articles de la *Revue catholique*, *Sur l'origine des choses*, s'était transporté à Menchicourt, il aurait, comme ce nombre considérable de savants de premier ordre, acquis la conviction que ces haches en silex n'ont pas pu, comme il le suppose, « avoir été laissées dans des tranchées, rejetées ou oubliées dans des excavations recomblées (3). »

Mais il ne suffit pas de constater un fait : considéré isolément en lui-même, il ne saurait offrir un grand intérêt. C'est sa philosophie qu'il faut étudier pour préciser ses causes, ses caractères et ses conséquences.

Pourquoi la découverte de ces silex ouvragés a-t-elle si profondément agité les esprits ? d'où vient

(1) *Journal de l'Institut*, 1re sect., n° 5, octobre 1859.

(2) Nous apprenons que M. de Perthes vient de découvrir, dans le même terrain, une mâchoire humaine (V. *l'Appendice*).

(3) *Revue catholique*, n° 25, novembre 1862.

cette répulsion universelle, obstinée, instinctive à l'admettre? Quel est le motif réel de cette incrédulité calculée, de ce dédain avec lequel elle a été accueillie? Ah! disons-le : c'est que ces vestiges de la présence de l'homme trouvés dans les entrailles du globe, là où les défenseurs des périodes avaient souverainement décidé qu'il ne devait pas y en avoir, donnent, suivant les expressions de M. Prestwich, un démenti éclatant à cet article de leur foi, et par un corollaire logique, ébranlent les fondements de tous les autres.

Nous ne nous dissimulons point combien c'est chose grave que de toucher, en plein XIX[e] siècle, à un article du symbole des savants. Même de la part d'un fait, la tentative est presque impertinente; mais n'avons-nous pas un certain droit de nous en réjouir? Qu'a-t-on fait depuis un siècle, surtout dans un certain monde? La moindre découverte historique ou scientifique qui semblait de nature à infirmer plus ou moins le témoignage des livres saints, était accueillie avec faveur; et après avoir fini par reconnaître que Moïse était un historien qui en valait bien un autre, on a été ravi de constater qu'on n'avait pas compris jusqu'à présent son langage, et que l'humanité avait dû attendre six mille ans avant de savoir comment Dieu avait créé le monde. Eh bien! puisque, en dépit des dénégations les plus formelles, et même de l'impossibilité si hautement proclamée par tant de géologues, on a trouvé des témoins irrécusables de l'existence de l'homme dans les terrains

du diluvium, ou tertiaires, il n'est plus permis d'affirmer que l'on en chercherait en vain dans les terrains inférieurs. Si, malgré les longues et laborieuses recherches faites dans ces terrains, et la facilité de les explorer, à raison de leur position dans l'échelle des formations géologiques, ces œuvres de l'homme avaient échappé jusqu'ici à toutes les investigations de la science, peut-on s'étonner de n'en avoir, dit-on, point encore découvert dans les terrains inférieurs qui se dérobent aux regards de l'homme, et dont l'exploration est beaucoup plus difficile?

Mais est-il bien certain que l'on n'ait point encore trouvé des débris humains fossiles dans les autres terrains? Voici un fait remarquable qui semblerait prouver le contraire. Il est rapporté par Paulian, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques, contemporain de la découverte, qui demeurait tout près du lieu où elle a été faite. Nous lisons dans son *Dictionnaire de physique*, imprimé à Avignon en 1761, et réimprimé plus tard à Nîmes, à l'article *Pétrification*.

« On fit sauter un rocher à Aix, en Provence, vers la fin du mois de janvier 1760, et on y trouva, à la profondeur de cinq à six pieds, des corps d'hommes pétrifiés, qui faisaient exactement corps avec le rocher. Ces corps étaient debout à environ un pied et demi. On en a conservé six têtes et beaucoup d'ossements; il y en a surtout dont les traits du visage sont bien marqués; les autres ne laissent apercevoir que le crâne. Le reste de la tête est en pierre d'une du-

reté égale à celle du marbre le plus dur ; cette partie est brute comme celle d'une pierre ordinaire. Ces six têtes étaient tournées au couchant. On a retiré quantité d'os de jambes et de cuisses parfaitement pétrifiés. On aperçoit sur quelques-uns de ces os une enveloppe rembrunie très-dure. Les parties osseuses ont, dans plusieurs endroits, conservé leur blancheur; en les grattant on en enlève quelques particules, comme l'on fait à du plâtre dur; et la moelle de ces os est généralement cristallisée. »

Nous avons cherché à découvrir à quelle formation appartenait ce rocher; toutes nos recherches n'ont pu aboutir. Mais l'autorité incontestée de l'auteur, dont l'ouvrage cité a eu l'honneur de plusieurs éditions, les détails si nombreux, si précis dans lesquels il est entré, sa contemporanéité avec le fait, la proximité du lieu où il a été découvert, ne permettent guère de classer ce récit au nombre des fables.

Citons encore un autre fait que viennent de rapporter plusieurs journaux, et qui n'a point encore été démenti : « On vient de trouver, près de Gravelly-Ford (Californie), un homme pétrifié. Les formes du corps sont parfaitement conservées; il est étendu sur un rocher, dans l'attitude du sommeil; une de ses jambes est légèrement fléchie, l'autre est une jambe de bois qui a aussi acquis la dureté de la pierre. Quand on a voulu remuer cette masse inerte, on s'est aperçu qu'elle était scellée au roc sur lequel elle était placée, comme sur un piédestal; une sorte de ciment, formé par l'humidité

de l'air et les concrétions minérales, faisait de l'homme et de la pierre un bloc homogène et inséparable. Cette statue naturelle, que les siècles ne feront que rendre plus solide et plus indestructible, est un des plus curieux monuments qui se puissent voir sur la terre. »

Mais, en admettant que l'absence des ossements et des ouvrages de l'homme fût bien constatée, cette absence ne pourrait pas prouver logiquement sa non-existence ; elle prouverait seulement, ou bien que les ossements de l'homme ne se sont pas trouvés dans les circonstances nécessaires à la fossilisation, ou bien qu'ils ont été entraînés dans des contrées qui n'ont point été encore explorées, ou bien encore qu'il n'habitait pas les lieux où l'on a découvert les autres fossiles. Cuvier n'en tirait aucune autre conséquence : « Tout nous conduit donc à penser, dit-il, que l'espèce humaine n'existait pas dans les pays où l'on a découvert les ossements fossiles à l'époque de la révolution qui a enseveli ces ossements. *Mais je ne prétends pas en conclure que l'homme n'existât pas avant cette époque.* Il pouvait habiter quelques contrées peu étendues, d'où il aurait ensuite repeuplé la terre. Peut-être aussi les lieux où il était ont-ils été entièrement abîmés, et peut-être ses ossements sont-ils ensevelis au fond des mers actuelles, à l'exception du petit nombre d'individus qui ont continué son espèce (1). »

(1) *Discours sur les révolutions du globe.*

De la Mettrie a aussi fortement soutenu « qu'en supposant l'absence d'ossements humains fossiles, il ne s'ensuit pas que l'homme n'existât pas à l'époque où furent ensevelis les ossements fossiles des autres animaux (1). »

Nous passons sous silence plusieurs autres difficultés alléguées par les partisans des périodes, telles que la création progressive du simple au composé ; la séparation marquée entre les dépôts d'eau douce et d'eau marine ; la stratification discordante des roches ; la trop grande quantité d'acide carbonique qui eût asphyxié l'homme s'il eût existé ; la transformation des espèces animales et végétales, etc. Toutes ces opinions, que leurs auteurs ont présentées comme des réalités, ont été trouvées en opposition avec les faits, et, comme telles, rejetées et condamnées par les hommes les plus compétents. Mais nous croyons devoir signaler plus particulièrement l'erreur de celle de l'incandescence originelle du globe et de l'existence du feu central. Ses défenseurs se retranchaient en s'abritant derrière le nom de Buffon, qui avait imaginé cette hypothèse ; ils prétendaient l'établir comme la base de la géologie moderne ; mais quand nos mathématiciens et physiciens les plus célèbres, MM. Poisson, Ampère, Laplace, Arago eurent soumis cette théorie à l'épreuve d'un calcul rigoureux et des vrais principes de la science ; quand

(1) *Leçons de géologie.*

ils eurent posé et analysé les deux principales preuves alléguées en sa faveur, savoir : 1° La ressemblance des produits volcaniques avec certaines roches primitives; 2° l'accroissement de la chaleur à mesure que l'on descend vers le centre de la terre; ils en démontrèrent l'impossibilité.

« Si, dit le premier, l'accroissement de température observé dans le sens de la profondeur provenait réellement de la chaleur d'origine, il s'ensuivrait qu'à l'époque actuelle, cette chaleur initiale augmenterait la température de la surface même d'une petite fraction de degré ; mais pour que cette petite augmentation se réduisît à moitié, par exemple, il faudrait qu'il s'écoulât plus de mille millions de siècles ; et si l'on voulait remonter à une époque où elle pouvait être assez considérable pour influer sur les phénomènes géologiques, on devrait rétrograder d'un nombre de siècles qui effraye l'imagination la plus hardie, quelle que soit d'ailleurs l'idée que l'on puisse avoir de l'ancienneté de notre planète (1). »

M. Poisson oppose à cette opinion bien d'autres difficultés. « Dans cette supposition, dit-il, la température intérieure serait excessive à moins de soixante mille mètres de profondeur; et au centre, où cette température dépasserait deux cent mille degrés, comme dans la plus grande partie de la masse terrestre, les matières dont la terre est formée se trouveraient à

(1) *Théorie mathématique de la chaleur*, chap. XII.

l'état de gaz incandescent, et à un tel degré de condensation que leur densité moyenne dépasserait cinq fois celle de l'eau. Or, pour contenir des matières ainsi comprimées et échauffées, il faudrait une force dont on ne saurait se faire aucune idée; la couche solidifiée enveloppante ne serait jamais assez puissante pour résister à l'effort des fluides intérieurs pour se réduire en vapeur; et ces fluides par leur puissance de dilatation auraient brisé l'enveloppe solide extérieure à mesure qu'elle se serait formée (1). »

M. Ampère argue, en ces termes, d'une autre impossibilité : « Ceux qui admettent la liquidité ignée du noyau intérieur de la terre paraissent ne pas avoir songé à l'action qu'exercerait la terre sur cette énorme masse liquide, action d'où résulteraient des marées analogues à celles de nos mers, mais bien autrement terribles, tant par leur étendue que par la densité du liquide. Il est difficile de concevoir comment l'enveloppe de la terre pourrait résister, étant incessamment battue par une espèce de levier hydraulique de quatorze cents lieues de longueur (2). »

Ce célèbre physicien, dans un de ses discours au Collége de France, attribue la chaleur progressivement croissante de la terre, à mesure que l'on s'enfonce dans son sein, à des actions électro-chimiques, produites par les matières minérales diverses dont

(1) Mémoires sur la température de la partie solide du globe.

(2) *Théorie de la terre.*

elle est composée, et qui en font une sorte de pile électrique. Cette explication est la plus généralement admise aujourd'hui.

Déjà, l'auteur du *Système du monde*, Laplace avait prouvé que l'hypothèse du feu central est en contradiction directe avec l'augmentation de densité en avançant vers le centre de la terre. « La précession des équinoxes, dit-il, et la nutation de l'axe terrestre indiquent une diminution dans la densité des couches du sphéroïde, depuis le centre jusqu'à la surface, sans cependant nous instruire des véritables lois de cette diminution. Les principes de l'hydrostatique exigent aussi que, si la terre a été primitivement fluide, les parties les plus voisines du centre soient en même temps les moins denses (1). »

Ajoutons à ces témoignages celui de Cuvier, qui s'exprimait ainsi sur cette question : « Toutes les théories modernes fondées sur les données les plus positives que nous fournissent l'astronomie, la physique et la géologie, admettent que la terre était primitivement à l'état gazeux, c'est-à-dire que toutes les substances solides qui la composent aujourd'hui se trouvaient disséminées à l'état de vapeur, dans un espace beaucoup plus grand que celui qu'elles occupent aujourd'hui (2). »

Arago vient aussi appuyer ces négations du feu

(1) *Système du monde.*

(2) *Discours sur les révolutions du globe*, p. 23 et 23.

central de tout le poids de son autorité. Conséquents avec leurs principes, les géologues plutoniens prétendent qu'à une époque, plus ou moins reculée, le monde périra par manque de chaleur. « Alors, dit l'un d'eux, il n'y aura plus de vie sur le globe, ou du moins n'y ayant plus ni vie ni chaleur, et les eaux ne formant qu'une masse de glace, aucun des êtres qui vivent aujourd'hui ne pourra y exister (1). »

Le célèbre astronome que nous avons cité apprécie, en ces termes, cette menace des plutoniens : « L'ingénieux roman des géologues plutoniens s'est dissipé comme un fantôme devant la sévérité des calculs mathématiques, et l'affreuse congélation du globe, dont Buffon fixait l'époque au moment où la chaleur intérieure se sera totalement dissipée, est un pur rêve (2). »

« Il est démontré, dit enfin M. Godefroy, qu'en deux mille ans, la masse totale du globe n'a pas éprouvé la plus légère diminution dans ses dimensions. Ce résultat détruit tous les fondements de l'hypothèse d'une fluidité centrale (3). »

Ainsi, sur ce point, les sommités scientifiques sont parfaitement d'accord avec le texte sacré; car on aura beau torturer les expressions de Moïse : *Spiritus Dei ferebatur super aquas*, l'esprit de Dieu était porté sur les eaux; *Congregationes aquarum appellavit*

(1) Nérée Boubée, *Géologie élémentaire*, p. 71, 3e édition.
(2) *Discours sur les sciences naturelles.*
(3) *La cosmogonie de la révélation*, p. 134.

maria, il appela mer les amas d'eau ; *Fiat firmamentum in medio aquarum*, que le firmament soit au milieu des eaux, etc., etc.; on ne pourra jamais en faire sortir une masse liquide incandescente.

Écoutons Tertullien. « Pour nous, dit-il, pour nous qui sommes des poissons conduits par Jésus-Christ, notre chef, nous naissons dans l'eau, et ne pouvons conserver notre vie qu'en demeurant dans cette eau... L'eau, en effet, est cet élément qui, avant que l'univers eût reçu toute sa perfection, demeurait comme caché dans la puissance de Dieu. L'eau seule servait de trône à l'Esprit divin; ce fut par les eaux qu'il sépara la terre du firmament; ce fut aux eaux qu'il commanda la production du corps de l'homme, qui fut créé, non de terre sèche, mais de limon. Ayant employé l'eau à tant d'usages, on comprenait qu'il l'eût employée encore pour nous procurer la vie surnaturelle; car l'esprit de Dieu, qui est saint, ne pouvait avoir été porté que par une chose sainte (1). »

« Saint Thomas clôt théologiquement la discussion en disant : « L'autorité de la sainte Écriture est

(1) Nos pisciculi secundum nostrum Jesum Christum in aqua nascimur, nec aliter quam in aqua permanendo salvi sumus... Ista materia unum ex his est quæ, ante omnem mundi suggestum, impolita adhuc specie penes Deum quiescebant. Habes dignationem aquarum, quod divini spiritus sedes, gratior scilicet cæteris elementis. Nam ut firmamentum celeste suspenderet, in medietate distinctis aquis, fecit; et, ut terram aridam suspenderet, segregatis aquis, expediit. Ipsius quoque hominis figurandi opus, sociantibus

plus grande que celle du génie de l'homme. C'est pourquoi nous avons la certitude que les eaux de la création étaient réellement des eaux, quelle qu'ait été leur nature (1). » Cependant, toutes ces autorités, tous ces témoignages, toutes ces raisons n'empêchent pas plusieurs écrivains modernes qui ont abordé les questions géologiques, de regarder l'incandescence originelle du globe comme un dogme généralement accepté, ou du moins incontestable, sur lequel la science doit appuyer ses travaux.

aquis, absolutum est. De terra materia convenit, non tamen nisi humecta.

(*Liber de baptismo*, cap. II.)

(1) Major est Scripturæ hujus auctoritas quam omnis ingenii capacitas. Unde quoquo modo et quælibet aquæ ibi sint, ibi esse minime dubitemus. *Quæstio* LXVIII, art. 2.

CHAPITRE IV

Inanité de ces systèmes · ils ne reposent sur aucun fondement.

Il est un principe qui domine toute la question, qui s'y applique de plein droit, c'est celui-ci : pour offrir à des esprits sérieux des motifs suffisants de crédibilité, il faut qu'un fait repose sur des bases solides, qu'il soit appuyé sur des témoignages positifs, réels, incontestables, et non pas seulement sur des suppositions gratuites. Or, le système des périodes ou du monde anté-génésiaque n'a pour fondement qu'une kyrielle d'hypothèses subsidiaires, purement imaginaires, savoir : que le temps fixé par Moïse est insuffisant pour expliquer la structure du globe; que dans la création des êtres, les animaux et les végétaux sont venus, sont morts, et ont été fossilisés sur les lieux mêmes où on les trouve ; que dans les productions de la nature, Dieu a procédé successivement

du simple au composé (ni plus ni moins qu'un ouvrier qui aurait à apprendre son métier!) que les races primitivement créées ont été détruites par une suite de cataclysmes indéfinis et indéfinissables; que d'autres races les ont remplacées, etc., etc. Toutes ces belles choses, et une foule d'autres que l'on n'hésite pas à présenter avec une assurance qui étonne, comme des faits certains, ne sont en aucune façon confirmées ni par la tradition, ni par l'Écriture, ni par l'histoire profane, ni par les monuments; ce sont de véritables fantasmagories écloses le plus souvent du cerveau de leurs auteurs dans le loisir du cabinet. L'histoire, la tradition et les monuments ne consacrent que deux grandes époques, deux grandes révolutions dont le globe a été l'objet. La première est celle où la Bible nous montre la terre sortant du néant, dans la plus complète confusion de ses éléments, puis, influencée, modifiée, ordonnée selon le plan tracé par la sagesse divine. La seconde est celle où la tradition de tous les peuples nous représente la terre bouleversée par le déluge universel, et où la Genèse nous dépeint les bassins des mers détruits et les eaux de l'Océan recouvrant la terre durant cinq mois, puis l'abandonnant pour l'envahir de nouveau par un mouvement alternatif de retraite et d'invasion qui tour à tour la laissèrent à nu, et la recouvrirent pendant sept autres mois (1).

(1) Le déluge dura douze mois et dix jours, en comptant

Quant aux périodes géologiques et aux cataclysmes qu'elles supposent, il n'en est fait mention nulle part; ce sont de pures hypothèses, plus ou moins singulières, inventées par le besoin d'approprier les phénomènes géologiques aux œuvres de son imagination, toutes indémontrables, la plupart démontrées fausses ou absurdes; et d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, les hypothèses ne sont pas des preuves. On a beau les poser dogmatiquement, comme si elles devaient être admises sans discussion, elles ne peuvent tenir lieu de démonstration; et rien ne prouve mieux leur inanité, leur fragilité, leur fausseté que leur grand nombre et la facilité avec laquelle la dernière démolit celles qui l'ont précédée.

Ces systèmes ont été enfantés par douzaines; nous croyons utile à notre thèse d'en signaler les auteurs et la diversité.

Burnet fait écrouler son enveloppe terrestre, huileuse, dans le grand abîme.

Woodward fait monter les caux du grand abîme sur cette enveloppe, et il accepte aveuglément toutes les suppositions de ses devanciers.

Leibnitz veut que la terre et les planètes aient été des soleils.

Whiston se contente de faire de la terre une ancienne comète.

depuis le moment où furent rompues les sources du grand abîme, jusqu'à celui de l'aréfaction ou desséchement complet de la terre.

Deluc admet des périodes illimitées de temps entre les diverses créations, et conséquemment des créations successives.

Cuvier a emprunté à Buffon et à Deluc leurs créations successives, et leurs longues périodes de temps, en y ajoutant une suite régulière d'irruptions marines.

Ampère a trouvé dans le texte : *Terra autem erat inanis et vacua*, qu'une nébuleuse a été le premier germe de la terre et de tous les autres corps sidéraux.

MM. Buckland et Chalmers ont trouvé, comme déjà nous l'avons dit, que les périodes indéfinies de Deluc ne suffisaient pas aux exigences des phénomènes géologiques; ils ont eu recours à l'existence d'un monde antérieur, dont les rapports changèrent quand notre monde actuel fut organisé.

Enfin, *M. de Beaumont*, le grand défenseur du système des soulèvements de montagnes, accepte toutes les hypothèses qui ont eu cours : l'incandescence primitive du globe, le feu central, la contraction de l'enveloppe terrestre par le refroidissement, la surface primitive du globe sans montagnes, les époques indéterminées, les créations et les destructions successives, les cataclysmes réguliers, etc., de telle sorte que le système de M. de Beaumont est moins un système qui lui soit particulier, que la synthèse de tous les systèmes (1).

Singulière destinée que celle de l'esprit de l'homme

(1) Ce résumé est extrait de l'ouvrage de M. Soriguet.

qui refuse d'abdiquer son indépendance et ses prétentions pour s'inspirer des pensées du Verbe divin, créateur de toutes choses! La menace de l'Écriture s'accomplit en son endroit : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria* (1); il est livré par son orgueil à tous les doutes et à toutes les aberrations.

Nous sommes donc bien autorisé à affirmer que toutes ces théories, sans aucun principe générateur, pleines de luttes et de contradictions, privées de tout enchaînement et de toute logique, ne sont que des hypothèses gratuites, sans fondement, et impuissantes conséquemment à contredire la cosmogonie de Moïse.

On aura beau accumuler les idées sur les idées, les inductions sur les inductions, les principes seront toujours le premier et le plus indispensable des éléments de solution; et sans principe, sans base on ne pourra jamais asseoir un raisonnement, ni arriver à une conclusion positive et certaine. Or, il n'y a, dans la narration mosaïque, rien qui puisse faire ou laisser soupçonner l'existence de ces prétendues créations. Les deux premiers versets de la Bible sont liés de telle sorte que l'un fait corps avec l'autre, et ne laissent pas de lacune. Tout l'ensemble indique une création unique, et le premier verset, où sont résumées toutes les œuvres de Dieu, se rapporte évidemment au tableau de l'ouvrage des jours, qui le suit immédiatement.

(1) Proverbes xxv, 25.

CHAPITRE V

Ces systèmes sont contredits par les faits.

PREMIER FAIT.

Coexistence des animaux et des végétaux dans les premières couches.

Suivant le système des périodes, Dieu ayant créé à la troisième époque les végétaux, le règne végétal aurait subsisté seul pendant un certain nombre de siècles, après lesquels un cataclysme serait venu bouleverser cet état de choses, qui aurait été suivi d'une nouvelle création. Les partisans du système sont donc forcés d'admettre, pour être conséquents, que les terrains les plus anciens, ceux que nous appelons primaires ou de transition, et qui reposent immédiatement sur les terrains primitifs, ne doivent contenir que des débris de végétaux, sans aucun fossile animal, puisque les animaux n'existaient pas, et ne furent créés que le cinquième jour, ou à la cin-

quième époque. Et pourtant, les plus basses couches des formations siluriennes et cambriennes, telles que les grauwakes, renferment pêle-mêle, avec des plantes fossiles, des débris d'animaux marins, des mollusques et des polypiers. M. Agassiz a constaté aussi l'identité d'une espèce de poisson, *l'onchus marchisoni* dans les couches siluriennes des rocs de Ludlow (1). Les végétaux ne se montrent même pas partout les premiers ; ils n'apparaissent quelquefois qu'un peu après les mollusques, les polypiers, les poissons. Quant aux mammifères, au contraire, qui ne devraient paraître que dans la sixième période, puisqu'ils n'ont été créés que le sixième jour, on en découvre dans les terrains secondaires, dans le jurrassique et dans la partie inférieure des terrains tertiaires. Ces divers faits sont incontestables.

Le système des périodes est donc ici en flagrante contradiction avec les faits géologiques. Buckland lui-même, après avoir soutenu que le système des périodes est théologiquement et philologiquement inattaquable, — ce sont ses expressions, — se trouve quelque peu embarrassé de cette objection. « Il paraît, dit-il, que les animaux marins les plus anciens, ainsi que les premiers végétaux, se trouvent distribués de la même manière dans les plus basses couches de transition, de sorte qu'il est évident, autant qu'il peut l'être, que l'origine des plantes et

(1) *Recherches sur les poissons*, t. III, 201.

celle des animaux datent de la même époque (1). »

Le système des six jours changés en autant de périodes indéfinies ne s'accorde donc pas avec le fait géologique de la réunion des plantes et des animaux dans les couches les plus inférieures du globe. Mais alors que devient ce système ? « Cette objection n'est pas insoluble, » dit M. Marcel de Serres : « On ne peut nier en effet qu'il existe des débris d'animaux aussi profondément enfoncés dans les vieilles couches du globe que les végétaux ; mais la proportion dans laquelle les uns et les autres s'y trouvent est totalement différente. Ce n'est qu'après les recherches les plus minutieuses que l'on est parvenu à rencontrer quelques débris d'animaux, tandis que les végétaux terrestres sont si abondants dans ces terrains que la période à laquelle ils ont appartenu est la plus essentiellement végétale des temps géologiques (2). »

Mais qu'importe le nombre de ces débris d'animaux? Ici, un seul en vaut mille; et d'après votre système des périodes, il ne devrait pas s'y en trouver un seul, puisqu'alors ils n'étaient pas créés? *Si l'on est parvenu par les plus minutieuses recherches* à découvrir des fossiles animaux là où l'on prétendait qu'il ne pouvait y avoir que des végétaux, il en résulte clairement que l'on n'a point le droit de poser de principes absolus, et de déduire des lois générales,

(1) *La Géologie et la Minéralogie*, etc., t. II, chap. II.
(2) *De la cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques.*

même d'une suite de longues observations, sans être tenu de résoudre les difficultés que font naître des cas particuliers. Or, l'existence de débris d'animaux dans les couches les plus anciennes est un fait capital qui ne permet pas de passer outre à nos adversaires.

Le P. Pianciani a cherché à résoudre cette question embarrassante d'une manière qui ne résout rien. « Buckland lui-même, dit-il, après avoir cité les paroles de M. de Serres, ne met point d'animaux terrestres parmi les fossiles des terrains de transition, mais seulement des plantes presque toutes terrestres et des animaux marins; et puis, si la grande quantité d'acide carbonique répandue dans l'atmosphère était favorable à la végétation, et contraire à la vie des animaux qui respirent l'air en nature, ne *paraît-il pas plus vraisemblable* que ces animaux reçurent l'existence alors seulement que la quantité de cet acide fut diminuée au point de ne plus leur être nuisible? Quoi qu'il en soit, je répondrai que, s'il se trouve, dans les terrains de transition, une grande abondance de débris végétaux, et un petit nombre de débris animaux, ce fait n'indique point que les végétaux et les animaux soient contemporains, mais bien plutôt qu'à l'époque où les uns et les autres furent ensevelis, les plantes avaient eu pour se propager beaucoup plus de temps que les animaux (1). »

Nous en demandons pardon au révérend Père,

(1) *Commentatio in historiam creationis Mosaicam.*

mais ce fait de la coexistence des fossiles végétaux et animaux prouve logiquement et nécessairement, ou bien la contemporanéité de la création des deux règnes, ou bien l'antériorité de la création des animaux. Quelque inférieur que le nombre de ceux-ci soit à celui des fossiles végétaux, on ne peut pas ne pas admettre que la présence d'un seul fossile animal dans une couche du sol n'entraîne l'existence de plusieurs autres.

Il n'est pas exact non plus de dire que les terrains de transition ne renferment pas de fossiles d'animaux terrestres, à cause, dit-on, de la trop grande quantité d'acide carbonique, qui leur était contraire : — quantité que l'on est allé chercher on ne sait où, pour le besoin de la cause. — On a cité des vestiges d'ailes de papillons, et des empreintes de scarabées sur les ardoises alumineuses primaires des mines d'Andarum, dans la province de Scanie. Le dépôt houiller du Northumberland a présenté des arachnides et des insectes de plusieurs espèces; et les schistes argileux, en Bohème, deux espèces d'arachnides. Mais quand même on admettrait l'absence de tout débris terrestre, la seule présence des animaux marins suffit pour constater l'existence des animaux à la première époque.

DEUXIÈME FAIT.

Apparition des oiseaux dans les couches inférieures du globe.

La création des oiseaux est aussi placée par Moïse

au cinquième jour, soit à la cinquième période; et cependant, depuis quelque temps, de nouvelles découvertes viennent démentir les assertions de nos contradicteurs, en leur montrant des oiseaux fossiles dans les couches inférieures du terrain secondaire. « Jusqu'à ces derniers temps, dit Nérée Boubée, on ne connaissait aucun fait irrécusable qui pût constater l'existence des oiseaux proprement dits pendant la seconde période géologique. Mais tout récemment, dans les premiers mois de 1836, de nombreuses espèces d'oiseaux viennent d'être reconnues et caractérisées dans le grès rouge des États-Unis (1). »

« Les oiseaux, dit encore M. de Blainville, se montrent fossiles jusque dans les terrains secondaires inférieurs ; ils sont représentés dans le grès bigarré par de simples empreintes de leurs pieds (2). »

TROISIÈME FAIT.

Le développement continu des strates.

Depuis les premiers dépôts de la grande formation silurienne, cambrienne et dévonienne jusqu'aux dernières couches du terrain tertiaire, toutes se succèdent dans un ordre tellement continu que l'on n'a jamais découvert entre deux formations la trace la

(1) *Géologie élémentaire*, p. 74, 3e édition.

(2) Mémoire lu à l'Académie des sciences, le 11 décembre 1837.

plus légère d'un sol quelconque. C'est M. Constant Prévost qui le premier a signalé ce fait; il n'a vu nulle part une ligne de séparation nette et tranchée entre les diverses strates. « La succession de ces dépôts, a dit aussi M. Boué, est tellement continue, les couches diverses sont tellement engrenées les unes dans les autres, qu'il est plus rare de trouver les limites de deux roches bien tranchées que de les voir se fondre ensemble, soit par passage, soit par alternance (1). »

Or, sans ce sol intermédiaire, comment concevoir que des végétaux et des animaux aient pu vivre pendant des milliers d'années, pour être ensuite ensevelis sur place, sans qu'on trouve jamais un seul centimètre de terreau?

Citons encore sur ce sujet, dont les conséquences portent un si rude coup aux systèmes en question, citons Marcel de Serres : « Dans le vallon d'Aix (Bouches-du-Rhône), dit cet estimable géologue, le calcaire purement marin et le calcaire d'eau douce sont unis entre eux par une liaison aussi intime qu'immédiate. Il faut donc admettre que l'un et l'autre ont été déposés dans le même liquide. Si leur dépôt avait eu lieu dans des circonstances différentes, on devrait trouver sur le calcaire d'eau douce un dépôt quelconque, composé de produits de l'époque intermédiaire, pendant laquelle ce sol aurait été habité par des ani-

(1) *Guide du géologue*, t. I, p. 510.

maux terrestres; et cependant aucune trace de surface continentale n'existe entre ces dépôts; et le calcaire marin se trouvant mêlé, en alternant avec le calcaire d'eau douce, il faut bien admettre que les uns et les autres ont été précipités dans le même liquide. Cela est d'autant plus vrai que ces dépôts marins renferment souvent des corps organisés, fluviatiles et terrestres, comme les dépôts d'eau douce renferment des fossiles marins (1). »

Ainsi donc sont fausses : 1° la distinction des dépôts marins et des dépôts *lacustres;* 2° la supposition d'un intervalle plus ou moins long, pendant lequel des êtres auraient vécu sur une couche de sédiments quelconques.

QUATRIÈME FAIT.

Le synchronisme des formations.

On sait que l'on entend par synchronisme des formations la contemporanéité de deux causes différentes agissant successivement : d'où est venue la dénomination de formations aqueuses et de formations ignées. La première a été observée et introduite dans la science par M. Constant Prévost; la seconde par MM. Boué et Dufrénoy. Cette dernière, la cause ignée, n'a jamais cessé de modifier la surface du sol,

(1) Ouvrage déjà cité.

sur un point ou sur un autre, soit par les volcans, soit par les tremblements de terre, soit par le métamorphisme. « Le synchronisme, dit M. Prévost, et la distribution, sur deux lignes parallèles, des formations ignées et des formations aqueuses, sont désormais fondés sur les observations aussi nombreuses que certaines d'un grand nombre de géologues. L'étude des phénomènes actuels et son application à l'explication des phénomènes anciens ont achevé de démontrer, comme une vérité incontestable, l'action synchronique des deux principales causes plutonienne et neptunienne (1). »

Les deux principales observations qui ont servi de base au synchronisme sont :

1° La stratification généralement concordante des couches de tous les terrains. Ainsi, on a reconnu que les couches des terrains primaires sont en stratification concordante entre elles, que celles des terrains secondaires sont en stratification concordante entre elles et avec les terrains primaires, et que les couches des terrains tertiaires le sont entre elles et avec les couches des terrains secondaires.

Or, il résulte naturellement de cette observation que toutes les couches des terrains primaires, soit de transition, secondaires, tertiaires, ainsi disposées, prouvent l'action d'une cause continue, qui n'a cessé d'agir dans le même sens, dans chaque localité, de-

(1) Mémoire du 14 avril 1845.

puis le commencement des dépôts jusqu'à la fin; car un changement de cause aurait nécessairement amené un changement de direction et d'inclinaison, c'est-à-dire une stratification discordante; il n'y a eu de variation que dans les éléments et les matériaux sur lesquels cette cause a exercé son action.

Sans doute, dans la succession des terrains, on rencontre souvent des bouleversements, des dislocations, des affaissements, des soulèvements qui altèrent l'ordre des stratifications; mais il n'en est pas moins certain que ces dépôts ont dû, primitivement, être formés, avant d'être soulevés, disloqués, bouleversés; la cause, qui a formé ces dépôts a donc agi la première pour former les dépôts réguliers non disloqués, comme ceux qui l'ont été après leur formation. L'observation demeure donc vraie.

2° La seconde observation, c'est le désordre dans lequel les terrains apparaissent à la surface du globe. Les partisans des cycles indéfinis avaient admis que toutes les couches des divers terrains formaient une série continue et sans lacune. C'est sur cette série, ainsi arrangée artificiellement, qu'ils ont fondé les hypothèses de formations contemporaines pour toutes les couches qui occupent le même plan dans cette série supposée, et les hypothèses de temps et de durée qu'il a fallu pour réaliser cette longue série de couches superposées. Mais cette superposition, continue et sans lacune, est contredite par les faits. Il n'y a pas une seule couche, dans toute l'étendue des ter-

rains, qui n'apparaisse quelque part à la superficie du sol, sans être recouverte par une autre. Ainsi, l'on trouve, à la superficie, tantôt le terrain primaire, tantôt le terrain secondaire, tantôt le terrain carbonifère, le triassique, le liassique, le jurassique, le crétacé, reposant les uns et les autres sur le sol primitif. Il serait donc permis de conclure, de ce fait incontestable, que toutes les couches qui reposent sur le granit sont de formation contemporaine. Ces découvertes du synchronisme des terrains et des formations, et des faits qui l'ont établi, s'opposent donc à l'acceptation de l'idée hypothétique de révolutions successives, qui auraient produit cette succession des terrains, puisqu'ils ne peuvent être que l'effet d'une double cause agissant simultanément, quoique diversement modifiée dans ses effets suivant les localités.

CINQUIÈME FAIT.

Les mêmes effets attestent, dans tous les terrains, l'action continue des mêmes causes.

Si le monde supposé antérieur au monde de six jours eût existé, comme le prétendent Buckland et Chalmers, de deux choses l'une : ou les causes qui agissaient dans le premier monde différaient de celles qui agissent dans le second, ou bien elles étaient les mêmes.

Si elles différaient, elles devaient agir différem-

ment; soumis à des lois différentes et séparés par une sorte de chaos, les deux ordres de choses devraient se distinguer par la différence de leurs produits au-dessous et au-dessus du point qui aurait séparé leurs actions respectives. Et pourtant il n'en est rien, et d'un bout à l'autre de la série des terrains, les mêmes effets attestent l'action des mêmes causes et des mêmes lois qui agissent encore sous nos yeux.

Il est donc certain que ce monde anté-génésiaque ne différait pas du nôtre. Mais alors où prendre la preuve de son existence? On a cru la trouver surtout dans la disparition d'animaux dont les fossiles attestent la création. Mais nous observerons d'abord que cette assertion a été contredite par de nouvelles découvertes. Nous lisons dans la *Pneumatologie* de M. le marquis de Mirville, ouvrage éminemment remarquable à tous les points de vue: « On se rappelle encore l'étonnement naïf des Geoffroy Saint-Hilaire, lorsque M. de Paravey leur montra, dans les livres chinois, et sur quelques briques de Babylone, les dragons dont nous parlions tout à l'heure, les ornithorynques, les sauriens, etc., qu'ils croyaient inconnus à la terre jusqu'à eux (1). »

Nous ajouterons que les plus remarquables de ces espèces que l'on croit détruites, telles que le mastodonte, le dinothérium, le mégathérium, le paléothérium, au lieu d'occuper les couches les plus profon-

(1) *Pneumatologie*, t. II, p. 43.

des du globe, ces couches que l'on prétend être de l'ancien monde, ne se retrouvent en général que dans les terrains tertiaires assez superficiels, où elles sont associées à des espèces vivantes, et mêmes à des fossiles humains. Il est donc évident que toutes ces espèces appartiennent au même monde.

Ce monde hypothétique est donc de tout point inconciliable avec les faits avérés de la géologie positive.

Pour celui qui admet la Bible, sauf à l'interpréter plus ou moins à sa convenance, il est encore une autre difficulté qu'il importe de signaler. « Le Seigneur Dieu, lisons-nous au chapitre II de la Genèse, après avoir formé de la terre *tous* les animaux de la terre et *tous* les oiseaux du ciel, les fit venir devant Adam, afin qu'Adam vît comment il les nommerait; et le nom qu'Adam donna à chaque animal est son propre nom ; et Adam donna leurs noms aux animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages (1). » Il faut donc que les ichthyosaures, les plésiosaures, les iguanodons, etc., aient passé sous les yeux du roi de la création, avant de disparaître de la scène ; et par conséquent, ils ont été à une certaine époque, plus ou moins longue, les contemporains de l'homme.

(1) Formatis igitur Dominus Deus, de humo cunctis animantibus terræ, et universis volatilibus cœli, adduxit ea ad Adam, ut videret quid vocaret ea : omne enim quod vocavit Adam animæ viventis ipsum est nomen ejus. Gen., II, 19.

SIXIÈME FAIT.

Le paradis terrestre.

« Le Seigneur, dit Moïse, avait planté dès le commencement un jardin de délices, dans lequel il plaça l'homme (1). » Par le commencement il faut nécessairement entendre, avec les interprètes sacrés, le troisième jour de la création, où les continents se montrèrent au-dessus des eaux, et furent couverts de verdure, d'arbres, et de toute espèce de végétaux (2).

Or, est-il bien conforme à l'esprit du récit de Moïse de supposer qu'il se soit écoulé entre le troisième et le sixième jour, c'est-à-dire entre la création du paradis terrestre, et celle de l'homme qui en était la fin, des périodes de plusieurs milliers de siècles, remplies de nombreuses révolutions et de cataclysmes successifs qui, au dire de ces géologues, auraient ravagé la terre, détruit les êtres vivants, et par conséquent aussi le paradis de délices planté dès le commencement pour l'homme ? est-il philosophique d'admettre que Dieu ait tenu une pareille conduite?

(1) Plantaverat autem Dominus Deus paradisum voluptatis a principio, in quo posuit hominem quem formaverat. Gen., II, 8.

(2) Et ait : Germinet terra herbam virentem et facientem semen, et lignum pomiferum faciens fructum juxta genus suum. Gen., I, 11.

SEPTIÈME FAIT.

L'absence de pluie pendant les premières périodes.

Les partisans de celles-ci nous permettent de leur donner telle étendue que nous voulons. Soyons plus raisonnable que M. Bouchepoirn, qui leur assigne à chacune deux millions d'années, et bornons-les à trois mille, puisqu'il faut s'arrêter à un chiffre quelconque. Les plantes ont été créées au troisième jour, soit à la troisième époque ; les animaux de la mer et les oiseaux dans le cinquième, mais il ne commença à pleuvoir sur la terre qu'après la création de l'homme, lisons-nous dans le deuxième chapitre de la Genèse : *Non enim pluerat Dominus Deus super terram ;* et suivant les commentateurs, il n'y eut jusque-là que de simples rosées ; d'où il suit que les plantes auraient dû exister sans eau pendant neuf mille ans, et les oiseaux pendant six mille ans.

Ce n'est pas tout : si l'on prétend expliquer par l'action des causes secondes tous les grands phénomènes du monde primitif, comment comprendre que les mers et les fleuves aient pu exister avant la pluie? On pourrait en dire autant de tous les autres, et notamment de l'apparition des plantes avant la création du soleil. Si les plantes ont besoin de la nourriture que leur fournissent l'humus et l'atmosphère,

n'ont-elles pas également besoin de la chaleur du soleil? C'est que tous les phénomènes de la nature dépendent de l'enchaînement de causes et d'effets réciproques tellement mêlés que, malgré toute leur science et leur bonne volonté, nos adversaires ne parviendront pas à les déduire les uns des autres d'une manière satisfaisante. Quand, au contraire, on se résigne à accepter purement et simplement le récit de Moïse, on découvre immédiatement l'action simultanée d'une cause première et universelle, et tous les effets reçoivent au moins l'explication que comporte la faiblesse de l'intelligence humaine.

HUITIÈME FAIT.

La rareté des animaux pendant la période houillère.

Cette période terrestre est caractérisée d'une manière bien remarquable par l'abondance et l'étrangeté de la végétation qui couvrait alors les parties continentales du globe. Mais, chose bizarre, la faune de cette époque se trouvait en rapport inverse avec la flore : « Si, pendant la période houillère, dit M. Figuier, le règne végétal était à son apogée, le règne animal au contraire était très-pauvre. Parmi les rares animaux de cette période, on peut citer quelques poissons analogues à ceux du terrain dévonien. Quelques insectes ailés venaient s'adjoindre à ce mince

cortége d'êtres vivants (1). » Cette excessive pauvreté du règne animal en présence de la richesse luxuriante du règne végétal choque toutes les idées.

NEUVIÈME FAIT.

La fin de la création des astres.

En plaçant les astres dans le ciel, le Créateur se proposa pour fin de les faire servir à luire sur la terre: *Posuit ea in firmamento cœli ut lucerent super terram;* et le texte ajoute en parlant de ces mêmes astres : qu'ils servent de signes pour indiquer les époques, les jours et les années; *et sint in signa et tempora, et dies et annos.* Or, comme dans l'hypothèse de nos adversaires, des milliers de siècles se sont écoulés entre la création des astres et celle des animaux, et un plus grand nombre de siècles encore entre la création des astres et celle de l'homme, il s'ensuit que le soleil qui a été créé surtout pour indiquer à l'homme les temps, les jours et les années, n'aurait absolument rien indiqué pendant des milliers d'années, puisque l'homme n'était pas créé.

DIXIÈME FAIT.

Incompatibilité des périodes avec la sagesse divine.

Les défenseurs des périodes prétendent que le

(1) *La terre avant le déluge*, p. 88.

matin, *mane*, de la Genèse, signifie le commencement d'une période ou d'une création; et le soir *vespere* une révolution, une catastrophe, une destruction de cette même création. Mais d'abord, le premier jour Dieu fit la lumière; le second jour il fit le firmament. Si le mot *vespere* signifie une catastrophe, comme ils le disent, une ruine, de quelle destruction s'agit-il à la fin de ces prétendues périodes (1)? est-ce par hasard de la destruction de la lumière et du firmament? Qui oserait le soutenir? En second lieu, ces ruines, ces bouleversements, cette destruction conviennent-ils à la sagesse divine, qui a tout fait avec nombre, poids et mesure : *omnia in mensura, numero et pondere disposuisti?* Dans quel but aurait-il bouleversé l'œuvre qu'il avait créée au commencement, et qu'il avait trouvée bonne, ainsi que l'observe Moïse, qui termine chaque création par cette phrase laudative : *Et vidit Deus quod esset bonum, et factum est ita?* Il nous raconte bien l'œuvre spéciale de chaque jour, mais nulle part il ne nous parle de ces restaurations d'un ouvrage antérieurement détruit. Et qu'on ne dise pas que Moïse a gardé le silence sur tous ces événements séculaires antérieurs à la création de l'homme, parce qu'ils ne regardaient pas l'homme. Avec ce système d'hypothèses arbitraires sans fondement et sans raison d'être, il n'y aurait pas un

(1) Au lieu de désigner la fin du jour, le mot *vespere* en indiquait chez les Hébreux le commencement : c'est l'ordre vraiment naturel; les ténèbres avant la lumière.

texte des Écritures, pas une page des livres sacrés qui ne pût être falsifiée, tronquée, dénaturée. Nous établirons ailleurs que toutes les œuvres de Dieu se rapportent à l'homme comme au roi de la création.

DEUXIÈME PARTIE

POINT DE VUE PHILOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

Moïse est un historien, et non un poëte.

En parcourant les nombreux écrits qui traitent cette importante question, nous n'avons pas été médiocrement surpris d'en rencontrer quelques-uns qui contestent à Moïse son titre d'historien, prétendant que son style est poétique, et qu'il prémunit lui-même le lecteur contre l'interprétation du sens littéral qu'on serait tenté de donner à ses paroles. Il est difficile de ne pas découvrir, dans la prétention des auteurs qui essayent ainsi de transformer Moïse en poëte, une espèce de précaution oratoire, à la faveur de laquelle ils se croient permis de torturer, à leur

gré, sa parole, pour lui faire dire ce qu'il n'a pas voulu dire et qu'il n'a pas dit. « D'autres ont déjà observé, lisons-nous dans *la Civiltà cattolicà,* que le premier chapitre de la Genèse est écrit dans un style figuré et en quelque sorte poétique. Par la couleur et les images, il tient de la poésie. On dirait un cantique ou un hymne traditionnel, placé par Moïse au frontispice de ses livres (1). »

« Dans l'état d'ignorance où l'humanité était réduite, a dit à son tour la *Revue du monde catholique,* les expressions étaient insuffisantes pour retracer les grands actes de la puissance divine; Moïse était donc forcé de choisir celles qui s'éloignaient le moins de la pensée qu'il devait rendre, mais en avertissant qu'elles étaient plus ou moins détournées de leur acception habituelle (2). »

Parmi les nombreuses critiques dont le Pentateuque a été l'objet, et qui se trouvent résumées dans l'*Histoire critique de l'ancien Testament,* par Richard Simon, et dans les *Conjectures sur la Genèse,* par Astruc et Vater, on ne voit pas figurer la transformation de Moïse en poëte, et le premier chapitre de la Genèse en une cantate sacrée. C'est qu'en effet, on a

(1) Si è da altri osservato, che il capo primo del Genesi è scritto in linguaggio figurato, ed in certo modo poetico. Il colorito è le imagine sentono del poetico. Sembra questo quasi un cantico, o inno tradizionale, inscrito da Mosè in fronte de'suoi libri.

La Civiltà cattolica, nº CXCIII, p. 25.

(2) *Revue catholique*, nº du 25 janvier 1862, p. 542.

beau lire, lire encore et relire cette narration, on n'y découvre rien qui justifie cette idée; on a beau chercher les termes par lesquels Moïse s'attacherait à nous prévenir qu'il ne faut pas prendre son langage à la lettre, on ne les trouve pas. Au contraire, cette appréciation est en contradiction avec tous les caractères de ce document primitif et avec toutes les données de la science.

Elle est en contradiction :

1° Avec la simplicité du récit qui retrace en termes précis, clairs, positifs, l'histoire primordiale du monde. Pas d'ornement propre à charmer les imaginations, pas d'arrangements, de précautions, de moyens quelconques pour prévenir les objections de l'incrédulité et conquérir les sympathies : la narration et rien que la narration. Qu'il parle de choses naturelles et périssables, ou de choses miraculeuses, sublimes, incompréhensibles, l'écrivain sacré tient le même langage; il parle comme le copiste dont la plume court sous la dictée d'un auteur. En fait, il était absolument impossible que Moïse s'exprimât avec moins de recherche, et la grandeur poétique de son œuvre se trouve, non pas dans la forme, mais dans le fond même, et uniquement dans le fond du sujet.

2° Elle est en contradiction avec le caractère des documents postérieurs qui déroulent l'histoire du monde et de l'humanité, en prenant Moïse pour guide et en développant sa pensée.

3° Elle est en contradiction avec la géologie elle-même, non pas la géologie hypothétique, mais la géologie positive, qui ne peut se représenter en particulier l'histoire de la formation de notre terre, autrement que dans la forme et la série de formes que décrit le livre de Moïse.

4° Elle est en contradiction avec la manière dont la Genèse a toujours été comprise par la grande majorité des docteurs et des Pères, qui n'ont cessé de la considérer comme une vraie histoire, et Moïse, comme l'historien le plus ancien, le plus concis, le plus exact, le plus clair et le plus vrai. Quelques citations prouveront la justesse de nos réflexions :

« Rien n'est plus simple que le récit, fait par Moïse, de la création de l'univers, » disent les commentateurs de la Bible de Vence (1).

L'illustre évêque d'Hermopolis, dans sa conférence intitulée : *Moïse, historien des temps primitifs*, se plaît à attirer l'attention de ses auditeurs sur la naïveté et la simplicité de la narration mosaïque : « Moïse, dit-il, nous a laissé l'histoire du premier âge dans le livre placé à la tête de nos livres saints, sous le nom de Genèse. Je ne m'arrête point sur tout ce qu'il renferme de beau dans sa simplicité, de pur dans sa doctrine. Il décrit les faits et les événements, non en *poëte*, mais en historien. Gardons-nous bien de contredire ce récit et de le combattre par des conjectures

(1) *Bible de Vence*, t. XXIII, p. 445.

et des systèmes qui peuvent n'être que des chimères (1). »

« Le style de Moïse, dit à son tour M. l'abbé Glaire, est simple et sans ornement, sans aucune de ces précautions oratoires propres à écarter les difficultés qui pourraient naître dans son récit. Plein de confiance lui-même dans sa fidélité, il ne se met point en peine de convaincre ses contemporains; il raconte sans jamais discuter ni prouver. La description de la création du monde porte en elle-même, d'une manière frappante, l'empreinte de la vérité (2). »

5° Elle est en contradiction enfin avec l'ensemble de la Genèse. Car, si on l'admettait, ce ne serait plus l'histoire de la création du monde que Moïse nous raconte, comme on l'a toujours cru, et comme il nous l'apprend lui-même dans le chapitre II, quand il dit : *Hæ sunt generationes cœli et terræ*, et selon le texte grec : *Hic est liber generationis*, etc.; ce serait celle de sa réorganisation définitive et finale. Dès lors, le premier verset, ainsi conçu : *In principio Deus creavit cœlum et terram*, destiné par l'historien sacré à nous faire connaître le commencement de toutes choses, serait essentiellement inexact et incomplet. De même, ces expressions si simples et si fortes : *Fiat lux, fiat firmamentum, fiant luminaria*, etc., deviendraient inintelligibles ; elles n'indiqueraient plus

(1) Voir la *Conférence*, t. II, p. 16.

(2) *Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien Testament*, t. III, p. 18.

les actes de la puissance créatrice, mais simplement des modifications, apparemment des réparations que Dieu aurait apportées à son œuvre créée antérieurement, puis détruite, sans qu'on sache pourquoi ni comment. Cependant les révolutions, dont on se plaît à imaginer la nécessité, eussent été bien autrement radicales (qu'on nous passe le mot) que la révolution causée par le déluge. Eh bien ! Moïse nous aurait-il parlé de celle-ci avec tant de détails, sans faire la moindre mention de celles-là, si celles-là s'étaient produites ? Il nous semble que poser la question, c'est la résoudre.

CHAPITRE II

L'interprétation littérale des jours génésiaques est conforme aux règles de l'Herméneutique sacrée.

PREMIÈRE RÈGLE.

Les paroles de l'Écriture doivent se prendre dans leur sens littéral et naturel, à moins que la lettre n'offre un sens évidemment faux et contraire, soit à d'autres passages de l'Écriture dont le sens ne puisse être contesté, soit à l'enseignement de la tradition, soit aux décisions de l'Église. Voilà la doctrine de toute l'École. Mais les théologiens et les interprètes ont soin d'observer deux choses : 1° Que le sens littéral de l'Écriture en est le sens principal qu'il faut chercher à connaître, avant le sens spirituel et le sens anagogique, et que l'on ne doit s'occuper de ceux-ci qu'après avoir fixé celui-là qui est comme le fondement des autres ; 2° que le sens littéral ne

doit pas être rejeté, comme contraire à la raison, par cela seul qu'il renferme un mystère, ou présente une chose incompréhensible. Or : 1° le récit mosaïque, pris littéralement, ne présente rien d'absurde, rien qui soit contraire à la raison ; les difficultés qu'opposent les adversaires du sens littéral sont loin d'impliquer une évidente contradiction ; 2° il n'est point contraire à d'autres passages de l'Écriture dont le sens soit clairement constaté ; les textes de la Bible que l'on cite en faveur du sens allégorique, et notamment celui de la Genèse où il est dit : *Istæ sunt generationes cœli et terræ, quando creata sunt in die quo fecit Dominus Deus cœlum et terram*, et celui de l'Ecclésiastique : *Creavit omnia simul*, ne prouvent rien contre l'interprétation littérale des jours, comme nous l'établirons bientôt ; 3° enfin, la tradition chrétienne, au lieu de militer contre le sens littéral, l'approuve et le confirme, ainsi que nous le verrons dans la troisième partie de cet ouvrage.

Cette règle ne permet donc pas de s'éloigner du sens littéral de la narration mosaïque.

DEUXIÈME RÈGLE.

Pour saisir le sens d'un passage quelconque de l'Écriture, on doit examiner avec soin le texte sacré et son contexte, c'est-à-dire faire attention non-seulement aux paroles du texte que l'on veut expliquer,

mais encore à ce qui suit et à ce qui précède ce texte ; recourant au besoin tant aux chapitres précédents qu'aux chapitres suivants. D'après cette règle, il est certain que les paroles de Moïse doivent être prises selon leur sens littéral. L'auteur sacré y désigne les œuvres diverses que Dieu opéra à chacun des jours. Or, de même que les noms du ciel, de la terre, du soleil, des plantes, des animaux, de l'homme, etc., sont toujours pris dans leur sens naturel, de même par le nom de jour, on doit entendre un vrai jour, puisque nul contexte n'indique qu'on doive l'interpréter métaphoriquement.

TROISIÈME RÈGLE.

Pour déterminer dans quel sens on doit prendre tel ou tel passage, telle ou telle expression, il faut encore considérer le but que s'est proposé l'auteur, et les raisons qui l'ont engagé à écrire. Cette double considération vient encore confirmer le sens littéral du récit génésiaque. Que se propose Moïse? D'inculquer aux Israélites le dogme d'un Dieu créateur, premier fondement de la vraie religion. En second lieu, de les détourner des erreurs du polythéisme, qui décernait un culte aux astres, aux animaux, aux plantes, et les adorait comme des dieux. Enfin, de consacrer par l'exemple même de Dieu la célébration du sabbat. Or, pour atteindre ce triple but, n'est-il

pas évident que Moïse ne devait ni ne pouvait parler un langage allégorique à un peuple grossier et ignorant, sans lui en donner aucune explication? Au lieu de lui donner des idées claires, précises sur les grandes vérités religieuses, la création du ciel et de la terre, celle d'Adam et d'Ève, l'histoire de leur innocence, de leur chute, de leur punition, le tableau des générations depuis Adam jusqu'à Noé, etc.; il aurait livré sa parole aux interprétations les plus disparates, les plus bizarres, et aurait jeté les Israélites dans l'incertitude et le doute sur toutes choses.

De plus, comme chrétiens, nous devons croire que Moïse est un historien sacré, et qu'il a écrit les premiers chapitres de la Genèse, comme tous les autres, sous l'inspiration divine. Les paroles de la Genèse, dit saint Irénée, ont été écrites par Moïse et dictées par le Verbe (1).

Mais si Moïse a été divinement inspiré en composant la cosmogonie, la vérité de tous les détails de son récit devient inattaquable, quelle que soit d'ailleurs la source où il a pu puiser ces renseignements, et conséquemment on ne peut pas s'écarter du sens qui se présente naturellement à l'esprit.

De ces règles principales de la critique sacrée, auxquelles nous pourrions ajouter celle de la comparaison des endroits parallèles, c'est-à-dire des autres

(1) Mosis litteræ verba sunt Christi.
(*Iren. adv. hæres.* Lib. IX, cap. IV.)

passages du même historien, qui, sans être rattachés à ceux-ci, peuvent néanmoins s'y rapporter, puisqu'ils expriment la même pensée, de ces règles, disons-nous, il ressort manifestement qu'il n'y a aucune raison plausible d'abandonner l'interprétation littérale du récit mosaïque, et qu'il n'est pas même permis, en bonne logique, de lui donner un autre sens.

CHAPITRE III

Réponse aux objections.

PREMIÈRE OBJECTION.

L'universelle et la plus forte objection est tirée de la signification hébraïque du mot *dies*. L'expression hébraïque *yom*, qui est traduite par *jour*, signifie aussi, dit-on, un temps quelconque, une période indéterminée.

RÉPONSE.

1° Le mot *yom* exprime bien, en effet, avec l'idée de jour, celle d'époque, mais quelquefois seulement. Ordinairement il a la même signification en hébreu que le mot *dies* en latin, et le mot *jour* en français. Lorsqu'il est pris dans la première acception, le sens du contexte le détermine assez claire-

ment pour qu'il ne soit pas possible de s'y méprendre. Les textes cités présentent alors un sens large qui rend toute erreur impossible. Mais, dans le premier chapitre de la Genèse, où le terme *dies* est répété jusqu'à dix fois : *fiant luminaria, et dividant diem ac noctem ; luminare majus ut præesset diei ; et posuit ea ut præessent diei*, etc., etc., rien n'indique qu'ils doivent y recevoir une signification différente de celle qui est la plus naturelle, la plus commune, et que nos adversaires décernent eux-mêmes aux textes que nous venons de citer.

Remarquons, d'ailleurs, qu'en français, en latin, comme sans doute dans toutes les langues du monde, il serait facile de trouver des phrases où le mot *jour* remplace quelquefois le mot *temps* ou *époque*, sans qu'on songe à dénaturer le sens primitif et absolu du premier de ces mots.

2° Non-seulement rien n'indique un autre sens, mais l'historien sacré a pris soin de le prévenir en désignant les parties du jour : *vesperé et mané*, il fut soir, il fut matin; expressions qui, suivant les auteurs des commentaires de l'Écriture sainte, n'ont jamais été appliquées à d'autres périodes qu'à la révolution diurne. Que signifieraient, en effet, dans la supposition des périodes, ces termes *lumière* et *ténèbres*, *soir* et *matin*, qui conviennent si parfaitement à notre jour solaire, et ne conviennent qu'à lui? Ajoutons que les Hébreux ignorants auxquels s'adressait Moïse n'ont certainement pu considérer que comme

des jours de vingt-quatre heures, les trois jours postérieurs à la création du soleil, dont la mission était de diviser le jour et la nuit, les jours et les années : *Ut dividerent diem ac noctem, dies et annos,* vu qu'ils n'en connaissaient pas d'autres. Mais ils ont dû, par conséquent, considérer aussi comme tels les trois premiers jours, puisque les uns et les autres étaient désignés par la même expression. Il importe aussi d'observer que le temps, c'est-à-dire la *durée des êtres contingents,* a commencé avant le soleil, qui devait ne servir, sous ce rapport, qu'à le mesurer pour l'usage de l'humanité.

3° Nous avons dit qu'une des règles à suivre pour bien interpréter l'Ecriture consistait à rapprocher, à consulter les passages parallèles ou analogues. Souvent un texte qui paraît obscur trouve son explication dans d'autres endroits, dans d'autres textes, où les mêmes choses sont expliquées plus clairement. L'application de cette règle à la difficulté qui nous occupe la résout péremptoirement. Dans le chapitre vingtième de l'Exode (versets 9 et 10), et dans le trente et unième chapitre du même livre (verset 15 et 17), Moïse dit nettement ce qu'il entend par les six jours de la création, en les comparant aux six jours de la semaine, et le jour où Dieu se reposa après l'achèvement de son grand œuvre, au septième jour du sabbat. Il dit aux Israélites : « *Vous travaillerez pendant six jours, et vous vous reposerez le septième,* » et la raison qu'il en donne, c'est que « Dieu a employé

six jours à faire le ciel et la terre (1). » Nous trouvons dans ces deux passages les mêmes termes employés pour désigner soit les jours de la création, soit les jours de la semaine, sans que rien indique qu'il faille les prendre dans un sens différent. Ainsi les premiers jours sont le modèle, le type des jours qui doivent leur succéder jusqu'à la fin du monde.

La division du temps en six jours suivie d'un jour de repos a donc été établie en mémoire des six jours de la création. Dieu a voulu que l'homme célébrât à jamais le souvenir de cette première semaine où ses infinies perfections se sont manifestées au dehors; et le savant Bailly nous apprend, dans son *Histoire de l'astronomie ancienne,* que chez les Orientaux l'usage de compter par des semaines partagées en sept jours remontait à un temps immémorial (2). Or, nous le demandons, l'Esprit-Saint se serait-il servi du même terme, deux fois dans la même phrase, dans deux sens si différents, et cela précisément lorsqu'il s'agissait de relever l'accomplissement d'un précepte par une solennelle similitude, et cela sans que le contexte nous en avertît? En vérité, si, par impossible,

(1) Sex diebus operaberis, septimo autem die Sabbatum Domini Dei tui est : sex enim diebus fecit Deus cœlum et terram. (Exod., cap. XX, v. 9, 10 et 11.)

Sex diebus facietis opus : in die septimo Sabbatum est, requies sancta Domino : sex enim diebus fecit Dominus cœlum et terram, et in septimo ab opere cessavit. (Exod., cap. XXXI, v. 15 et 17.)

(2) *Éclaircissements sur le livre* VII, p. 8.

il avait voulu nous tromper sur l'étendue des jours génésiaques, il n'aurait pu mieux s'y prendre.

DEUXIÈME OBJECTION.

Moïse termine son récit par ces mots : *Istæ sunt generationes cœli et terræ quando creata sunt in die quo fecit Dominus* (1) : telle est l'origine du ciel et de la terre ; c'est ainsi qu'ils furent créés au jour où Dieu les a faits. Or, le mot jour ici est employé pour époque, puisqu'il embrasse les six jours : cette signification s'applique donc naturellement aux jours dont Moïse a parlé peu auparavant.

RÉPONSE.

Conformément aux règles précitées, interrogeons les textes qui précèdent, ils nous donneront la véritable signification de celui-ci. Nous y lisons que Dieu bénit le septième jour, parce qu'en ce jour il avait cessé de produire tous les ouvrages qu'il avait créés pour les former : *Benedixit diei septimo quia in ipso cessabat ab omni opere suo quod creavit ut faceret* (2). Et qu'avait-il créé pour être formé ? Moïse nous le dit : le ciel et la terre. *Igitur perfecti sunt cœli et terra, et omnis ornatus eorum* (3).

(1) Genèse, chap. II, v. 4.
(2) *Ibid.*, chap. II, v. 3.
(3) *Ibid.*, chap. II, v. 1.

Il les créa d'abord, pour les orner ensuite : *Creavit ut faceret.* « Le mot hébreu *Bara* qui se trouve dans le premier verset, dit M. l'abbé du Contan de la Morlette, doit s'entendre d'une création proprement dite. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer ce verset avec celui où on lit : *Bara laasoth, creavit ut faceret, ut ordinaret.* Dieu créa la matière au commencement, et la tira du néant, pour lui communiquer de nouvelles formes les jours suivants.

« L'opposition qui est entre *Asah* et *Bara* nous apprend tout cela. *Asah*, qui veut dire faire, former, suppose une matière préexistante sur laquelle l'agent opère; *Bara*, qui signifie créer, n'en suppose point : *Bara laasoth, creavit ut faceret, ut ordinaret.* Il créa d'abord au commencement la matière pour l'ordonner, pour l'orner ensuite dans l'espace de six jours (1). »

Il ressort de cette distinction, établie par Moïse, entre la création et la formation, que ces mots : *In Die quo fecit Deus cœlum et terram,* expriment, non une époque quelconque, mais les six jours génésiaques, pendant lesquels Dieu a formé les êtres qu'il avait créés au premier jour. Le verset 17 de l'Exode (ch. XXXI), où Moïse répète les mêmes paroles, ne laisse aucun doute sur sa pensée : « Car Dieu a fait, en six jours, le ciel et la terre (2). » « Il est visible, dit Mgr Frayssinous, qu'ici le mot jour signifie les six

(1) *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs.*
(2) Sex enim diebus fecit Deus cœlum et terram.

jours mêmes de la création (1). » Mais ne laissons pas d'observer que ce sens lui est donné par tout le contexte.

Remarquons encore le peu de portée et la faiblesse de l'observation qu'on nous oppose. En effet, l'historien sacré emploie cent douze fois ce mot *dies* dans le livre de la Genèse, et toujours il l'emploie dans sa signification naturelle. Ainsi, l'on y lit : *Et post multos dies... facti sunt dies Adam octingenti anni... obtinuerunt aquæ terram centum et quinquaginta diebus... primo die mensis apparuerunt cacumina,* etc., etc. Le passage cité par nos adversaires serait le seul où le mot *dies* serait pris pour le *temps.* Mais ici encore, Moïse, en mettant ce mot à l'ablatif précédé de la préposition *in*, indique assez clairement qu'il veut parler du temps où Dieu forma le ciel et la terre, comme nous lisons ailleurs : *In diebus illis, in illo tempore, in illo anno : en ces jours-là, en ce temps-là, en cette année-là.*

On rapporte encore plusieurs autres textes de l'Écriture où le mot *jour* est pris pour un temps indéterminé, pour une époque quelconque, tel que celui-ci : « *Devant le Seigneur un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour* (2). Sans nul doute, le mot *dies* est pris souvent dans l'Écriture dans ce sens ; mais alors, comme nous l'avons observé, le contexte l'indique clairement. Ainsi, dans

(1) *Conférences sur la religion*, t. II, p. 202.

(2) Unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus. (Petr. Epist. 2, cap. III, v. 8).

le passage de saint Pierre, qu'on allègue, il est évident que le prince des apôtres parle dans un sens figuré, puisqu'il s'agit des récompenses et des châtiments éternels que Dieu distribuera au jour du jugement. Il dit, dans le verset précédent : « Les cieux et la terre d'à présent sont gardés avec soin par la même parole, et sont réservés pour être brûlés par le feu, au jour du jugement (1). » On ne peut donc invoquer ce texte ni d'autres textes de ce genre, pour prétendre que Moïse, dont le langage est celui d'un historien, n'a pas donné au mot *dies* le sens le plus simple et le plus naturel.

TROISIÈME OBJECTION.

Cette troisième objection roule sur le sens que l'on doit donner aux mots *mané* et *vesperé*, si souvent répétés par Moïse avec le mot jour. Les uns affirment que, par ces mots *soir* et *matin*, Moïse a voulu dire simplement le commencement et la fin d'une période (2). Les autres y trouvent une preuve que Moïse n'a pas voulu parler des jours de vingt-quatre heures, puisqu'il ne dit pas que du *matin* et du *soir* se fit un jour, mais du *soir* et du *matin;* or, entre le soir et le matin, il y a une nuit et non pas un jour (3).

(1) Cœli autem qui nunc sunt, et terra, eodem verbo repositi sunt, igni reservati in diem judicii. (V. 7).

(2) *Études sur le christianisme*, t. I, p. 380.

(3) *La Civiltà cattolicà :* cosmogonia comparata col Genesi. N° CXCIII.

Ceux-ci sont grandement surpris en voyant à quel point le sens le plus naturel, le plus littéral s'éloigne de cette traduction : et le *soir* et le *matin fut le jour;* car « le mot *hereb*, qui y est rendu par *soir*, signifie réellement *désordre, confusion;* comme le mot opposé *boher* signifie *arranger, mettre en ordre*. Ces deux mots *vesperé*, et *mané*, doivent donc se traduire ainsi : il y avait confusion, il y eut ordre (1). »

Ceux-là croient démontrer que le mot *dies* ne présente que l'idée de *lumière*, qu'il est le nom donné par Moïse à la lumière, et qu'en conséquence les mots *mané*, et *vesperé*, ne peuvent indiquer que la révolution d'un espace de temps indéterminé (2).

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les tortures que l'on a fait subir au texte hébreu pour échapper à l'interprétation littérale de la Vulgate. On dirait vraiment que les septante grecs, auteurs de la version qui porte leur nom, ne connaissaient pas l'hébreu, et que saint Jérôme, auteur de la Vulgate approuvée par le concile de Trente, comme étant la meilleure traduction des livres saints, ne savait ni le grec ni l'hébreu.

Loin de nous la pensée irrévérencieuse de contester le moins du monde à ces doctes écrivains la connaissance de la langue hébraïque; mais nous

(1) *Revue du monde catholique*. Origine des choses. N° du 25 janvier 1862, p. 550.

(2) Grevin. *Etudes sur le chapitre premier de la Genèse*. p. 12.

nous permettrons cependant d'observer que, pour bien saisir la pensée de l'historien sacré dans l'original, il ne suffit pas d'avoir étudié cette langue, de savoir la lire et la comprendre; il faut encore en connaître le génie, la syntaxe, les idiotismes ou les hébraïsmes; et, franchement, cette science ne saurait s'acquérir que par une étude spéciale et constante de toute la vie; et il y a peu d'hommes qui aient eu le goût et le loisir de s'y livrer.

Parmi ceux dont personne n'oserait décliner la parfaite compétence en cette matière, il en est deux d'une autorité reconnue et incontestable. Nous allons rapporter leur témoignage en réponse à la difficulté proposée.

Le premier, c'est M. l'abbé Glaire, doyen et professeur d'Écriture sainte à la faculté de théologie de Paris, auteur de plusieurs ouvrages très-remarquables sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Comme tous ceux qui ont traduit la Bible avant lui, l'abbé de Vence, Carrière, le Maistre de Sacy, etc., il traduit ainsi le premier chapitre de la Genèse :

« Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut. Dieu voyant combien la lumière était belle, la sépara d'avec les ténèbres, et l'appela jour, après avoir donné aux ténèbres le nom de nuit. Ainsi se passa le soir et le matin de ce premier jour... ainsi se passa le soir et le matin du second jour... ainsi se passa le soir et le matin du troisième jour... ainsi se passa le soir et le matin du quatrième jour... ainsi se passa

le soir et le matin du cinquième jour... ainsi se passa le soir et le matin du sixième jour (1). »

Dans toute la traduction, il n'est jamais question ni de période, ni de révolution, ni de commencement et de fin, ni de désordre et d'arrangement, mais uniquement de jour, de soir et de matin, conformément à l'usage des Juifs, qui datent du soir le commencement de la journée.

Le second témoignage est celui de M. le chevalier Drach, le plus célèbre hébraïsant de l'Europe, ancien rabbin, bibliothécaire honoraire de la Propagande de Rome. Indépendamment de la langue hébraïque qui est l'objet de ses études depuis son enfance, il possède encore les autres langues orientales ; il vient de travailler à la réimpression des hexaplès d'Origène, qui contiennent, on le sait, la Bible en six langues. Dans les fréquents rapports que nous avons eu l'honneur d'avoir avec lui, nous avons amené plusieurs fois la conversation sur les jours de la Genèse, ayant soin de citer les arguments de ceux qui les regardent comme autant de périodes, et voici quelle a été sa réponse : « Le système des époques que les catholiques ont embrassé pour se soustraire aux importunes objections des géologues incrédules est de tout point insoutenable. Le mot *dies*, en hébreu *yom*, signifie *jour*, et non pas *époque*, à moins que le contexte n'indique qu'il ne faut pas le prendre

(1) Genèse, chap. I. Traduction de M. l'abbé Glaire.

dans son sens naturel. Or, dans le premier chapitre de la Genèse, tout le contexte indique qu'il doit être pris dans son sens littéral, en désignant les parties mêmes du jour, en disant : *il fut soir, il fut matin*, suivant l'usage des Hébreux, qui marquaient un jour entier par ces deux expressions : le soir et le matin. Moïse a donc employé les deux termes reçus pour désigner la même idée : *il fut soir, il fut matin, un jour : Mané et vesperé, dies unus.*

« On objecte, continuait-il, le verset où il est dit : *Istæ sunt generationes cœli et terræ, quando creata sunt, in die quo fecit Deus cœlum et terram.* Ici évidemment, dit-on, le mot *dies* est bien pris pour un temps ou époque, puisqu'il embrasse toutes les créations. Ceux qui tiennent un langage aussi affirmatif prouvent qu'ils sont étrangers à la langue hébraïque. En effet, en hébreu, le mot *creare*, *bara*, n'a qu'une seule signification, celle de *créer, de tirer du néant ;* tandis que le mot *facere*, en hebreu *asah*, signifie également *faire* et *façonner*. Or, l'ancienne synagogue elle-même avait remarqué que Moïse, dans le récit de la création, n'a employé que trois fois le verbe *creare ;* il s'en est servi : 1° pour désigner la création de la matière première, des éléments informes du globe, renfermés dans ces mots : *In principio Deus creavit cœlum et terram ;* 2° pour désigner la création des animaux, à cause de l'inspiration de vie qui est en eux, et qui est distincte de la matière : *creavitque Deus cete grandia et omnem animam viventem ;* 3° pour dé-

signer la création de l'homme à l'image de Dieu. Mais lorsqu'il s'agit des autres formations, l'historien sacré s'est servi du mot *facere*, qui veut dire *façonner, former*, parce que dans ces jours, Dieu a façonné la matière informe qu'il avait créée le premier jour. Les mots *in die quo* se rapportent donc à ce jour où Dieu créa le ciel et la terre *in principio*.

« Voici encore ce que disent les rabbins dans le *Talmud* et le *Médrasch* : « La lumière du premier jour ne fut autre chose que la clarté éclatante du Messie ; elle brilla pendant l'espace d'un de nos jours ; puis disparut pour revenir le jour suivant. » Malgré tout cela, des hommes jaloux de nous donner d'ingénieux et de savants systèmes, ont prononcé du haut de leur autorité qu'il ne s'agit ici de rien moins que de six révolutions, chacune de je ne sais combien de milliers d'années. Cette idée me paraît insoutenable : pour moi un jour est un jour (1). »

QUATRIÈME OBJECTION.

Nos jours de vingt-quatre heures sont réglés par le mouvement de la terre autour du soleil. Or, comment Moïse aurait-il pu assimiler les jours de la création à nos jours solaires, puisque le soleil n'a été créé que

(1) Ces pensées sont reproduites dans un discours sur les jours génésiaques que M. Drach a prononcé dans une réunion du *Cercle catholique*.

le quatrième jour pour répandre la lumière, et marquer les jours, les nuits, les temps?

RÉPONSE.

On pourrait peut-être, pour répondre à cette objection, se borner à dire que, quand même nos jours de vingt-quatre heures ne seraient pas réglés, mesurés par le mouvement de la terre autour du soleil, cela n'empêcherait pas le temps d'exister; et ajouter qu'il eût été facile à Moïse, grâce à l'inspiration divine, de déterminer une durée de temps correspondante aux trois premiers jours de la création, comme si cette durée avait été mesurée à l'instar des jours suivants, c'est-à-dire après la création du soleil (1). Mais cette réponse ne paraîtrait point satisfaisante pour tout le monde, et nous ne voudrions pas avoir l'air de chercher à éluder une difficulté qui a porté un homme tel qu'Origène à se prononcer hautement contre le sens littéral du récit mosaïque. C'est la même difficulté, d'ailleurs, qui faisait pencher saint Augustin pour l'idée d'une création accomplie en un seul jet, ainsi que nous le montrerons en son lieu. On comprend l'embarras de l'un et de l'autre, quand on se transporte aux siècles où ils vivaient, et qu'on pense aux systèmes astronomiques adoptés alors. Mais on

(1) En d'autres termes, le soleil ne constitue ni la durée, ni le temps, pas plus que nos horloges ne le constituent.

s'étonne de le rencontrer chez des écrivains modernes. Voici de quelle manière cette difficulté est présentée dans les *Études sur le christianisme* par M. Nicolas, qui la regarde comme insoluble, et qui en fait l'argument principal de son opposition à l'interprétation littérale.

« Par le mot *jour* employé dans la cosmogonie de Moïse, on *peut* entendre époque, révolution.

« Mais je dis plus : on *doit* entendre ainsi ce mot, et ce serait renverser le texte même, et le sens de la Genèse que d'y voir un jour ordinaire : rien de plus facile à démontrer. »

Et comme si cette expression *on doit* n'était point encore assez forte, le savant auteur ajoute : « Tout esprit réfléchi s'attachera à cette explication, non-seulement comme permise, mais comme voulue par l'économie du texte saint (1). »

L'illustre apologiste sera surpris, lorsqu'il verra dans la troisième partie de notre travail, s'il lui tombe sous les yeux, qu'à son insu sans doute, il traite d'esprits irréfléchis la très-grande majorité des Pères, des docteurs, des théologiens, des interprètes, qui n'ont pas accepté son explication, et se sont prononcés pour le sens littéral.

Nous l'avouons, cette menace de faire passer tout contradicteur pour un *esprit irréfléchi*, cette obligation de se rendre, imposée en termes si absolus, si

(1) T. I, p. 372.

impérieux par une telle autorité, serait de nature à nous gêner, si M. Nicolas n'avait eu soin lui-même d'en atténuer la portée en prévenant ses lecteurs qu'il n'est pas bien sûr de ce qu'il avance sur cette matière, parce qu'il n'en a pas fait une étude spéciale : « Comme, dit-il, je ne veux pas prendre sur moi la responsabilité d'une exigence (elle est en effet assez grande !) qui tient peut-être à l'imperfection de nos connaissances spéciales, je renvoie le lecteur au savant ouvrage de M. Godefroy, *la Cosmogonie de la révélation* (1). »

A la bonne heure ! voilà nos consciences rassurées ; ce n'est ni un géologue ni un théologien qui parle.

Mais quelle est donc cette explication qui doit clore toutes les discussions et satisfaire toutes les exigences ? La voici : « On m'accordera d'abord sans difficulté que le mot *jour* a le même sens pour les six jours de la création, et qu'il n'est pas autre pour le premier que pour le second, que pour le troisième, etc. Ce sont six jours semblables, puisque les termes dont se sert Moïse pour chacun d'eux sont identiques ; cela est clair.

« Or, ce n'est qu'au quatrième jour que les astres sont formés, afin, dit le texte biblique, *qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années.*

« Les trois jours précédents n'étaient donc pas de

(1) T. I, p. 379.

ces jours ayant leur matin et leur soir, leur séparation de jour et de nuit, puisque les astres qui font ces divisions, *qui séparent le jour d'avec la nuit, et marquent les jours et les années,* n'existaient pas encore. Il est donc impossible, pour ces trois premiers jours, de prendre à la lettre ces mots : *et du soir et du matin se fit le premier jour*. Et alors comment les entendre, sinon *et du commencement et de la fin se fit la première époque*, ou, comme le dit Moïse, *la première génération?*

« Mais, si l'on est forcé d'entendre ainsi les trois premiers jours, on ne peut échapper à la conclusion qu'il doit en être ainsi pour les trois autres, et que les six jours étant, comme on l'a reconnu, semblables, ce ne sont pas six jours, mais six époques d'une durée quelconque (1). »

La science a répondu à cette objection, en admettant, comme seule vraie, la théorie des ondulations proposée par Huyghens, et victorieusement défendue par Fresnel, c'est-à-dire en enseignant que la lumière existe indépendamment des astres, et que le soleil n'est pas le foyer de la lumière, mais un simple agent destiné à faire vibrer le fluide lumineux qui remplit l'espace, et que l'on nomme éther (2). Cette difficulté était le résultat d'une confusion qu'on a

(1) T. II, p. 359.

(2) En battant un briquet, en allumant une bougie, il était aisé de reconnaître que la lumière est indépendante du soleil.

faite de deux choses fort différentes : le fluide lumineux et la sensation de la lumière. L'un est distinct de l'autre; et le fluide lumineux peut exister sans la sensation de la lumière. Or, c'est du mouvement et du repos du fluide lumineux que résulte pour nous le jour et la nuit; ce n'est pas le soleil qui les fait; il ne peut que les indiquer; et si le mouvement de la terre n'était point encore établi alors, comme le prétendent quelques astronomes, nous devons supposer que le fluide lumineux était mis en mouvement par un agent quelconque, sinon par la volonté immédiate du Créateur.

Que ce soit le soleil ou toute autre cause qui fasse vibrer le fluide lumineux, cela importe peu; mais ce qui est digne de remarque, c'est que, même après la création du soleil, au quatrième jour, les rayons de cet astre ne produisaient pas la sensation de la lumière, parce qu'il n'y avait pas d'être organisé pour la recevoir. Ce phénomène n'a commencé qu'au cinquième jour, c'est-à-dire après la création des animaux. Et cependant, oserait-on dire que le quatrième jour, où le soleil existait, ne saurait être appelé jour, parce qu'il n'y avait sur la terre aucun animal pour recevoir la lumière?

Il n'y a donc rien dans la science qui s'oppose à ce que l'on donne aux trois premiers jours la même durée qu'aux suivants. Le texte sacré d'ailleurs emploie pour les désigner les mêmes expressions que pour les autres jours : ils leur sont donc semblables.

Saint Basile avait prévu cette difficulté, et l'avait résolue en ces termes :

« Maintenant, sans doute, depuis la création du soleil, le jour est cet air que le soleil même éclaire, tant que, restant dans notre hémisphère, il brille sur la terre. La nuit est l'ombre de la terre qui succède au jour, quand le soleil se cache. Mais alors, le jour se faisait, et quand il cessait, la nuit lui succédait à son tour, non par l'effet du mouvement du soleil qui n'existait pas, mais par la projection de cette lumière primitive qui remplissait l'espace, et par la rétraction postérieure de cette même lumière, et cela, suivant la mesure fixée par Dieu (1). »

Saint Ambroise développant ce texte : *Et vocavit Deus lucem diem et tenebras noctem*, observe que Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit, afin de distinguer le jour et la nuit par leur propre nom. C'est pourquoi, dit-il, nous devons remarquer que le lever de la lumière nous apparaît ouvrant le jour avant le soleil. En effet, le commencement du jour clôt le terme de la nuit, afin qu'une place soit assi-

(1) Nunc quidem dies, post solem factum, is aer est quem sol ipse illuminat, dum est in nostro hœmispherio, supra terram relucens. Nox umbra est terræ quæ diei, sole se occultante, succedit. Tunc vero fiebat dies, cui cedenti nox vicissim succedebat, non quidem secundum motionem solis, sed primigenia illa luce suum splendorem diffundente, seque rursum contrahente; idque pro mensura a Deo definita. Saint Basile, dans son *Hexaméron*, homélie II.)

gnée à la fois à la nuit et au jour. Le soleil éclaire, mais c'est la lumière qui fait le jour. Aussi, le ciel se couvre-t-il souvent de nuages, au point de cacher le soleil, et de ne laisser percer aucun de ses rayons, tandis que la lumière fait apparaître le jour et repousse les ténèbres (1).

Saint Bonaventure est aussi formel et aussi explicite dans son deuxième livre *des Sentences*. Il commence par prouver que la lumière créée par Dieu le premier jour était une lumière corporelle, matérielle et non spirituelle, dont la fonction principale était de faire le jour et la nuit. Il répond ensuite à cette objection, savoir que dans cette supposition la création du soleil aurait été inutile. « Non, dit-il, parce que, bien que cette lumière fît le jour dans une nature proportionnée aux besoins de ce temps-là, il a plu néanmoins à Dieu de rendre cette lumière plus pleine, plus resplendissante par la création du soleil, pour embellir et perfectionner ses œuvres (2). »

Il se demande ensuite de quelle manière cette lu-

(1) *Vocavit Deus lucem diem et tenebras noctem*, ut et nomine ipso diem noctemque distingueret. Advertimus itaque quod lucis ortus, antequam sol, diem videatur aperire : principia enim diei noctis exitum claudunt, finisque temporis, et status limes nocti et diei videatur esse prescriptus. Diem sol clarificat, lux facit. Frequenter cœlum nubibus texitur, ut sol tegatur, nec ullus radius illius appareat : lux tamen diem demonstrat, tenebras abscondit. (Dans l'*Hexaméron*, liv. I, chap. IX, v. 35.)

(2) *Liber de Sententiis*, distinct. XII.

mière faisait le jour et la nuit. Il cite l'opinion des Pères à ce sujet, entre autres de saint Bazile, de saint Grégoire, de saint Jean Damascène, de Bède. Les Pères grecs pensent que c'était *emissione et contractione radiorum, par l'émission des rayons et leur contraction.* « Dans les trois premiers jours, dit saint Jean-Damascène, le jour et la nuit se faisaient conformément à l'ordre du Seigneur par la projection et la rétraction de la lumière (1). » Et les Pères latins disaient que c'était par sa propre révolution.

On trouvera, du reste, la même explication et d'autres encore dans les Pères et les Docteurs que nous citerons dans la troisième partie.

CINQUIÈME OBJECTION.

Cette objection se rapporte au mot *unus*, qu'emploie Moïse pour exprimer le premier jour. Ce mot ne correspond pas au second et au troisième jour; c'est le mot *primus*. Donc, si Moïse avait voulu parler d'un jour véritable, il aurait dit : *Factum est vespere et mane dies primus*, où il est dit : *dies unus*.

RÉPONSE.

Non, Moïse ne devait pas se servir du mot *primus*.

(1) In primis tribus diebus reflexo et contracto lumine, dominico et præcepto dies et nox fiebat.

En effet, en disant : premier jour, il eût semblé dire que ce fût là la première création de Dieu ; ce qui est faux, puisque la création des anges et des éléments informes du ciel et de la terre avait déjà eu lieu. Voici par quelle raison saint Ambroise justifie le choix que Moïse a fait du mot *unus* : « C'est sagement que Moïse a dit *un jour*, et non le premier jour ; car, d'après cet ordre, il a pu nommer les jours suivants : le second, le troisième jour ; mais par là il a établi que les vingt-quatre heures du jour et de la nuit doivent être désignées sous le nom du jour, comme s'il disait vingt-quatre heures mesurent le temps d'un jour (1). »

Saint Thomas s'était posé cette objection et l'avait résolue ainsi :

« Il est parlé d'un jour lors de la première institution du jour, pour marquer que la durée de vingt-quatre heures appartient à un seul jour. C'est pourquoi en employant le mot *unus*, Moïse a voulu déterminer la mesure du jour naturel ; ou bien montrer que le jour est achevé par le retour du soleil à un seul et même point ; ou encore, parce qu'après l'achèvement de la semaine, on revient au premier jour et le même que l'octave. Ce sont les trois raisons qu'adopte saint Basile (2). »

(1) In *Hexameron*, lib. I, cap. IX, v. 37.

(2) Dicitur unus dies in prima diei institutione ad designandum quod viginti quatuor horarum spatia pertinent ad unum diem : unde per hoc quod dicitur unus, præfigitur

On formule encore, contre l'interprétation littérale des jours mosaïques, plusieurs autres objections tirées de l'astronomie, telles que les suivantes : du soir au matin il y a la nuit, et Moïse n'en parle pas. Le méridien n'existant pas, on n'a pas pu mesurer le premier jour. — Ces jours n'ont pas pu avoir la même durée, ce n'étaient donc pas des jours ordinaires, etc.

Nous avons déjà résolu indirectement ces difficultés en indiquant, selon les saints Pères grecs et latins, de quelle manière la lumière primitive faisait le jour et la nuit. Nous y reviendrons dans un prochain chapitre, où nous nous proposons d'établir que tous les actes de la création ont été miraculeux, et placés conséquemment en dehors des lois qui règlent maintenant la marche du monde.

mensura diei naturalis. Vel propter hoc ut significant diem consummari per reditum solis ad unum et idem punctum; vel quia completo septenario dierum reditur ad primum diem, qui est unus cum octavo. Has tres rationes Basilius assignat. (S. Thom. Quest. LXXIV, art. 1.)

TROISIÈME PARTIE

POINT DE VUE SCRIPTURAL

CHAPITRE PREMIER

La question qui nous occupe est bien plus scripturale que géologique.

Nous voici arrivé au point culminant de notre thèse.

Quand on cherche à se rendre compte des appréciations plus ou moins erronées, plus ou moins fausses, qu'ont doctrinalement établies, dans leurs ouvrages, les partisans des périodes, on ne peut s'empêcher d'éprouver un singulier étonnement à la vue de l'assurance avec laquelle de simples laïques croient pouvoir se permettre d'interpréter l'Écriture sainte, et de l'autorité avec laquelle ils se prononcent

en dernier ressort sur le sens qu'on doit donner à tel ou tel passage. Ainsi, nous venons de voir comment l'illustre auteur des *Études sur le christianisme* impose, avec toute l'autorité de sa parole, le devoir d'abonder dans son sens, *le seul acceptable pour un esprit réfléchi.*

La *Revue du monde catholique,* dans l'un de ses articles sur l'origine des choses, reproduit à peu près le même langage, « et appelle l'attention de ses lecteurs sur le texte sacré : *et le soir et le matin fut le premier jour;* ces paroles lui semblent, en effet, n'avoir pas été suffisamment comprises jusqu'ici (1). »

M. Grevin, dans son étude sur le premier chapitre de la Genèse, ne craint pas d'affirmer, « *qu'en démontrant que le mot* dies *ne présente que l'idée de lumière* (2), il a détruit, dans ses bases, tout le raisonnement de ceux qui ne voient que des périodes de vingt-quatre heures dans chacune des phases de la création (3). »

M. Godefroy, dans sa *Cosmogonie,* est encore plus affirmatif : « Ne soyons pas incrédules à la parole du Seigneur, s'écrie-t-il; *non sis incredulus verbo illius;* croyons fermement, puisque c'est Dieu lui-même qui a parlé; croyons que ce fut seulement à la quatrième

(1) N° du 25 janvier 1862.

(2) Nous le répétons, le mot *dies,* surtout dans le style historique (et Moïse n'est qu'historien) représente avant tout l'idée d'une durée de vingt-quatre heures, quelle que soit d'ailleurs la manière dont on mesure cette durée.

(3) 12.

époque, le quatrième jour de la Genèse, que la terre a eu des luminaires pour faire la distinction du jour et de la nuit, et pour marquer les jours, les années et les saisons (1). » Un docteur de l'Église ne parlerait pas autrement.

M. Marcel de Serres, pour expliquer sa pensée, nous prévient que : « Peu satisfait de la traduction de la Vulgate et même de celle des Septante, — tant pis pour saint Jérôme et les Septante ! — nous avons cherché à nous rendre compte de la pensée du législateur des Hébreux, et voici comment nous l'avons saisie (2). »

M. Buckland se prononce en théologien : « Le système des périodes, dit-il, est philologiquement et théologiquement inattaquable (3). »

Nous en demandons pardon à ces honorables savants ; ils prennent le change sur l'objet de leurs études et sur le rôle qu'elles leur confèrent. Ils s'imaginent disserter sur une histoire profane, comme ils disserteraient sur celle de Tite-Live, de Thucydide ou de Xénophon ; ils se trompent. Moïse est un historien, c'est vrai ; mais un historien sacré. Il a écrit son livre, non pas seulement avec l'assistance, mais sous l'inspiration de l'esprit de Dieu. Le droit de l'in-

(1) *La cosmogonie*, p. 185.

(2) Cité dans l'introduction de la *Cosmogonie* de M. Godefroy, p. XXXII.

(3) *La géologie et la minéralogie dans leurs rapports avec la religion naturelle*, t. II, chap. I.

à qui il appartient de juger du véritable sens et de l'interprétation des saintes Ecritures; et jamais je ne la prendrai ni ne l'interpréterai que suivant l'avis unanime des Pères (1). »

Cette réserve est d'ailleurs toute naturelle; car reconnaît-on à d'autres qu'aux avocats et aux jurisconsultes le droit d'expliquer et de commenter le code civil?

Et qu'on ne vienne pas nous objecter qu'il ne s'agit pas ici d'un article de foi et de morale. Il est question ici d'abord de textes de la sainte Écriture, dont l'interprétation appartient, comme celle de tous les autres, à l'Eglise. Il est question, en second lieu, du fondement, de la clef de voûte de tout l'édifice du christianisme, du chapitre de l'Écriture auquel se rattachent toutes les vérités théologiques, et qui sépare la science chrétienne de celle qui ne l'est pas. Ah! nos ennemis le savent bien. En attaquant le livre de Moïse, ils n'ignorent pas qu'ils sapent par la base la religion chrétienne; et c'est en s'appuyant sur l'interprétation arbitraire de sa parole, qu'ils en sont arrivés à proclamer l'éternité de la matière et le panthéisme à tous ses degrés.

(1) Ego N... firma fide sacram Scripturam juxta eum sensum quem tenuit et tenet Sancta Mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu et interpretatione sacrarum Scripturarum, admitto; nec eam unquam, nisi juxta unanimem consensum Patrum accipiam et interpretabor. (Const. *Injunctum nobis.*)

Aussi les Pères et les docteurs de tous les siècles ont étudié la cosmogonie de Moïse avec une attention, une persévérance et un zèle qui révèlent l'importance qu'ils y attachaient. C'est à l'aide de leurs savants commentaires que nous devons rechercher le sens du texte sacré. Ce texte est l'expression de la révélation et de la tradition; le sens précis en est confié à l'Église et à ses interprètes qui ont seuls mission pour le déterminer. C'est donc ignorer complétement les règles de l'exégèse biblique que de dire : « Le plus simple bon sens indique que Moïse ne saurait être responsable des erreurs de ses commentateurs; et qu'il ne peut y avoir aucune espèce de solidarité entre la cosmogonie de la Genèse et celle des saints Pères (1). »

(1) Godefroy, *Cosmogonie de Moïse*, Introduction, p. XVI.

CHAPITRE II

Tous les êtres matériels que Dieu a créés se rapportent à l'homme, comme le résumé et le chef du monde des corps.

Si cette proposition est vraie, elle suffit pour démolir radicalement le gigantesque édifice du monde antégénésiaque et des intervalles indéfinis qui auraient précédé la création de l'homme. Mais ce fait capital est démontré philosophiquement et théologiquement jusqu'à l'évidence.

C'est un axiome accepté par tous les philosophes chrétiens et même par les sages du paganisme, Platon, Aristote, Cicéron, etc., que Dieu est lui-même la cause exemplaire et finale de toutes ses opérations extérieures ; et qu'il s'aime d'un amour tel que toutes ses œuvres tendent à proclamer ses ineffables perfections. Saint Thomas, après avoir résumé la doctrine d'Aristote sur ce sujet, s'est posé cette double



question : « Y a-t-il une autre cause exemplaire des choses, et une autre cause finale que Dieu ? — Non, répond-il, Dieu est la première cause exemplaire et la cause finale de tous les êtres (1). »

A l'appui des considérations métaphysiques qu'il développe pour prouver sa thèse, il invoque ce passage des Proverbes : « Le Seigneur a fait toutes choses pour lui-même (2), » c'est-à-dire pour sa gloire. Il résulte de là que toutes les œuvres de Dieu doivent reproduire son image et procurer sa gloire. Or, nous ne voyons apparaître cette image, cette ressemblance divine nulle part dans les créatures inanimées et dans les animaux. Que sont les minéraux, les végétaux, les animaux ? Un simple indice de la puissance et de la sagesse du Créateur ; mais on ne saurait dire, sans tomber dans l'absurde, qu'ils reflètent l'image et la ressemblance de Dieu. Ils ne peuvent donc se rattacher à Dieu, et remplir leur destinée que par le ministère de l'homme, qui, par sa nature mixte, réunit en lui la matière et l'esprit, et dans lequel resplendissent l'image et la ressemblance divine.

(1) Utrum causa exemplaris sit aliquid præter Deum? Respondeo dicendum, quod Deus est prima causa exemplaris omnium rerum. — Utrum, Deus sit causa finalis omnium rerum? Respondeo dicendum quod divina bonitas est finis omnium rerum.

(*Summa*, prima questio XIV, artic. 3 et 4.)

(2) *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* (*Prov.*, cap. XVI, v. 4.)

Les créatures irraisonnables doivent aussi procurer la gloire de Dieu, c'est-à-dire, selon le langage de l'École, sa gloire extérieure. Nous lisons, en effet, fréquemment dans les saintes Ecritures, que ces créatures publient la gloire de Dieu : « Les cieux racontent la gloire de Dieu (1). » « Je serai glorifié par la bête des champs (2). » « Car les perfections invisibles de Dieu, aussi bien que son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde, par tout ce qui a été fait; en sorte qu'ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont point glorifié comme Dieu (3). » Mais cette gloire, les créatures irraisonnables ne peuvent la procurer à Dieu qu'en manifestant aux yeux de l'homme ses attributs, dont la connaissance porte l'homme à glorifier son Créateur. L'homme seul peut donc atteindre ce but de la création; seul, il peut élever jusqu'au Créateur ses hommages, et ceux de toute la création matérielle.

N'est-ce pas ce que proclame hautement l'ordre de la création? La terre est créée la première, comme l'habitation de tous les êtres qui doivent peupler le

(1) *Cœli enarrant gloriam Dei.* (Ps. XVIII, v. 1.)

(2) *Glorificavit me bestia agri.* (Isaie, XLIII, v. 20.)

(3) Invisibilia enim ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas; ita ut sint inexcusabiles; quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt. (*Ad Rom.*, cap. I, v. 20.)

monde; puis vient la lumière et avec elle la chaleur, l'électricité et l'atmosphère nécessaires à la vie de ses hôtes. La terre étant ainsi préparée, on voit surgir les végétaux pour servir de nourriture aux animaux, qui sont créés à leur tour le cinquième jour. Mais pourquoi cette terre, ces végétaux, ces animaux, cette lumière, ces astres? Pour quels besoins grandissaient ces immenses forêts? Pour qui ces majestueux ombrages? Pour qui ces spectacles sublimes? Quels êtres mystérieux contemplaient ces merveilles? Toutes ces questions demeurent insolubles pour nos adversaires, et leur raison impuissante s'abîme et se tait devant elles.

En effet, qui oserait dire que ces êtres matériels existaient pour eux-mêmes? Qui oserait croire qu'un Dieu infiniment sage et infiniment puissant se serait proposé pour but, dans la manifestation de cette sagesse et de cette puissance, des êtres grossiers, passagers, périssables, qui s'ignorent eux-mêmes, et dont l'existence n'a aucune proportion avec la fin qu'une intelligence infinie doit se proposer nécessairement? Non, une telle supposition est condamnée par le bon sens. Il fallait un autre être pour expliquer, on pourrait presque ajouter, pour justifier l'apparition de tous les autres, et pour relier le monde matériel au monde spirituel, la création au Créateur.

Tout donc a été créé pour l'homme : la terre, l'air, la lumière pour les végétaux ; les végétaux pour les animaux ; et le tout pour l'homme, qui par sa double

nature sert de trait d'union entre les créatures et le créateur. C'est leur fin, leur destinée.

Cette suprême investiture, comme roi et pontife du monde, Dieu l'a conférée à l'homme, lorsqu'il a dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux du ciel, et sur les animaux, et sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui se meuvent sur la terre (1) ; » puis, après avoir réalisé ses admirables projets, il dit à nos premiers parents : « Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de la terre et qui portent leur semence, et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes, pour servir à votre nourriture; et j'ai donné leur pâture à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui vit et se meut sur la terre (2). »

Cette pensée de Dieu dans la création, le Sage nous la rappelle quand il dit, s'adressant au Seigneur :

(1) Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, ut præsit piscibus maris, et volatilibus cœli et bestiis, universæque terræ, omnique reptili quod movetur in terra.

(*Gen.*, I, 26.)

(2) Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen suum super terram, et universa ligna quæ habent in semetipsis sementem generis sui, ut sint vobis in escam; et cunctis animantibus terræ, omnique volucri cœli, et universis quæ moventur in terra, et in quibus est anima vivens, ut habeant ad vescendum.

(*Gen.*, cap. I, v. 29 et 30.)

« Vous avez formé l'homme par votre sagesse, afin qu'il dominât sur les créatures que vous avez faites et qu'il dirigeât l'univers dans l'équité et dans la justice; et qu'il rendît les jugements dans la droiture du cœur (1). » « Qu'est-ce que l'homme? s'écrie le Psalmiste ; vous lui avez donné l'empire sur les œuvres de vos mains, vous avez tout mis à ses pieds (2). »

Tout le plan magnifique de la sagesse éternelle, quand elle daigne se manifester hors d'elle-même, est là : Dieu créant tout pour sa gloire : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus;* les créatures irraisonnables destinées à le prouver en manifestant sa puissance et sa sagesse adorables ; puis l'homme, intelligence incomparablement supérieure à la matière, chargé de porter au pied du trône du Très-Haut les hommages des créatures incapables de le faire. Cette admirable synthèse divine, saint Paul l'a résumée en ces paroles : « Car tout est à vous, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses futures; mais vous, vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu (3). »

Rien n'est plus expressif que le langage des Pères

(1) Constituisti hominem ut dominaretur creaturæ quæ a te facta est, ut disponat orbem terrarum in æquitate et justitia; et in directum cordis judicium judicet.

(*Sap.*, cap. IX, v. 2 et 3.)

(2) Quid est homo? Constituisti eum super opera manuum tuarum; omnia subjecisti sub pedibus ejus. (Ps. VIII, v. 7.)

(3) Omnia enim vestra sunt, sive mundus, sive vita, sive

et des interprètes en cet endroit. Saint Ambroise observe que c'est avec raison que l'homme a été créé le dernier comme devant être le roi de la création : « Il était juste, dit-il, que l'homme fût créé en dernier lieu, comme étant l'abrégé de tous les autres ouvrages, la cause du monde, celui pour qui toutes choses ont été faites, comme devant habiter tous les éléments (1). »

Théophile, évêque d'Antioche, dit : « Dieu a créé toutes les choses qui auparavant n'existaient pas, afin de faire connaître et comprendre sa grandeur par ses œuvres (2). »

A ceux qui demandent si Dieu a besoin des hommages de l'homme, saint Jérôme répond : « Dieu n'a besoin des louanges de qui que ce soit; mais ces louanges sont utiles à ceux qui les lui adressent; et tandis qu'ils reconnaissent dans chacune de ses œuvres sa majesté et sa grandeur, mille merveilles étonnantes éclatent de toutes parts pour le louer (3). »

mors, sive præsentia, sive futura : vos autem Christi : Christus autem Dei.

(I *ad Corinth.*, III, 22.)

(1) Recte homo creatur novissimus, quasi totius summa operis, quasi causa mundi, propter quam facta sunt omnia, quasi omnium habitator elementorum.

(*Epist.* XXXVIII *ad Horatium.*)

(2) Deus omnia fecit quæ antea non exstiterunt, ut ex operibus magnitudo ipsius cognosceretur et intelligeretur.

(*Lib.* I *ad Antol.*, n° 4.)

(3) Non quod Deus laude alicujus indigeat, sed quod laus

Pourquoi l'homme a-t-il été créé le dernier? se demande saint Grégoire de Nazianze? « Personne ne doit être étonné, répond-il, de ce que l'homme a été créé le dernier, de la main même de Dieu et resplendissant de son image. Ne fallait-il pas préparer préalablement une demeure digne de lui, à ce roi de la création, et l'y introduire ensuite entouré de ses gardes d'honneur (1)? »

Ecoutons encore Lactance : « Je montrerai pourquoi Dieu a fait l'homme. De même qu'il a fabriqué le monde pour l'homme, de même il a fait l'homme pour lui-même, comme le Pontife du temple divin, comme le spectateur de ses œuvres et des choses célestes (2). »

Enfin Cornélius a Lapide résume en ces termes la pensée des Pères que nous avons déjà cités : « L'homme est le but, l'abrégé, le lien et le nœud du

Dei laudatoribus prosit; et dum per singula opera majestatem ipsius magnitudinemque agnoscunt ad laudandum eum miracula stuporis erumpunt.

(*In Ephes.*, I, 14.)

(1) Cur homo creatus est postremo? Si postremus homo creatus est, idque cum Dei manu atque imagine ornatus sit nemini mirum videri debet. Construendum enim prius tanquam regi palatium erat, atque ita rex introducendus, omni jam suo satellitio stipatus.

(*Oratio* XLIV.)

(2) Ostendam cur Deus hominem fecerit. Sicut mundum propter hominem machinatus est, ita ipsum propter se, tanquam divini templi antistitem, spectatorem operum rerumque cœlestium.

(*Lib. de Ira Dei*, cap. XIV.)

monde que Dieu a créé, car il posséde et réunit en lui tous les degrés des êtres spirituels et corporels; c'est pourquoi il est bien un petit monde, comme on l'appelle. Platon l'appelle aussi l'horizon de l'univers, parce qu'il détermine et rassemble en lui l'hémisphère supérieur, en d'autres termes, le ciel et les anges, et l'hémisphère inférieur, en d'autres termes, la terre et les brutes. En effet, l'homme ressemble d'un côté aux anges, et d'un côté aux brutes (1). »

Ainsi donc, il reste démontré par toute la tradition chrétienne, et même par la raison, que les êtres matériels ont été créés afin que, par eux, l'homme s'élevât à la connaissance du Créateur, de sa grandeur, de sa puissance, de sa bonté, afin qu'en le connaissant, il l'admire, il l'aime, il le bénisse, il le serve, il le glorifie, unique fin que Dieu s'est proposée dans toutes ses opérations créatrices : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (2). Et dès lors que deviennent ces mondes fantastiques créés par l'imagination dans le vain espoir d'y trouver la solution des difficultés que l'on rencontre dans l'étude des phénomènes de la

(1) Creati mundi homo est finis, compendium, vinculum et nexus; omnes enim rerum spiritualium et corporalium gradus in se habet et nectit homo; ideoque est et vocatur microcosmus, atque a Platone vocatur horizon universi, quia determinat et in se conjungit superius hemisphœrium, puta cœlum et angelos, atque inferius, puta terra et bruta. Homo enim partim angelis, partim brutis est similis.
(*Comment. in Gen.*, cap. I, v. 26.)

(2) *Prov.*, cap. XXVI, v. 4.



nature. « *Châteaux aériens*, dit Cuvier, qui disparaissent comme de vaines apparences (1). »

D'ailleurs, pourquoi s'étonner de ces difficultés, quand la science en présente tant d'autres, que, malgré tous ses efforts, elle ne résoudra jamais? « Les objections entassées contre Moïse, dit de Maistre, ont disparu devant la véritable science; mais ceux-là furent grandement sages qui les méprisèrent avant tout examen, ou qui ne les examinèrent que pour trouver la réponse, mais sans douter un instant qu'il y en eût une (2). »

Terminons ce chapitre par cette question que s'est posée saint Thomas, et qui résume bien ce que nous venons de dire : il s'est demandé si Dieu avait créé plusieurs mondes? « Non, répond-il, parce que l'Écriture ne fait mention que d'un monde : *Mundus per ipsum factus est*, dit saint Jean, et non pas *mundi;* » et la raison qu'en donne le Docteur angélique, c'est que toutes choses devant être réglées dans un seul ordre, et tendre vers un même but, le monde doit être *un.* « C'est pourquoi, ajoute-t-il, Aristote, dans sa douzième Métaph. (texte 52), conclut de l'unité de l'ordre existant dans les choses, à l'unité de Dieu qui les gouverne; et Platon, dans son *Timée*, prouve l'unité du monde, comme image, par l'unité de l'exemplaire qui est Dieu (3). »

(1) Rapport de Cuvier à l'Institut de France, en 1806.

(2) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, XLIIe entretien.

(3) Utrum sit unus mundus tantum? Respondeo dicen-

dum quod contra plures mundo, dicitur in Joann 1-10 : *Mundus per ipsum factus est*, ubi singulariter mundum nominavit, quasi uno solo mundo existente. Ratio quare mundus est unus, hoc est, quia debent omnia esse ordinata uno ordine et ad unum. Propter quod Aristoteles in XII, Metaph. (text. 52) ex unitate ordinis in rebus existentis, conclusit unitatem Dei gubernantis : et Plato (in Timæo, aliq. a princ.) ex unitate exemplaris, probat unitatem mundi, quasi exemplati.

(*Quæstio* XLVII, artic. 3.)

CHAPITRE III

Le monde a été créé dans le temps,
c'est-à-dire au premier jour du temps.

Les partisans du monde antégénésiaque appliquent la parole de Moïse : *In principio Deus creavit cœlum et terram*, appliquent, disons-nous, le mot *principio* à une espèce de temps d'une durée indéfinie, et antérieur aux diverses créations des six jours. Nous ne trouvons affirmé nulle part, disent-ils, que Dieu créa le ciel et la terre dans le premier jour, mais dans le commencement ; et le commencement peut avoir eu lieu à une époque reculée, au delà même des périodes durant lesquelles se sont accomplies toutes les révolutions physiques dont la géologie a retrouvé la trace.

Cette interprétation du mot *in principio* est condamnée par l'Écriture et par la tradition. Moïse lui-même nous révèle le sens que nous devons donner à ce mot

principio, c'est-à-dire celui de commencement du monde quand il dit : « Le Seigneur Dieu avait planté, dès le commencement, un jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé (1). » Le Psalmiste, parlant de la création du monde, remplace le mot *principium* par *initium*, commencement du temps: « Au commencement, Seigneur, vous avez fondé la terre; et les cieux sont l'ouvrage de vos mains (2). »

Jésus-Christ dans l'Évangile est encore plus explicite : « *Dès l'origine des créatures*, dit-il, *Dieu forma l'homme et la femme* (3). »

La création de l'homme et de la femme date donc du commencement de toutes créatures. Aussi est-ce le seul sens qu'ont donné à ces paroles : *in principio* les Pères et les conciles.

Saint Basile, dans son *Hexaméron*, s'exprime en ces termes : « Comme beaucoup pensaient que le monde est coéternel à Dieu, l'historien sacré a choisi à dessein ces expressions, et a dit : *au commencement*, c'est-à-dire : dès l'origine du temps, Dieu créa, etc. (4). »

(1) Plantaverat autem Dominus Deus paradisum voluptatis, *a principio*, in quo posuit hominem quem formaverat. (Genes., cap. II, v. 8.)

(2) Initio, tu, Domine, terram fundasti; et opera manuum tuarum sunt cœli. (Ps., cap. x. v. 6.)

(3) Ab initio autem creaturæ, et masculum et feminam fecit Deus. (Saint-Marc., cap. x, v. 6.)

(4) Quoniam multi opinabantur mundum Deo esse coæternum, ad istorum hominum errorem tollendum, consulto hæc verba elegit, et dixit *in principio*, id est in principio temporis creavit Deus, etc. (*Homil.* I., n° 6.)

Saint Ambroise tient le même langage : « Au commencement du temps Dieu fit le ciel et la terre; car le temps a commencé par ce monde, et non avant ce monde (1). »

Saint Augustin, combattant l'erreur de ceux qui « avouent à la vérité que le monde a été fait par Dieu, mais qui prétendent que l'époque de sa création n'est point celle de l'origine du temps, de telle sorte que cette création serait à peine compréhensible, » montre que le temps a commencé avec le monde : « Il est hors de doute, dit-il, que le monde a été fait, non dans le temps, mais avec le temps (2). »

Le quatrième concile de Latran, résumant les traditions des siècles antérieurs, a décrété que « le Créateur de toutes choses est le Dieu qui, par son action toute-puissante, a tiré à la fois du néant, au commencement du temps, chacune des créatures, c'est-à-dire les créatures angéliques et les créatures terrestres (3). »

(1) In principio temporis Deus cœlum et terram fecit : tempus enim ab hoc mundo, non ante mundum.

(*In Hexam.*, lib. I, cap. VI.)

(2) Mundum fatentur a Deo quidem factum, non tamen eum volunt temporis habere, sed suæ creationis initium, ut modo quodam vix intelligibili sit factus... procul dubio non est factus mundus in tempore, sed cum tempore.

(*De Gen. ad Litt.*, cap. XXIII.)

(3) Deum esse creatorem omnium, qui sua omnipotenti virtute simul ab initio temporis utramque de nihilo condidit creaturam, angelicam scilicet et mundum.

(*De Fid. catholica*, cap. I.)

Nous n'ignorons pas que plusieurs auteurs interprètent ces mots : *in principio Deus creavit*, etc., dans ce sens que le mot *principio* signifie « *dans le Verbe de Dieu*, qui est le commencement et la fin de toutes choses (1). » Mais saint Thomas nous donne la raison de ce sens spirituel, qui ne détruit nullement le sens littéral. A cette question : « La création des choses a-t-elle eu lieu au commencement du temps? » il répond affirmativement, parce que dans la Genèse il est écrit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire que le ciel et la terre ont été créés à la fois et en même temps (2). »

Il donne ensuite la raison pour laquelle ce mot : *in principio* est pris dans un sens spirituel : « Cette expression de la Genèse : *in principio*, est prise en trois sens différents pour exclure trois erreurs. En effet, certains ont supposé que le monde a toujours existé et que le temps n'a pas eu de commencement : c'est pour repousser cette idée qu'il est dit : *in principio* au commencement, savoir au commencement du temps. D'autres ont pensé que la création a eu deux commencements, un pour le bien, un pour le mal;

(1) In Verbo Dei quod est principium et finis omnium.
(Saint-Paul, *ad Coloss.*, cap. I, v. 16.)

(2) Utrum creatio rerum fuit in principio temporis? Respondeo dicendum quod creatio rerum fuit in principio temporis, quia in Genesi dicitur : In principio Deus creavit cœlum et terram, id est simul, uno tempore, cœlum et terra creata sunt.

(*Quæstio* XLVI, art. III.)

c' est pour repousser cette idée qu'il est dit : *in principio*, c'est-à-dire dans Dieu le Fils, suivant cette parole de l'Apôtre : C'est en lui, c'est-à-dire dans le Fils, que toutes choses ont été créées. Quelques uns, au contraire, ont soutenu que les choses corporelles ont été créées de Dieu par l'intermédiaire des créatures spirituelles, et c'est pour repousser cette idée qu'il est dit: Dieu a créé le ciel et la terre au commencement, c'est-à-dire avant tous les êtres. Ces quatre choses ont été désignées comme ayant été créées à la fois, savoir le ciel empyrée, la matière corporelle qu'il faut comprendre sous le nom de terre, le temps et la nature angélique (1). »

Suarez professe la même doctrine dans son Traité des six jours, chapitre neuvième.

Une autre question que se sont posée les Pères et

(1) Illud verbum Genesis *in principio*, etc., tripliciter exponitur ad excludendum tres errores. Quidam enim posuerunt mundum semper fuisse, et tempus non habere principium : ad hoc excludendum exponitur : *in principio*, scilicet temporis. Quidam vero posuerunt duo esse creationis principia, unum bonorum, aliud malorum : ad hoc excludendum exponitur : *in principio*, id est in Filio, secundum illud Apostoli (*Ad Coloss.*, cap. I, v. 16) *in ipso*, scilicet in Filio, *condita sunt universa*. Alii vero dixerunt corporalia esse creata a Deo, mediantibus creaturis spiritualibus; et ad hoc excludendum exponitur : *in principio Deus creavit cœlum et terram*, id est ante omnia. Quatuor enim ponuntur simul creata, scilicet cœlum empyreum, materia corporalis quæ nomine terræ intelligitur, tempus et natura angelica.

(*Quæst.* XLVI, art. 3.)

les théologiens, qu'ils ont résolue diversement et dont se sont occupés les papes et les conciles, se rattache à celle que nous venons d'examiner, et corrobore, à un certain point de vue, notre thèse. Nous voulons parler de l'époque de l'année où le monde a été créé. Il est certain que, l'Écriture gardant le silence sur ce temps, on ne peut invoquer pour le fixer que la tradition. Parmi les plus célèbres théologiens, quelques-uns, comme Pétau et Natalis Alexander, pensent que le monde a été créé en automne, soit, disent-ils, parce que, au commencement du monde, les arbres étaient chargés de fruits mûrs, ce qui arrive en automne et non en printemps, soit parce que les peuples les plus anciens de l'Orient dataient de l'automne le commencement de l'année. Mais le plus grand nombre des théologiens et des Pères soutiennent que le monde a été créé au printemps. Ils appuient leurs assertions sur les arguments suivants :

Saint Ambroise dit : « Dieu a créé le ciel et la terre en ce commencement où les Juifs célèbrent la pâque, parce qu'il fallait que le monde prît son origine à l'époque où la saison du printemps est favorable à toutes choses (1). »

Les mêmes raisons sont alléguées par saint Basile

(1) In hoc principium mensium quo Pascha celebrant Judæi, cœlum et terram fecit Deus, quod inde mundi capi opportebat exordium, ubi erat opportuna omnibus verna temporis.

(*Hexam.*, lib. I, cap. IV.)

dans son *Hexaméron*, et saint Grégoire de Nazianze dans son Sermon sur la naissance du Sauveur.

Saint Cyrille de Jérusalem adopte la même opinion; il dit, en parlant du printemps : « Cette saison est celle du premier mois où les Hébreux célèbrent la fête de Pâques; elle est aussi celle de la création du monde; car c'est alors que Dieu a dit : Que la terre produise les plantes verdoyantes, etc. (1). »

Dans son Commentaire sur l'Exode, Théodoret expose que « Dieu a formé les créatures en ce temps où a lieu la germination des arbres. En effet, c'est quand le printemps commence qu'on voit d'ordinaire les prés fleurir, les champs produire leurs semences, les arbres former leurs fruits (2). »

Saint Jean Damascène tient le même langage : « Le cours du soleil détermine quatre saisons différentes; dans la première est le printemps, car c'est au printemps que le Seigneur a fait l'universalité des choses (3). »

(1) Hoc tempus (ver) est primi Hebræorum mensis in quo celebratur festivitas Paschæ. Hoc tempus creationis mundi : tunc enim dixit Deus : *Germinet terra herbam virentem*, etc.

(*De Christi resurrectione*, art. x.)

(2) Eodem tempore Deus creaturas condidit cui rei rem facit arborum germinatio. Incipienti enim vere prata florere solent, segetes semina concipiunt, arbores fructum emittunt.

(*In Exod.*, quæst. LXXII.)

(3) Per solem quatuor versiones constituuntur, et prima quidem verna est; in ipsa enim Deus fecit universa.

(*De Fide cath.*, Lib. II, cap. VII.)

« Il était convenable, en effet, dit saint Augustin, que le monde fût racheté dans le même temps où il fut créé; pour montrer qu'il avait fait justement toutes choses selon la volonté de son Père, le Verbe éternel a voulu racheter et réformer le monde par sa Passion, à l'époque où il l'avait créé, c'est-à-dire à l'équinoxe (1). »

Les Pères ne se sont pas bornés à indiquer l'époque où Dieu a créé le monde : ils en ont même fixé le jour, qui est le dimanche : *die dominica.* C'est ce que l'Église elle-même proclame dans l'hymne de l'*office du dimanche*, quand elle dit : « Ce jour est le premier de tous les jours, celui où le monde a reçu l'existence, celui où le Créateur, en ressuscitant, nous a délivrés par sa mort (2). »

C'est ce que saint Léon, pape, enseigne dans sa lettre à Dioscore, évêque d'Alexandrie, où il lui recommande de maintenir l'usage d'ordonner les diacres et les prêtres le jour du dimanche : « En ce jour, dit-il, qui est consacré par tant de mystères des bienfaits divins, afin que tout ce que le Seigneur a établi de plus élevé soit accompli dans la solennité de ce

(1) Ut omnia se voluntate Patris recte condidisse doceret, tunc voluit passione sua mundum redimere et reformare, quando eum creaverat, id est in æquinoxio, etc.

(*Quæst. ex Nov. Test.*, quæst. LIV,)

(2) Primo dierum omnium.
Quo mundus extat conditus.
Vel quo resurgens conditor.
Nos morte sua liberat.

jour. C'est en ce jour que le monde a pris son origine, et c'est aussi en ce jour que, par la résurrection du Christ, la mort a trouvé sa ruine et la vie son principe (1). »

Le saint concile de Trente confirme cette opinion, quand il dit : « On doit offrir le saint sacrifice de la messe au moins le jour de dimanche, où Dieu a créé la lumière, est ressuscité des morts, et a répandu l'Esprit-Saint sur ses disciples (2). »

Aussi Suarez déclare-t-il que c'est là la croyance de toute l'école : « Car il conste, dit-il, que c'est le dimanche que le monde a été créé, quant à la substance du ciel et de la terre, et que la lumière a été faite le même jour, non-seulement la lumière spirituelle et angélique, mais aussi la lumière matérielle, par l'existence de laquelle ce jour fut le premier de tous, comme le remarquent saint Augustin et Bède (3).»

(1) Die dominica quæ tantis divinarum dispensationum mysteriis est consecrata, ut quidquid est a Domino insignius constitutum, in hujus diei dignitate sit gestum; in hac die mundus sumpsit exordium; in hac die per resurrectionem Christi, et mors interitum, et vita accepit initium.

(2) Offerre sacrificium Missæ saltem die dominico, in quo Deus lucem condidit, et a mortuis resurrexit, ac Spiritum-Sanctum in discipulos infudit. (*In sess.*, II.)

(3) Constat enim in die dominica creatum esse mundum, quoad substantiam cœli et terræ; et in eadem factam esse lucem, non solum spiritualem et angelicam, sed etiam hanc materialem, ratione cujus hæc fuit prima dierum omnium, ut notant Augustinus (*Serm.* 251) et Beda (*de Officio eccles.*, cap. I.) (*De diebus festis.*, Lib. II, cap. IV.)

Les conséquences à tirer des deux considérations développées dans ce chapitre nous paraissent impérieuses et décisives. Si un monde antégénésiaque quelconque eût existé avant le monde actuel, ou s les jours de Moïse n'étaient pas des jours ordinaires, il serait absurde de dire que le monde a été créé le jour du dimanche au printemps; et ce que Dieu dit et répète dans les chapitres xvi[e], xx[e] et xxxv[e] de l'Exode, et dans le chapitre v[e] du Deutéronome, relativement au sabbat, deviendrait inexplicable :

« Recueillez (la manne) pendant six jours; mais le septième jour est le sabbat du Seigneur; c'est pourquoi il n'en sera pas trouvé (1). »

« Tu travailleras six jours; quant au septième jour, c'est le sabbat du Seigneur; souviens-toi de sanctifier le sabbat (2). »

« Vous travaillerez durant six jours; le septième jour sera pour vous un jour saint; c'est le sabbat et le repos du Seigneur (3). »

« Tu travailleras durant six jours; le septième est le jour du sabbat, c'est-à-dire le repos du Seigneur ton Dieu (4). »

(1) Sex diebus colligite; in die autem septimo Sabbatum est Domini; idcirco non invenietur.

(2) Sex diebus operaberis, septimo autem die Sabbatum Domini est; memento ut diem Sabbati sanctifices.

(3) Sex diebus facietis opus; septimus erit vobis sanctus: Sabbatum et requies Domini.

(4) Sex diebus operaberis, septimus dies Sabbati est, id est requies Domini Dei tui.

« Dieu achève son travail le septième jour. — Il s'est reposé le septième jour. — Il a béni le septième jour, etc. (1). »

La sanctification du sabbat a donc été conservée en souvenir du repos du Seigneur qui a commencé ses œuvres le jour du dimanche, et les a achevées en six jours, pour se reposer le septième jour. Mais ces recommandations réitérées du Seigneur, ce repos, ce sabbat, ce dimanche, en six jours, sont des non-sens dans l'opinion des partisans des deux systèmes que nous combattons.

(1) Complexit Deus die septimo opus suum... requievit die septimo... benedixit diei septimo...

CHAPITRE IV

Auteurs ecclésiastiques invoqués à tort en faveur de ces systèmes.

Ne pouvant se dissimuler que l'interprétation des textes de Moïse appartient plus au domaine de la théologie qu'à celui de la géologie, tous les défenseurs de ces systèmes invoquent à leur appui les Pères, les docteurs de l'Église, les théologiens. Les uns prétendent que leur opinion n'est pas nouvelle, qu'elle a été adoptée et soutenue par un grand nombre d'auteurs ecclésiastiques. Les autres affirment avec une assurance incroyable qu'ils ne font que reproduire le langage des saints Pères et des docteurs, laissant à entendre que tous ou presque tous partagent leurs idées. Toutefois le nombre de ceux qu'ils se plaisent à citer est, en définitive, très-restreint.

Nous allons les énumérer tous ici; nous apprécierons ensuite la valeur de leurs paroles à l'endroit du

sujet qui nous occupe, en les rapportant textuellement.

On a cité :

Saint Barnabé, — saint Irénée, — Origène, — saint Augustin ;

Saint Athanase, — saint Grégoire de Nazianze, — saint Basile ;

Saint Eucher, — saint Césaire, — saint Hildegarde ;

Albert le Grand, — Bossuet, — Frayssinous, — Pie VII ;

Saint Clément d'Alexandrie, — Mgr Wiseman, — Perrone, — Rohrbacher, — Mgr Billet ;

Mgr Gousset, — les rédacteurs de *la Civiltà cattolicà ;*

Puis quelques auteurs juifs :

Josèphe, — Cohen, — Philon, — Rabbi Abahu.

Nous nous trouvons ici passablement embarrassé pour traduire notre pensée. Après avoir lu, relu et examiné tous les passages cités de ces auteurs, et compulsé leurs ouvrages pour connaître à fond leur opinion, nous avons dû reconnaître, avec étonnement, que, de tous ces écrivains invoqués par nos adversaires, un *seul*, Origène, dont nous apprécierons la doctrine, est favorable aux systèmes que nous combattons. On s'est borné trop souvent à saisir d'un auteur un passage isolé qui semblait favoriser plus ou moins ces opinions, mais qui, en réalité, ne rend pas sa vraie doctrine. On s'est arrêté à la superficie de

la phrase, sans pénétrer dans le fond de la pensée. Ces erreurs eussent été évitées, si l'on avait rapporté des citations plus longues et dans leur langue originale. Quelques lignes d'un écrivain ne révèlent sa pensée que d'une manière fort incomplète, et souvent fort inexacte, surtout quand ces lignes perdent leur teinte naturelle, sous celle que leur donnent, soit la version dans une langue différente, soit le style particulier du traducteur. Ces assertions pouvant paraître graves, nous allons essayer de les justifier, et pour ne point mériter le reproche que nous nous permettons d'adresser à nos adversaires, nous citerons *in extenso* avec la traduction, le texte des auteurs.

SAINT BARNABÉ.

On a cité de cet apôtre une épître dans laquelle, se fondant sur cette parole du Psalmiste : *Mille ans sont un jour devant toi*, « il dit que les jours célestes ont une durée de mille ans. Il ajoute même que l'existence de l'homme sur la terre doit également compter six de ces jours célestes, en luttes, combats, travail pénible, puis un septième de repos. »

Outre que nous ne connaissons pas les conséquences que l'on pourrait tirer de ce passage, dans la question des jours de Moïse, dom Cellier nous

apprend, d'après Eusèbe, que cette épître n'est point de saint Barnabé (1).

SAINT IRÉNÉE.

La *Civiltà cattolicà* rapporte un texte du grand évêque de Lyon, pour prouver que les saintes Écritures emploient souvent le mot jour dans un sens allégorique : ce que l'on n'a jamais songé à contester. Et, en l'isolant du contexte, en l'appliquant à la question qui nous occupe, elle présente à ses lecteurs ce saint Père comme adversaire du sens littéral. Voici ce passage: Parlant de la menace faite à Adam, saint Irénée dit : « qu'Adam et Ève ont encouru la mort, au jour même où ils ont mangé du fruit défendu, car le jour de la création est un (2). »

Mais si l'on avait continué la citation pour faire bien saisir la pensée de ce Père, on aurait vu que saint Irénée admet l'interprétation littérale, comme nous allons le montrer en remplissant cette lacune. Après les paroles ci-dessus rapportées, saint Irénée poursuit ainsi : « *Car il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour ;* mais en ce jour même, Adam et Ève mangèrent du fruit défendu, et en ce même jour,

(1) *Histoire des auteurs ecclésiastiques*, t. I, p. 499.

(2) In ipsa itaque die mortui sunt, in qua et manducaverunt, quoniam conditionis dies unus.

(*Adversus Hæreses*, lib. V, cap. XXVIII.)

ils moururent. Que si, se référant au cercle et au cours du temps, d'après lequel un jour est appelé le premier, un autre le second, un autre le troisième, on veut savoir exactement auquel des sept jours, Adam a encouru la mort, on n'a qu'à consulter les dispositions du Seigneur : Or, il est manifeste qu'au jour où Adam a encouru la mort, en désobéissant à Dieu, le Sauveur l'a subie en obéissant à son Père. C'est pourquoi le Sauveur, se rappelant à lui-même ce jour, a souffert la Passion le jour avant le sabbat, qui est le sixième jour de la création (1). »

Dans un autre chapitre, commentant ces paroles de la Genèse : *Ainsi furent achevés les cieux, la terre, et tout ce qu'ils renferment. Dieu acheva le sixième jour toutes les œuvres qu'il a faites, et il se reposa le septième jour, après avoir créé tous ses ouvrages* (2). Saint Irénée dit : « Tel est à la fois et le récit des œuvres faites, et

(1) *Factum est enim vespere et mane dies unus;* in ipsa autem hac die manducaverunt, in ipsa autem et mortui sunt, secundum autem circulum et cursum dierum, secundum quem alia quidem prima, alia autem secunda, et alia tertia dies vocatur, si quis velit diligenter discere qua die ex septem diebus mortuus est Adam, inveniet ex Domini dispositione. Manifestum est itaque quoniam in illa die mortem sustinuit Dominus, obediens Patri, in qua mortuus est Adam, inobediens Deo. Hunc itaque diem, recapitulans in semetipsum Dominus, venit ad Passionem pridie ante Sabbatum quæ est sexta conditionis dies, hoc est Parasceve. (*Ibidem.*)

(2) *Et consummata sunt cœlum et terra, et omnis ornatus eorum. Et consummavit Deus in die sexto omnia opera sua*

suivant qu'elles ont été faites ; et la prophétie des choses futures. Car si, pour le Seigneur, un jour est comme mille ans, et qu'il ait mis six jours à accomplir toutes ces œuvres, c'est clair que leur durée suppose une durée de six mille ans (1). »

ORIGÈNE.

De tous les Pères grecs et latins, Origène est le seul qui ait admis d'autres mondes que celui que nous habitons. Mais la timidité avec laquelle il propose cette opinion, et la faiblesse des raisons sur lesquelles il l'appuie, prouvent assez qu'il n'en était pas convaincu. « De même, dit-il, qu'après la destruction de ce monde, il y aura un autre monde, suivant cette parole du prophète Isaïe : *Il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre que je ferai subsister en ma présence, dit le Seigneur;* de même nous croyons que d'autres mondes ont existé avant le monde actuel ; ce que l'Ecclésiaste nous a appris en disant : *Qu'est-ce*

quæ fecit, et requievit die septimo ab omnibus operibus suis quæ fecerat.

(Gen., cap. II, v. 1 et 2.)

(1) Hoc autem est et factorum narratio, quemadmodum facta sunt, et futurorum prophetia! Si enim dies Domini quasi mille anni, in sex autem diebus consummata sunt quæ facta sunt, manifestum est quoniam consummatio ipsorum sexies millesimus annus est.

(*Lib.*, cap. XXVIII.)

qui a été? Ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait? Ce qui sera fait. Rien de nouveau sous le soleil. Nul ne peut dire : Voilà une chose nouvelle ; car déjà elle a été dans les siècles écoulés avant nous. Ces témoignages nous prouvent à la fois qu'il y a eu des siècles antérieurs, comme il y en aura de postérieurs (1). »

Mais il faut observer que, d'après les interprètes, notamment saint Augustin et saint Jérôme, l'objet et le but du livre de l'Ecclésiaste est d'apprendre aux hommes la vraie sagesse, la bonne voie, le discernement de l'erreur et de la vérité, la vanité des plaisirs de ce monde ; et de leur montrer que les biens de la vie future sont seuls solides et réels, afin de leur inspirer le mépris des premiers et l'amour des seconds. Le sens qu'Origène donne à ces passages est donc au moins étrange.

Dans ses commentaires sur la Genèse, ce Père admet les deux sens du texte sacré, le sens littéral et le sens allégorique, voici ce qu'il dit :

(1) Sicut post corruptionem hujus mundi erit alius mundus, juxta Isaïam dicentem : *Erit cœlum novum et nova quæ ego faciam permanere in conspectu meo, dicit Dominus*; ita et antequam hic esset, fuisse alios credimus, quod Ecclesiastes ostendit dicens : *Quid est quod fuit? Ipsum quod futurum: et quid est quod factum est? Ipsum quod faciendum est. Nihil sub sole novum; nec valet quisquam dicere : ecce hoc recens est; jam enim præcessit in sæculis quæ fuerunt ante nos.* (Eccl., cap. I). Quibus testimoniis utrumque probatur quod et ante fuerunt sæcula, et futura sunt postmodùm.

(*Periarchon.*, Lib. III, cap. V.)

« *Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit ; et il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour*. Suivant la lettre du texte, Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit. Mais voyons quel sens spirituel il faut donner à ces mots... Moïse ne dit pas que le soir et le matin formèrent le premier jour, mais un jour; parce que le temps n'existait pas avant le monde. Le temps ne commença à exister que par les jours suivants. En effet, le second, le troisième, le quatrième jour et les autres servirent ensuite à désigner le temps. Dieu dit : *Que la terre produise les plantes verdoyantes, avec leur semence, les arbres avec des fruits, chacun selon son espèce*. Suivant la lettre, l'historien sacré parle évidemment des fruits que produit la terre. Mais appliquons-nous ce passage. Si donc nous ne sommes pas devenus une terre aride et stérile, donnons à Dieu toute sorte de fruits abondants (1). »

(1) *Et vocavit Deus lucem diem, et tenebras vocavit noctem. Et factum est vesperé et mané dies una.*

Secundum litteram, Deus lucem vocat diem, et tenebras noctem. Secundum vero spiritualem intelligentiam, videamus quid sit. Non dixit dies prima, sed dixit dies una; quia tempus nondum erat, antequam esset mundus. Tempus autem esse incipit ex consequentibus diebus. Secunda namque dies, et tertia, et quarta, et reliquæ omnes tempus incipient designare. Dixit Deus : *Germinet terra herbam virentem, et facientem semen juxta genus suum*, etc. Secundum litteram manifesti sunt fructus quos terra non arida producit. Sed referamus ad nos. Si jam non simus facti terra arida, afferamus fructus uberes et diversos Deo.

(*In Gen.*, hom. I, cap. I.)

Si dans son *Periarchon*, Origène combat l'interprétation littérale, c'est parce qu'il ne conçoit pas qu'il puisse y avoir un jour ordinaire, en l'absence des astres : « Quel homme de sens, s'écrie-t-il, peut penser qu'il y eut un premier, un second, un troisième jour, sans soleil, ni lune, ni étoiles (1)? »

Du reste, l'opinion d'Origène est ici d'un bien faible poids, puisqu'il a professé relativement à la création plusieurs opinions qui ont été condamnées par l'Église.

Ainsi il dit d'abord que ce n'est point pour lui, ni d'après une intention primitive, que Dieu produisit les êtres corporels et visibles ; mais qu'il créa premièrement les âmes, et qu'il forma ensuite, à l'occasion du péché, les corps destinés à être, comme les prisons dans lesquelles les âmes pécheresses seraient chassées, pour y être punies et purifiées (2). »

Il dit ensuite « que les âmes des hommes sont de même nature que les anges. »

(1) Cuinam quæso, sensum habenti convenienter videbitur dictum quod dies prima, et secunda, et tertia, in quibus et vesperé nominatur et mané, fuerint sine sole, et sine luna, et sine stellis.

(*Periarchon*, Lib. IV, p. 170., édit. Paris.)

(2) Deum non per se, nec ex primaria intentione, corporeas et visibiles creaturas produxisse; sed prius creasse animas; et occasione peccati illarum corpora creasse quæ essent, quasi ergastula in quibus animæ peccantes detruderentur, ut ubi punirentur et purgarentur.

(*Periarchon*, Lib. I.)

Il soutient en troisième lieu que « toutes les âmes qui sont unies à des corps ont d'abord péché. »

Toutes ces erreurs ont été condamnées au concile de Latran, sous Léon X (8e session), et dans le cinquième synode général.

Aussi saint Jérôme signalait-il ces livres d'Origène, le *Periarchon*, soit le traité *de Principiis*, comme infectés de plusieurs erreurs. Quand Avitus le pria de lui envoyer la traduction qu'il en avait faite : « Vous recevrez ce que vous avez demandé, lui répondit l'illustre docteur ; mais sachez bien qu'il s'y rencontre beaucoup de choses à réprouver ; et qu'on ne peut y marcher, suivant la parole du Seigneur, que comme on marche au milieu des scorpions et des couleuvres (1). »

(1) Dixit secundo animas hominum esse ejusdem naturæ cum angelis.

Tertio, omnes animas quæ corporibus uniuntur prius peccasse.

Omnes isti errores damnati sunt in concilio Lateranensi sub Leone X, sessione octava, et in quinto synodo generali.

Ex testimonio Hieronymi, hi libri Origenis, nempe *Periarchon*, sive *de Principiis*, refecti sunt multis erroribus. Avito enim postulante ut translatos a se eos libros ad eum mitteret: Accipe, inquit Hieronymus, quod petisti; sed ita ut scias detestanda in iis tibi esse quam plurima; et, juxta sermonem Domini, inter scorpiones et colubres incedendum.

(Extrait de saint Augustin, *de Civitate Dei*, livre XI, chap. XXIII, et de son *Commentatus Leonardus coquœus*.)

SAINT AUGUSTIN.

Saint Augustin étant le docteur que tous les partisans des époques ont invoqué en leur faveur, comme ayant professé les mêmes opinions, nous allons, pour bien apprécier sa doctrine sur ce sujet, entrer dans des développements que l'on pourra trouver un peu longs, mais que nous jugeons nécessaires. Il n'est pas étonnant, du reste, qu'on prête à ce grand docteur des idées contraires à celles qu'il a réellement émises ; car il a parlé des jours de la création dans plusieurs de ses ouvrages, et ses appréciations ne sont pas toujours les mêmes. Pour formuler exactement sa doctrine, nous l'étudicrons dans sa *Genesi ad litteram* et dans sa *Cité de Dieu*, où il a traité plus particulièrement la question de la création en six jours. Comme plusieurs autres Pères, saint Augustin donne aux paroles de Moïse un double sens, un sens allégorique, et un sens littéral ; et, loin de croire à des époques antérieures au monde adamique, il dit et répète, en plusieurs endroits, que Dieu a créé le monde en un seul instant. Quand on lit attentivement les quatre premiers livres de son traité de *Genesi ad litteram* et le livre onzième de la *Cité de Dieu*, on y trouve nettement exposées trois idées relatives aux six jours de la création :

1° Saint Augustin ne croit pas que ces jours soient

des jours naturels, parce que le soleil n'a été créé que le quatrième jour :

« Pourquoi donc, dit-il, le soleil a-t-il été fait, pour présider au jour qui brillerait sur la terre, si cette lumière, qui fut elle-même appelée jour, suffisait pour produire le jour?

« Je sais qu'on a dit que le Créateur a d'abord fait entrer dans ses œuvres l'élément de la lumière, quand il a dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut;* et que, lorsqu'il est ensuite parlé des astres, ce qui a été fait de cette même lumière a été rapporté dans l'ordre des jours où il a plu au Créateur de tout faire. Quant à la nature de la lumière qui s'est éclipsée devant le soir, de telle sorte que la nuit s'écoula à son tour, Dieu ne l'a pas indiquée; et il me semble bien difficile de la découvrir. Car on ne saurait croire que cette lumière fut éteinte pour faire place aux ténèbres de la nuit, et rallumée de nouveau afin de produire le matin, avant que cela eût lieu par l'action du soleil; ce qui a commencé le quatrième jour, suivant le témoignage de la même Écriture (1). »

(1) Ut quid ergo factus est sol in potestatem diei qui luceret super terram, si lux illa diem faciendo suffecerat, quæ dies vocata est? Hoc a quodam dictum scio primum naturam lucis inductum in opera Creatoris, cum dictum est : *Fiat lux et facta est lux;* postea vero, cum de luminaribus dicitur, quod ex ipsa luce factum sit, fuisse commemoratum ordine dierum quo visum est Creatori cuncta esse facienda. Quæ natura lucis quæ transierit facta vespera, ut vicissim nox peragentur, nec ille dixit, nec facile invenir

2° Saint Augustin a toujours expliqué allégoriquement les six jours, considérant le jour comme la création et la perfection de la chose créée ; la nuit comme la cessation ou l'interruption de l'œuvre divine; ou bien regardant les six jours comme les degrés divers de connaissance par lesquels les anges ont connu le monde.

Il dit : « *Il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour*. D'après ces paroles, il paraît que cette œuvre de Dieu a été faite dans l'espace d'un jour, à la fin duquel est arrivé le soir, c'est-à-dire le commencement de la nuit ; en s'écoulant à son tour, la nuit compléta le jour entier, jusqu'à ce que commença le matin d'un autre jour, où Dieu allait reprendre la suite de son œuvre (1). »

Et plus loin, dans le même livre, il dit : « Ainsi, ce jour, dont le soir et le matin peuvent s'expliquer de la manière ci-dessus indiquée, s'entend, non du

posse arbitror. Neque enim extinctam esse credendum est, ut nocturnæ tenebræ succederent; et rursus accensam, ut mane fierit antequam, hoc solis officio gereretur; quod a quarto die cœpisse fieri eadem testatur scriptura.

(*De Genesi ad litteram*, lib. I, cap. II.)

(1) *Facta est vespera, et factum est mane dies unus*. Unde videtur illud opus Dei factum per spatium diei; quo peracto ad vesperam ventum est, quod est initium noctis. Itemque peracto nocturno spatio completus est totus dies, ut mane fierit in alterum diem, in quo die Deus aliud consequenter operaretur.

(*Ibid.*, cap. X.)

mouvement des corps célestes, mais du développement et de la progression des connaissances spirituelles. En effet, la bienheureuse société des anges a d'abord contemplé, dans le Verbe divin, le *fiat* que Dieu a prononcé; et, par conséquent, c'est là aussi qu'elle a connu cette parole : *et il fut fait ainsi.* Quand la chose elle-même fut faite, les anges la connurent en elle-même; ce que signifient ces mots : *et il y eut un soir;* puis ils rapportèrent cette connaissance de l'œuvre accomplie à la gloire de la vérité, qui leur en avait montré la raison; ce que signifient ces mots : *et il y eut un matin.* Ainsi, dans tous ces jours, il n'y a qu'un jour, qu'on ne doit pas comparer aux jours ordinaires, que l'on compte et détermine d'après le cours du soleil; ils étaient, au contraire, déterminés d'une autre certaine manière commune aux trois jours que l'on dit avoir précédé l'apparition des astres.

« Et qu'on ne pense pas que mes idées sur cette lumière spirituelle, sur la création de ce jour spirituel, sur les êtres angéliques, et sur la contemplation dont ils jouissent dans le Verbe divin, ne puissent point être appliquées à la notion du jour, du soir et du matin dans un sens propre, mais seulement dans un sens figuratif et allégorique. Car, si cette lumière présente quelques caractères distinctifs, soit à son déclin que nous appelons le soir, soit à son nouveau lever que nous appelons matin, pourquoi ne donnerions-nous pas le nom de soir au moment où de la

contemplation du Créateur, l'on tombe dans la vue de la créature, et le nom de matin, au moment où de la connaissance de la créature, l'on s'élève à la glorification du Créateur (1)? »

3° Enfin, saint Augustin a pensé que la création de toutes choses a été faite en même temps, et il a cherché à expliquer comment cela ne contredit pas la succession des six jours, puisque, selon lui, la suc-

(1) Dies ergo illa cujus vespere et mane secundum supra dictam rationem accipi potest, ipse repetitur non circuitu corporali, sed cognitione spiritali, cum beata illa societas angelorum, et primitus contemplatur in Verbo Dei quod dixit Deus : *fiat;* et ideo prius in ejus cognitione fit, cum dicitur : *et sic factum est;* et postea rem ipsam factam, in ea ipsa cognoscit, quod significatur facta vespera, et eam deinde cognitionem rei factæ ad illius veritatis laudem refert, ubi rationem videret faciendæ: quod significatur factum mane. Ac sic per omnes illos dies; unus et dies, non istorum dierum consuetudine intelligendus, quos videmus circuitu solis determinari et numerari; sed alio quodam modo a quo et illi tres dies qui ante conditionem istorum luminariorum commemorati sunt, alieni esse non possunt.

Nec quisquam arbitretur illud quod dixi de luce spiritali, et de condito die spiritali, et angelica creatura, et de contemplatione quam habet in Verbo Dei, non jam proprie, sed quasi figurate atque allegorice convenire ad intelligendum diem, vesperam et mane. Nam si in istis diebus habet quamdam distinctionem suam lux in occasum, quam vespera nuncupamus, et ad ortum iterum reditum quod mane dicimus, cur et illic vesperam non dicimus, cum a contemplatione Creatoris creatura despicitur; et mane, cum a cognitione creaturæ, in laudem Creatoris insurgitur?

In Genesim ad litteram, lib. IV, cap. XXVII.)

cession des jours se rapporte à la connaissance successive des créatures que les anges ont eue dans le Verbe, et que les jours solaires n'ont été faits que pour nous faciliter l'intelligence des jours spirituels, c'est-à-dire des degrés par lesquels nous pouvons nous élever jusqu'au Créateur.

« Le Créateur, dit-il, dont l'Écriture a rapporté qu'il a achevé toutes ses œuvres en six jours, est le même dont elle a dit ailleurs, avec la même raison, *qu'il a tout créé à la fois*. Par conséquent, celui qui a tout fait à la fois, a fait à la fois ses diverses œuvres en ces six ou sept jours, ou plutôt en un jour répété six ou sept fois. Pourquoi donc fallait-il décrire ces six jours d'une manière si distincte et si expresse? Parce que ceux qui ne savent pas comprendre ces paroles : *Dieu a tout créé à la fois*, ne sauraient pas davantage arriver au terme où ces paroles devraient les conduire, si on ne leur permettait de s'arrêter un peu sur les détails. Comment donc avons-nous dit que, relativement aux connaissances obtenues par les anges, la communication de cette lumière leur avait été faite sept fois, du soir au matin, puisqu'il leur suffisait de connaître une fois, et en même temps, les trois choses, c'est-à-dire le jour, le soir et le matin?

« Car ils avaient eu le jour de la connaissance, quand ils avaient contemplé à la fois toutes les créatures dans le Verbe, dès qu'elles avaient été faites; et ils en avaient eu le soir, quand ils les avaient

connues dans leur propre nature. Bien plus, comment les choses qui sont dites avoir été faites en six jours, les unes avant, les autres après, ont-elles pu, en même temps, être faites à la fois ? Parce que l'Écriture, soit qu'elle raconte les œuvres de Dieu accomplies pendant lesdits jours, soit qu'elle rapporte qu'il a fait toutes choses simultanément, est toujours véridique ; et que, dans les deux cas, elle est une seule et même Ecriture, inspirée par un seul et même esprit de vérité (1). »

Nous trouvons la même doctrine dans l'admirable ouvrage de *la Cité de Dieu*.

(1) De quo enim Creatore scriptura ista narravit, quod sex diebus consummaverit omnia opera sua, de illo alibi non utique dissonanter scriptum est quod *creaverit omnia simul*. Ac per hoc et istos dies sex vel septem, vel potius unum sexies septiesve repetitum simul fecit qui fecit omnia simul. Quid ergo opus erat sex dies tam distincte dispositeque narrare? Quia scilicet ii qui non possunt videre quod dictum est : *creavit omnia simul*, nisi cum eis sermo tardius incedat, ad id quo eos ducit, pervenire non possunt. Quomodo ergo diximus septies repetitam lucis illius præsentiam per angelicam cognitionem a vespere ad mane, cum ipsa tria simul, id est et diem, et vesperam, et mane simul ea habere suffecerit ; cum simul universam creaturam, sicut semel facta est, contemplaretur propter diem, et in ejus ipsius natura cognosceret propter vesperam? Imo vero et prius atque posterius per sex dies quæ commemorata sunt, et simul omnia facta sunt? Quia et hæc Scriptura quæ per memoratos dies narrat opera Dei, et illa quæ simul eum dicit fecisse omnia, verax est, et utraque una est, quia uno Spiritu veritatis inspirante conscripta est.

(*De Genesi ad litteram*, lib. V, chap. xxxiv.)



« Il nous est très-difficile, et même impossible, y dit d'abord saint Augustin, de comprendre ce que furent les jours de la création ; à combien plus forte raison de l'expliquer (1) ? »

Mais, au chapitre suivant, il expose dans quel sens il entend cette explication.

« Nous voyons, dit-il, que nos jours ordinaires n'ont de soir que par le coucher du soleil, et de matin que par son lever. Or, les trois premiers jours se sont écoulés sans soleil, puisque le soleil, suivant l'Écriture, ne fut créé que le quatrième jour. Il est vrai qu'elle nous montre la lumière faite à l'origine par la parole de Dieu, et Dieu la séparant des ténèbres, appelant la lumière jour, et les ténèbres nuit. Mais quelle était cette lumière, par quel double mouvement produisait-elle successivement le soir et le matin ? C'est ce qui échappe à nos sens ; nous ne saurions comprendre ce qui en est ; et néanmoins nous le devons croire sans aucune hésitation.

« En effet, ou il s'agit d'une lumière corporelle, soit qu'elle réside dans les régions supérieures du monde, loin de nos regards, soit qu'elle ait servi plus tard à allumer le soleil ; ou bien ce nom de lumière désigne la cité sainte, la cité des saints anges et des esprits bienheureux, dont l'Apôtre dit : *C'est cette Jérusalem d'en haut, notre mère éternelle dans les cieux.* — *Vous*

(1) Dies creationis cujusmodi sint, aut perdifficile nobis, aut etiam est impossibile cogitare ; quanto magis dicere ? (*De Civitate Dei*, lib. IX, cap. VI.)

êtes tous enfants de lumière, dit-il ailleurs, *et enfants du jour : nous ne sommes pas les fils de la nuit et des ténèbres*. Ce jour, toutefois, a en quelque sorte son soir et son matin ; car, en comparaison de la science du Créateur, la science de la créature pâlit, comme le soir ; elle est lumière, elle est matin, quand elle se rapporte à la gloire et à l'amour du Créateur ; et elle ne décline point vers la nuit, tant que la créature ne refuse pas son amour au Créateur. Enfin, l'Écriture, en énumérant par ordre les jours de la création, n'a jamais employé l'expression de nuit. Elle ne dit nulle part : La nuit fut faite ; mais : Il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour. Ainsi du second jour et des autres. Car la connaissance de la créature est plus faible en elle-même, et pour ainsi dire plus pâle, que lorsqu'elle se produit dans la sagesse de Dieu, comme dans la source d'où elle émane. Aussi le nom de soir lui paraît-il mieux convenir que le nom de nuit, quoique, je le répète, cette connaissance se transforme en matin, quand elle se rapporte à la gloire et à l'amour du Créateur. Et quand la créature procède ainsi dans la connaissance d'elle-même, c'est un jour ; dans la connaissance du firmament qui, placé entre les eaux supérieures et les eaux inférieures, s'appelle ciel, c'est le second jour ; dans la connaissance de la terre et de la mer, et de tous les végétaux attachés à la terre par leurs racines, c'est le troisième jour ; dans la connaissance des deux principaux flambeaux et de tous les astres, c'est le quatrième

jour; dans la connaissance de tous les animaux, oiseaux ou poissons, c'est le cinquième jour; dans la connaissance de tous les animaux terrestres et de l'homme lui-même, c'est le sixième jour (1). »

(1) Videmus quippe istos dies notos non habere vesperam, nisi de solis occasu; nec mane, nisi de solis exortu. Illorum autem tres primi dies sine sole peracti sunt, qui quarto die factus refertur. Et primitus quidem lux Verbo Dei facta, atque inter ipsam et tenebras Deus separasse narratur; et eamdem lucem vocasse diem, tenebras autem noctem. Sed qualis illa sit lux, et quo alternante motu, qualemque vesperam et mane fecerit, remotum est a sensibus nostris; nec ita ut est, intelligi a nobis potest; quod tamen sine ulla hæsitatione credendum est. Aut enim aliqua lux corporea est, sive in superioribus mundi partibus longe a conspectibus nostris, sive unde sol postmodum accensus est; aut lucis nomine significata est sancta civitas in sanctis angelis et spiritibus beatis, de qua dicit Apostolus : *quæ sursum est Jerusalem, mater nostra æterna in cœlis;* et alio loco : *omnes enim vos filii lucis estis, et filii Dei : non sumus noctis neque tenebrarum.* Fit tamen et vespera diei ejus et mane aliquatenus, quoniam scientia creaturæ in comparatione scientiæ Creatoris, quodam modo vespera sit; itemque lucescit et mane fit, cum et ipsa refertur ad laudem dilectionemque Creatoris; nec in noctem vergitur ubi non Creator creaturæ dilectione relinquitur. Denique Scriptura, cum illos dies dinumeraret ex ordine, nusquam interposuit vocabulum noctis. Non enim ait alicubi : facta est nox; sed *facta est vespera, et factum est mane dies unus.* Ita dies secundus, et cæteri. Cognitio quippe creaturæ in seipsa decoloratio est, ut ita dicam, quam cum in Dei sapientia cognoscitur, velut in arte qua facta est. Ideo vespera congruentius quam nox dici potest, quæ tamen, ut dixi, cum ad laudandum et amandum refertur Creatorem, recurrit in mane. Cum in cognitione firmamenti, quod in terra aquas inferiores et supe-

Il nous serait facile de puiser dans ses ouvrages une foule d'autres citations qui confirmeraient cette doctrine de saint Augustin sur la nature des six jours. Les passages que nous avons rapportés suffisent pour démontrer que, loin d'avoir considéré ces jours comme des époques, ce grand docteur a formellement enseigné que toutes les créatures avaient été faites d'un seul jet; et que, s'il ne regardait pas les jours génésiaques comme des jours ordinaires, c'était parce que, dans son opinion, la lumière n'existait pas sans le soleil. Quant à son interprétation mystique, il est évident qu'elle ne peut donner aucun appui à la thèse des périodes indéterminées.

Nous terminerons par une observation qui confirme nos appréciations relatives à l'abus que l'on peut faire d'un texte, quand on le prend isolément e sans rapporter le contexte.

On cite surtout, en faveur du sens allégorique du mot *dies*, ces paroles de saint Augustin : « Pour peu que l'on soit versé dans l'étude des saintes Écritures, on sait que c'est leur coutume de se servir du mot

riores cœlum appellatum est, fit dies secundus. Cum in cognitione terræ ac maris omniumque gignentium, quæ radicibus continuata sunt terræ, dies tertius. Cum in cognitione luminarium majoris et minoris omniumque siderum, dies quartus. Cum in cognitione omnium ex aquis animalium natalitium atque volatilium, dies quintus. Cum in cognitione omnium terrenorum atque ipsius hominis, dies sextus.

(*De Civitate Dei*, lib. XI, cap. VII.)

jour pour celui de temps. » En rappelant ce passage du saint évêque, après avoir invoqué son autorité comme partisan des époques, on donne naturellement à croire qu'il s'applique à l'interprétation de la Genèse. Il n'en est rien pourtant; et c'est ainsi que l'on induit en erreur les lecteurs. Saint Augustin parle ici du jugement dernier, qui est le sujet du livre vingtième de *la Cité de Dieu*. « Pendant combien de jours, dit-il, durera ce jugement? Nous ne savons pas; mais ceux qui se livrent à l'étude des saintes Écritures savent que le mot jour y est souvent pris pour celui de temps. C'est pourquoi, lorsque nous parlons du jour du jugement de Dieu, nous disons le dernier jour (1). »

SAINT ATHANASE.

Quand on lit les commentaires de ce docteur sur divers passages de l'Ancien Testament, on se demande comment on a pu invoquer son témoignage, en faveur du sens allégorique des paroles de Moïse. Il y pose plusieurs questions relatives au premier chapi-

(1) Per quot dies hoc judicium teneatur, incertum est; sed Scripturarum more sanctarum diem poni solere pro tempore, nemo, qui illas litteras quamlibet negligenter legerit, nescit. Ideo autem, cum diem judicii Dei dicimus, addimus ultimum vel novissimum.

(*De Civitate Dei*, lib. XX, cap. I.)

tre de la Genèse, et la solution qu'il en donne prouve qu'il adoptait le sens littéral.

« 1° Quelle lumière, dit-il, désignait le jour de la nuit avant la création du soleil? Car le soleil et les autres corps lumineux ont été faits postérieurement. Comment donc faut-il comprendre ces mots : *et le soir et le matin formèrent un jour*, alors que le soleil n'existait point encore?

« *Réponse. Que la lumière soit*, dit Dieu, *et la lumière fut*. C'était donc là la lumière qui distinguait le jour de la nuit; mais cette lumière n'était pas le soleil. Voulez-vous savoir ce qu'elle était? C'était cette lumière matinale qui paraît avec l'aube, et qui éclaire le monde avant le lever du soleil. Et qu'on ne croie pas cependant qu'elle soit ce rayonnement du soleil qui apparaît avant le soleil même pour éclairer le monde; mais elle est celle que l'Écriture mentionne en ees mots : *et Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut*. Or, comme cette lumière était très-grande et très-éclatante, Dieu la divisa en ces divers corps lumineux, savoir le soleil, la lune et les autres (1). »

(1) Quale lumen separabat diem et noctem, antequam sol creatus esset? Nam sol et reliqua luminaria postea demum sunt facta; quomodo ergo illud intelligendum : *et fuit vespere et mane dies*, cum sol nondum esset?

Responsio. Fiat lux, dixit Deus, *et facta est*. Illa igitur erat quæ distinguebat diem ac noctem, et dixit Deus : *fiat lux et facta est lux*. Lux illa non est sol. Qualis vero lux sit, audi : est hoc lux illa matutina quæ exoritur diluculo; et mundum illustrat, antequam sol oriatur. Nec est, ut aliquis putet,

« 2° Le temps a-t-il commencé par la nuit ou par le jour? Lequel des deux a existé le premier!

« *Réponse.* Dès la création originelle du monde, c'est-à-dire dès le temps où a été formé Adam, c'est le jour qui a existé le premier, suivant le témoignage même de l'Écriture rapportant que Dieu a dit: *que la lumière soit, et la lumière fut; et qu'il a appelé la lumière jour, et les ténèbres nuit.* C'est la première qui fut produite en premier lieu, car c'est par elle qu'a existé le premier jour, et c'est à cette lumière, par laquelle il commença, que succédèrent les ténèbres(1). »

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Les écrivains qui ont cité ce docteur comme favorable à leurs systèmes ont oublié de rapporter le

quod solis hic splendor sit qui, solem præveniens, statim lucet, et mundum illustrat; sec hoc illud ipsum est quod dicit Scriptura, et dixit Deus : *fiat lux, et facta est lux.* Hæc lux magna et spendidissima cum esset, divisit eam Deus in luminaria illa, solem et lunam et reliqua.

(*Quæst. ex Veteri Testamento*; quæst. XLVII.)

(1) Quænam est principium, et primus habet nox vel dies? *Responsio.* A primitiva quidem mundi creatione, videlicet ubi eo tempore quo factus est Adam, prior fuit dies, sicut etiam divina Scriptura loquitur, quod dixerit Deus : *fiat lux, et facta est lux;* et quod *lucem vocaverit diem, tenebras vero vocaverit noctem.* Primum posita fuit lux; per hanc enim extitit primus dies, et a luce primum inchoante, in tenebras postea devenimus.

(*Ibid.*, quæst. LIV.)

passage de ses œuvres sur lequel ils s'appuient, pour revendiquer ses opinions au bénéfice de ces systèmes. En consultant les ouvrages de l'illustre évêque, nous avons trouvé qu'il a adopté, au contraire, l'interprétation littérale du mot *jour*.

Après avoir exposé que Dieu lui-même était la lumière du monde qu'il venait de créer, il ajoute : « Qu'avaient besoin d'une deuxième lumière les choses, soit visibles, soit invisibles, qui jouissaient de la lumière supérieure? Car il convenait que la lumière supérieure commençât son œuvre par la lumière, qu'elle fit servir à dissiper et à chasser les ténèbres, ainsi que ce vaste chaos et cette confusion qui régnaient partout. Et dès l'origine, Dieu ne lança point d'un seul coup la lumière organisée du soleil, mais une lumière incorporelle constituée sans le soleil, qui toutefois fut ensuite donnée au soleil pour éclairer l'univers; car, ayant, à l'égard des autres choses, observé un ordre tel que d'abord la matière était créée, et ne recevait qu'ensuite sa forme, c'est-à-dire les qualités, la configuration et la grandeur assignées à chaque objet, Dieu sembla vouloir ici faire éclater un plus grand prodige, et assigna la forme avant de créer la matière. En effet, c'est la lumière qui est la forme du soleil, et il produisit la matière en fabriquant le soleil, cet œil du jour. Ainsi, après la création de la lumière, le premier, le second, le troisième jour fut compté parmi les jours, et ainsi de suite jusqu'au septième jour, et jusqu'à la fin de

l'œuvre divine ; et ce sont ces jours qui divisèrent et distinguèrent l'accomplissement des ouvrages de la création (1). »

Dans le même discours, saint Grégoire, parlant de la fête de la Dédicace chez les Juifs, et de ses rapports avec le jour du dimanche, s'adresse à lui-même cette question : « Pourquoi donne-t-on ce caractère au dimanche aujourd'hui ? » et il répond : « De même que la première création a commencé un dimanche, ce qui résulte clairement de ce que le septième jour qui l'a suivi a été un jour de sabbat; de même, la seconde création a dû commencer également un dimanche, afin qu'un jour fût le pre-

(1) Quid enim secundo lumine opus iis rebus visibilibus et invisibilibus, quæ maximum habebant? Conveniebat quippe magno lumini opificium suum a lumine auspicari, quo tenebras vastumque illa rerum congeriem et confusionem omnia occupantem, solvit ac depulit. Nec vero id organicum a principio, nec una quidem sententia solare protulit, verum incorporeum et soli expers; sed postea ad orbem terrarum illustrandum soli traditum est. Nam, cum in aliis rebus hanc rationem tenuisset, ut materiam prius conderet, ac deinde eam forma convestiret, ordine videlicet ac figura magnitudineque unicuique rei impositis; hic ut majoris cujusdam miraculi specimen ederet, formam materia priorem protulit. Forma enim solis lumen est, ac postea materiam induxit, solem hunc nimirum, diei oculum fabricatum. Ita procreato lumine, primum quiddam inter dies numeratur, et secundum, et tertium, ac sic deinceps usque ad septimum diem et cessationem operibus afferentem, quibus ea quæ creata sunt, dividuntur ac distinguuntur.

(*Oratio quadragesima tertia*, p. 99; editio Parisiensis.)

mier de ceux qui l'ont suivi et l'octave de ceux qui s'étaient écoulés : le sublime enchérissant sur le sublime, et le merveilleux sur le merveilleux (1). »

Quelques pages plus loin, recherchant les raisons qui élèvent dans les saintes Écritures, au-dessus des autres nombres, le nombre sept, saint Grégoire dit : « On peut en alléguer cette grande raison, que Dieu, lorsqu'il eut produit, formé et embelli la matière de toutes ses qualités et de tous ses ornements, dans l'espace de six jours, se reposa le septième jour, après l'achèvement de ses œuvres (2). »

Enfin dans ses commentaires sur ses Discours, Elie de Crète développe ainsi la pensée du docteur relativement à la création de la lumière et du soleil : « Le soleil est un composé, puisqu'il a été fait en partie le premier jour, quand Dieu a dit : *que la lumière soit et la lumière fut*, et en partie le quatrième jour. Ainsi le soleil est un composé de matière et de

(1) Quid hodiernæ Dominicæ tribuis? Quemadmodum prima creatio initium a dominica die accepit, quod ex eo perspicue liquat, quod septimus ab ea dies Sabbatum efficitur; sic etiam rursus secunda ab eadem dominica incipiat, ut quæ prima sit earum quæ ipsam sequuntur, atque octava ab iis diebus qui ante fluxerunt; sublimi utique sublimior, et admirabili admirabilior.

(*Id.*, *Ibid.*, p. 700.)

(2) Ea perspicua causa afferri potest, quod cum Deus, sex dierum spatio, materiam produxisset et formasset, atque omnis generis speciebus et commentionibus exornasset, septimo die ab operibus conquievit.

(*Id.*, *Ibid.*, p. 706.)

forme ; car la forme du soleil est la lumière même, comme dit saint Grégoire, et sa matière est le corps solaire lui-même (1). »

En résumé, saint Grégoire de Nazianze, dans sa discussion avec les Ariens, pose en principe que la création générale a été successive, mais que celle de chaque groupe des plantes, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, etc., a été simultanée, et dans tous les jours il entend les jours dans le sens littéral.

SAINT BASILE.

Ce docteur est aussi l'un des Pères invoqués en faveur de ce monde, ou de ces mondes imaginaires que l'on prétend avoir existé avant la création de l'univers actuel. Mais ici encore on omet de citer les passages de ses ouvrages qui attestent son adhésion à une semblable doctrine. On se borne à faire magistralement une analyse conforme à la thèse que l'on veut défendre, et à déclarer que telle citation est extraite de la deuxième homélie de son *Hexaméron*.

Nous avons lu et relu avec attention cette homé-

(1) Sol enim compositus est, quod partim die primo factus est : dixit enim Deus : *fiat lux, et facta est;* partim die quarto. Atque ideo sol velut a materia et forma compositus est. Nam forma solis ipsa est lux, ut ait Gregorius, materia vero ipsum solare corpus.

(*Comment. Eliæ Cretensis*, t. II, p. 978.)

lie, et dans l'édition bénédictine et dans celle de M. Migne. Or, voici les seules phrases qui fassent allusion à ces idées, mais elles sont loin de les consacrer.

Après avoir rapporté quelques-unes des conséquences impies que l'on tire d'une fausse interprétation des textes sacrés relatifs à la création, ce saint docteur ajoute :

« On peut se demander si les ténèbres ont paru en même temps que le monde, ou si elles existaient avant la lumière ? et, dans ce dernier cas, pourquoi ce qui est inférieur est plus ancien? Nous ne doutons aucunement que, s'il y avait quelque chose avant la création de ce monde sensible et périssable, ce quelque chose ne fût dans la lumière : car ni les hiérarchies angéliques, ni l'armée céleste tout entière, ni aucun des êtres doués de raison, qu'ils eussent ou qu'ils n'eussent pas un nom, ni les esprits qui leur étaient subordonnés, ne se trouvaient dans les ténèbres; ils se trouvaient, au contraire, dans la lumière, dans la plénitude d'une joie toute spirituelle, ainsi qu'il convenait à leur état (1). »

(1) Si ratio quærit, sint ne tenebræ, cum mundo simul exortæ; an antecedant lucem antiquitate? Et si id est, cur id quod est deterius, ætate sit prius? Arbitramur sane, si quid erat ante mundi sensibilis et corruptivi constitutionem, id in lumine nimirum fuisse. Neque enim angelorum dignitates, neque cœlestis exercitus universus, neque omnino si quæ naturæ sint participes rationis, aut nomen sortitæ, aut nomine carentes, spiritusque subministrantes,

Il est clair que saint Basile parle ici des esprits célestes, en supposant qu'ils ont été créés en même temps que le ciel.

Nous rappellerons encore ici l'interprétation qu'il donne à ce texte déjà cité : *Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit,* loin d'être favorable aux théories énoncées, militent en faveur des jours naturels. Il dit :

« *Et Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit.* Maintenant, ce jour qui est désigné après la création du soleil est l'air que le soleil illumine, quand il brille au-dessus de la terre dans notre hémisphère. La nuit, au contraire, vient de la terre, dont l'ombre remplace le jour, quand le soleil se retire. Mais devant la création du soleil, le jour, auquel succédait à son tour la nuit, se faisait, non plus en vertu du mouvement du soleil, mais par l'effet d'un certaine lumière primitive, qui tantôt répandait, tantôt suspendait ses clartés, suivant la mesure fixée par Dieu. »

« *Et il y eut un soir et il y eut un matin, qui formèrent un jour.* Le mot soir est un terme commun, soit au jour soit à la nuit, comme le mot matin marque également que la nuit approche du jour. Afin donc de donner au jour, dans l'ordre de la création, sa puissance originelle, l'historien sacré mentionne en premier lieu la fin du jour même, et seulement en

degebant in tenebris; sed in luce omnique lætitia spirituali sibi convenientem statum habuerunt.

(*In Hexameron*, hom. II.)

second lieu la fin de la nuit, qui suit le jour. Car ce premier état du monde, antérieur à l'apparition de la lumière primitive, ne s'appelait pas nuit, mais ténèbres : on a donné le nom de nuit, par opposition au jour, à ce laps de temps qui s'en distingue. *Et il y eut un soir, et il y eut un matin, qui formèrent un jour :* par ces mots Moïse désigne plus clairement le jour et la nuit (1). »

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Dans le sixième livre de ses Stromates, ce Pére

(1) *Et appellavit Deus lucem quidem diem, et tenebras noctem.* Nunc quidem ex illo tum dies post solem factum, is aer est quem sol ipse illuminat, in nostro dum est hemispherio, supra terram reluscens. Nox umbra est terræ, quæ diei, sole se occultante, succedit. Tum vero fiebat dies cui cedenti nox vicissim succedebat; non quidem secundum motionem solis, sed primigenia illa luce suum splendorem diffundente, seque rursum contrahente, idque pro mensura a Deo definita.

Et facta est vespera, et factum est mane dies unus. Sane vespera et diei et noctis terminus est utrique communis : at mane peræque est noctis ad diem vicinitas. Ut igitur in ordine creationis, primigeniam prærogativam deferret diei, ipsius diei finem priore loco commemorat; diem subnectit quod ultimum est noctis, quando nox diem subsequitur. Prior enim ille mundi status, nimirum ante primigeniam lucem exortam, non nox dicebatur sed tenebræ : nox enim ea temporis portio dicta est, quæ distincte se habet et opposite ad diem. *Facta est igitur vespera, et factum est mane dies unus :* his plane verbis diem noctemque comprehensim significat.

(*In Hexameron*, homil. II.)

parle à diverses reprises des jours de la création, mais jamais dans le sens de nos adversaires. Après avoir développé longuement la signification mystique des nombres senaire et septénaire, il dit : « La naissance du monde s'accomplit en six jours, comme le cours du soleil, qui s'opère par un double mouvement d'un tropique à l'autre, et s'achève en six mois, car les créations effectuées en ces différents jours présentent cette circonstance remarquable, que toutes les choses qui ont été faites, ont été créées simultanément dans la pensée divine (1). »

Dom Le Nourry, savant commentateur des Stromates, confirme nos appréciations sur la doctrine de ce Père. Après avoir condensé tout ce qu'il a écrit sur la création du monde, il en conclut que saint Clément croyait à une création instantanée. Il énumère quelques-unes des raisons sur lesquelles il appuyait son opinion ; puis il ajoute : « Clément rapporte encore d'autres raisons pour prouver que Dieu n'a pas créé le monde successivement, mais simultanément. Il paraît suivre sur cette question l'opinion de Philon (2). »

(1) Nam et mundi ortus sex finitur diebus, et motus solis qui fit a conversionibus ad conversiones, seu ab uno tropico ad alterum, perficitur sex mensibus... quæ enim diversis diebus fuerunt creationes, maxima acceptæ sunt consequentia, utpote quod omnia quæ facta sunt, simul creata sunt cum cogitatione.

(*Stromat.*, lib. VI, p. 683, editio Parisiensis.)

(2) Alias rationes profert Clemens, cur Deus mundum,

SAINT EUCHER.

La Civilta cattolicà cite ce passage de saint Eucher : « *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* On peut sans inconvénient entendre ces mots de deux manières, c'est-à-dire ou que Dieu les a créés en premier lieu, ou qu'il les a créés dans le principe qui est la sagesse, en d'autres termes dans son Verbe. Nous avons lu comment a été accomplie historiquement la création du ciel et de la terre dès le premier commencement ou principe : voyons aussi comment les docteurs l'entendent dans le sens spirituel. »

On lit ensuite : « *Dieu dit qu'il y ait des corps lumineux dans le firmament du ciel.* Si les corps lumineux n'ont été faits que le quatrième jour, comment y a-t-il eu trois jours auparavant? C'est pour nous faire comprendre que cette détermination du temps était destinée à marquer et à distinguer les œuvres : ainsi, le soir marquait l'accomplissement de l'ouvrage terminé; le matin, l'ouverture du jour à venir, à l'instar des ouvrages des hommes, dont la plupart commencent le matin et finissent le soir (1). »

non in tempore, sed simul totum creaverit. Ad hanc opinionem sequi videtur Philonem.

(*Dissert. Le Nourry in Strom.*, editio Migne.)

(1) *In principio Deus creavit cœlum et terram.* Hic sensus



Pour bien saisir la pensée de ce commentateur, on aurait dû ajouter le passage suivant, qui confirme nos assertions au lieu de les combattre. Saint Eucher dit : « *Telle fut l'origine des cieux et de la terre lorsqu'ils furent créés au jour où le Seigneur fit la terre et les cieux.* L'historien sacré qui a raconté plus haut, jour par jour et distinctement, la formation de toutes choses, ajoute ensuite comment toutes choses ont été créées en un jour ; afin de montrer que tous les êtres ont existé simultanément en substance, mais non point simultanément, quant à leur apparition, dans leurs espèces. En effet, les éléments des choses ont tous été créés à la fois, mais sans que les espèces fussent formées ; et les êtres qui ont existé simultanément, quant à la substance et à la matière, n'ont pas apparu simultanément dans leur espèce ou leur forme. Ainsi, en disant que le ciel et la terre ont été créés

duobus modis sine offensione accipitur, id est, aut primum omnium fecit; aut in principio quod est sapientia, id est in Verbo suo fecit. Legimus quomodo historialiter creatura cœli et terræ ab exordio principii condita sit; et qualiter a doctoribus spiritualiter accipiatur intelligamus.

Sequitur : Dixit autem Deus : *Fiant luminaria in firmamento cœli.* Si quarto die facta sunt luminaria, quomodo tres dies jam ante fuerunt? Nisi ut intelligamus, in ipsa hora temporis, ipsas operum distinctiones ita appellatas : Vesperum, propter transactionem consummati operis; mane, propter incubationem futuri diei : in similitudinem humanorum operum quod plerique mane incipiunt, et vesperum desinunt.

(*Commenta. in Genesim,* lib. I.)

en même temps, on désigne à la fois les substances spirituelles et les corps ; on indique comme ayant été créé à la fois tout ce qui vient du ciel et tout ce que produit la terre. Les astres n'ont ensuite été formés dans le ciel qu'au quatrième jour. Néanmoins les êtres qui ont passé dans leur espèce le quatrième jour existaient dans le ciel, quant aux conditions de leur substance. Il en fut de même pour les autres créatures (1). »

SAINT CÉSAIRE.

On cite les Dialogues de ce digne frère de saint Grégoire de Nazianze ; mais, comme d'ordinaire, on ne rapporte pas ses paroles. Or, Feller nous apprend qu'on attribue à tort ces Dialogues à saint Césaire ;

(1) *Istæ sunt generationes cœli et terræ, quando creatæ sunt in die quo fecit Deus cœlum et terram.*

Qui enim superius per dies singulos, distincte omnia condita retulit, qualiter nunc simul omnia uno die creata sint subjunxit ; ut aliquando ostenderet quod creatura omnis simul per substantiam extitit, sed non simul per speciem processit. Rerum quippe origo simul creata est ; sed simul specie formata non est ; et quod simul extitit per substantiam materiæ, non simul apparet per speciem formæ. Cum enim simul factum cœlum et terram scribitur, simul et spiritualia et corpora, simul quidquid de cœlo oritur simul factum, quidquid de terra producitur, indicatur, sidera quippe quarto die in cœlo facta perhibentur ; sed quod quarto die processit in specie, primo die in cœlis extitit per substantiæ conditionem. Sic et cætera.

(*Commentar. in Genesim*, lib. I.)

ils ne lui appartiennent pas, quoiqu'ils se trouvent dans la Bibliothèque des Pères (1).

SAINTE HILDEGARDE.

Nous ferons mention, pour mémoire, de quelques paroles de cette sainte, que nous trouvons dans la Revue précédemment citée. Elle dit, dans une de ses lettres : « Les six jours de la création sont six œuvres ou opérations; car on donne le nom de jour au commencement et à l'achèvement de chaque ouvrage (2). »

Pour toute réponse, nous rapporterons le jugement que saint Bernard, son contemporain, et l'auteur de l'*Histoire universelle de l'Église* ont porté sur les visions et les révélations de cette sainte. Le premier dit : « Les écrits de sainte Hildegarde ne sont point conçus humainement, et l'homme mortel ne saurait les comprendre, à moins que l'amour divin ne l'ait déjà réformé dans son intérieur et dans son âme à l'image de Dieu (3). »

(1) *Dictionnaire des grands hommes*, article CÉSAIRE.

(2) Sex enim dies creationis sex opera sunt, quia inceptio et completio singuli cujusque operis dies dicitur.
(*Secunda Epistola ad Colonienses*.)

(3) Hæc scripta non sunt humanitus adinventa, nec potest ea mortalis homo capere, nisi ad Dei similitudinem intus et in anima fuerit reformatus per amorem.
(*Vitæ sanctorum Bolland.*, t. V, p. 635.)

Le second observe que « dans le recueil de ses livres intitulé : *les Voies du Seigneur*, il se trouve des erreurs historiques qui viennent on ne sait d'où, si c'est de la sainte, qui n'aurait point démêlé ses opinions particulières des révélations surnaturelles; si c'est de son frère, qui les aurait ajoutées au récit de sa sœur; ou bien d'une main étrangère, qui les aurait insérées après coup. Mais de quelque part que viennent ces erreurs ou ces difficultés, toujours est-il qu'elles nuisent beaucoup à l'autorité de tout le recueil. En vérité, ces révélations particulières n'ayant pas été examinées et approuvées d'une manière spéciale par l'Église, on ne peut guère s'en appuyer pour établir soit des dogmes théologiques, soit des faits d'histoire (1). »

ALBERT LE GRAND.

Cet illustre enfant de Saint-Dominique ne professe aucune opinion personnelle à l'endroit du sens que l'on doit donner aux jours génésiaques : il se borne à dire qu'il croit devoir, dans cette question, se ranger du côté de saint Augustin (1).

BOSSUET.

Nous ne comprenons pas, en vérité, comment on

(1) Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, t. XVI, p. 338.
(2) Videtur mihi Augustino consentiendum.
(*Albertus Magnus*, Sum. V, 1. Quæst. XII, art. 6.

a songé à invoquer l'autorité de ce grand évêque contre l'interprétation littérale des jours de la Genèse. Nous lisons bien, dans sa *Cinquième élévation sur les mystères,* que « le dessein de Dieu dans la création et dans la description que son Saint-Esprit en a dictée à Moïse, est de se faire connaître d'abord comme le tout-puissant et très-libre Créateur de toutes choses. Lui qui aurait pu, d'un seul trait de sa main, pour ainsi parler, mettre l'ébauche et le fini dans son tableau, a voulu néanmoins suspendre avec ordre l'efficace de son action, et faire en six jours ce qu'il aurait pu faire en un instant. Après avoir fait comme le fond du monde, il en a voulu faire l'ornement avec six différents progrès qu'il a voulu appeler six jours. »

Un tel langage ne saurait être hostile à notre cause, d'autant moins que l'évêque de Meaux parle ici en moraliste et en mystique, et non en historien comme Moïse.

On allègue, comme favorable au système des périodes, l'expression *progrès* dont il s'est servi; mais quelle signification Bossuet a-t-il voulu donner à ce mot *progrès?* Pour la connaître, consultons Bossuet lui-même. Dans son *Histoire universelle,* où il parle des œuvres de la création, non plus en moraliste, mais en historien, il n'emploie que les mots jours et reprises, et non pas le mot *progrès:* « Moïse, dit-il, nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six

jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes... En faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa matière, de son action et de toute son entreprise... Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière, avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires n'avaient par eux-mêmes, ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits... Si, selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre, par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes, de la chaleur du soleil, c'est à cause que ce même Dieu, qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu *les lier les unes aux autres*, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement (1). »

La pensée du grand historien nous apparaît ici nettement exprimée et favorable à notre thèse.

FRAYSSINOUS.

Dans sa Conférence sur Moïse considéré comme historien des temps primitifs, l'illustre évêque

(1) *Discours sur l'histoire universelle, la Création*, chap. I.

d'Hermopolis, après avoir rapporté l'opinion des géologues partisans des périodes indéterminées, ajoute : « Eloigné de tout esprit de système, je ne me prononcerai ni pour ni contre cette opinion. Si elle n'est pas la plus commune, elle a toutefois ses partisans.

« Je pourrais citer des théologiens modernes qui l'ont embrassée, ou qui du moins la regardent comme incertaine : tout ce qu'il importe de savoir, c'est qu'elle n'est pas condamnée, et qu'on peut la défendre sans blesser la foi orthodoxe. »

Il n'est pas inutile d'observer que Frayssinous tenait ce langage il y a quarante ans. On voit clairement que, sans se prononcer ouvertement, le célèbre conférencier inclinait plutôt pour le sens littéral; et néanmoins on ne laisse pas que de le citer comme un auteur favorable au sens allégorique.

PIE VII.

La *Revue du monde catholique* invoque un autre témoignage encore plus imposant, celui du pape Pie VII. Il s'agit d'une réponse que cet immortel pontife aurait faite au célèbre naturaliste Georges Cuvier. Nous y lisons que :

« Le pape Pie VII, venu à Paris pour le sacre de l'empereur, en 1804, reçut les députations de tous les corps de l'État. Celle de l'Institut était présidée par

Cuvier, qui, dans le compliment qu'il adressa au saint-père, lui dit qu'il avait trouvé, dans l'étude des terrains, des preuves positives de la certitude du déluge, mais qu'auparavant la terre présentait l'empreinte de plusieurs révolutions, et paraissait très-ancienne. Le pape lui répondit que l'existence de ces révolutions et de la longue durée du globe n'intéressait en rien la foi catholique, et qu'il était parfaitement permis de regarder les jours de la création comme des périodes successives, dont rien ne déterminait la longueur (1). »

Cette réponse, nous l'avons vainement cherchée; nous avons compulsé toutes les œuvres du grand naturaliste, tous les mémoires de l'Institut, au nom duquel il a eu l'honneur de porter la parole, tous les numéros du *Moniteur* de cette époque ; nous y avons trouvé les compliments adressés au pape par les divers corps de l'État... tous, excepté celui que le savant écrivain de la *Revue* attribue à Cuvier. Cette lacune ne signale-t-elle point une erreur?

Nous avons fait une autre remarque, à laquelle il est permis d'attribuer une certaine portée. En rapportant textuellement ces divers hommages, *le Moniteur* ne reproduit point les réponses de Pie VII, apparemment par la raison que ces réponses ayant été faites en italien ou en latin, il était difficile d'en retenir le texte, d'autant plus qu'on n'avait point alors le

(1) La *Revue du monde catholique*, n° 10, mai 1862, p. 248.

secours de la sténographie. Il est donc regrettable que la *Revue* n'ait pas cité le texte original, ou du moins indiqué la source où elle a puisé un document si précieux ; chacun aurait pu s'assurer des caractères et des garanties d'authenticité qu'il présente, ainsi que de la fidélité de la traduction.

Sans nul doute, l'honorable rapporteur de cette réponse ne l'a ni inventée ni falsifiée; mais il n'est personne qui ne puisse facilement prendre le change sur la pensée vraie d'un auteur, dont les paroles passent et repassent par les bouches souvent infidèles de ceux qui la transmettent, et n'arrivent à nos oreilles qu'après tant d'années. Dans le cours de cet ouvrage, nous avons eu maintes fois occasion de reconnaître combien il est important, et même nécessaire de recourir aux textes primitifs, et la sagesse du conseil par lequel M. le chevalier Drach terminait sa critique d'une citation erronée sur le Talmud : « Je ne cesserai de le répéter, disait-il, vérifiez, vérifiez, et ne vous fiez pas aux citations. »

Mais en admettant telles quelles les paroles du souverain pontife, nous ne voyons pas quel argument on peut en tirer en faveur des jours périodes. Dans une circonstance aussi solennelle, où il s'agissait de consacrer la réconciliation de la France avec l'Eglise, dans la personne du héros qui en était le promoteur, le pape, pris à l'improviste sur une question dont on s'occupait fort peu à cette époque, aurait-il pu tenir un autre langage sans blesser les

convenances, sans exciter certaines susceptibilités, sans même heurter de front l'opinion généralement adoptée par le corps savant qui s'inclinait respectueusement devant Sa Sainteté? Et, d'autre part, Pie VII restait dans le vrai en répondant que la question à laquelle on faisait allusion n'intéresse pas la foi catholique, c'est-à-dire le dogme, puisque l'Église n'a pas placé l'interprétation littérale des jours génésiaques au nombre des vérités dogmatiques.

LE CARDINAL WISEMAN.

En lisant attentivement son troisième Discours sur les sciences naturelles, où il expose toute sa pensée sur les divers systèmes géologiques et leurs rapports avec le récit mosaïque, on reconnaît que l'illustre cardinal hésite à se prononcer sur les deux hypothèses que nous combattons, et paraît disposé à les adopter l'une et l'autre à la fois. Il en résulterait un système mixte, un système à part, comme déjà nous l'avons signalé, lequel admettrait un temps indéfini, soit entre la création des premiers éléments du monde et leur coordonnement, soit entre les divers jours désignés par Moïse pour cet arrangement.

Voici, en effet, ce qu'il dit d'abord :

« Quelle répugnance y a-t-il à supposer que, depuis la première création de l'embryon grossier de ce monde si beau, jusqu'au moment où il fut revêtu de tous ses ornements, la Providence ait voulu conserver une

marche graduelle, de manière à ce que la vie avançât progressivement vers la perfection? Ou qui osera affirmer que ce plan contredit la parole sacrée, lorsqu'elle nous laisse dans une complète obscurité sur cette période indéfinie dans laquelle l'œuvre du développement graduel est placée? Les Pères de l'Eglise chrétienne paraissent avoir eu des vues exactement semblables; car saint Grégoire de Nazianze, saint Justin martyr, saint Basile, saint Césaire, Origène, supposent une période indéfinie entre la création et le premier arrangement régulier de toutes choses. »

Voilà pour le premier système. Parlant du second, le savant prélat dit : « Les auteurs auxquels j'ai fait allusion supposent que les jours de la création signifient des périodes plus longues et d'une durée indéfinie, pendant lesquelles il existait un certain nombre d'êtres animés. Que cette supposition soit plausible, c'est ce que je ne saurais contester; philologiquement ou critiquement parlant, je ne vois aucune objection contre elle; mais elle ne me paraît pas absolument nécessaire. Toutefois, en admettant l'hypothèse exposée ci-dessus, que toutes les exigences de la science moderne sont satisfaites dans l'espace intermédiaire, on ne dit pas comment, entre la création et l'organisation de la terre sous ses formes actuelles, il se pourrait que des périodes plus longues qu'un jour fussent encore nécessaires, si nous supposons que les lois de la nature ont été abandonnées à leur cours ordinaire. Car alors il aurait fallu un plus long

intervalle pour que les plantes se couvrissent de fleurs et de fruits, et atteignissent leur complet développement, comme nous devons supposer que cela eut lieu avant que l'homme fût placé au milieu d'elles. Mais il peut se faire aussi qu'il ait plu à Dieu de les produire dans toute leur grandeur et toute leur beauté, dès le premier instant de leur existence. »

« En faisant ces remarques, ajoute-t-il, je ne suis point guidé par aucune prédilection personnelle, par aucun système. Je ne prétends nullement au titre de géologue ; j'ai étudié cette science plutôt dans son histoire que dans ses principes pratiques ; plutôt pour surveiller sa portée sur des recherches toutes religieuses que dans aucun espoir de l'expliquer personnellement. Je ne prétends pas, ce serait présomptueux à moi de le prétendre, juger entre les deux méthodes ou prononcer sur les raisons que chacun peut produire. Mais je tiens à faire voir que, sans toucher à la foi, l'espace ne manque pas pour tout ce que la géologie moderne peut avoir le droit de demander. Je tiens à montrer, — et les grandes autorités que je viens de citer me rassurent parfaitement sur ce point, — que tout ce qui a été réclamé par cette science a été accordé autrefois par ces hommes qui furent l'ornement et la lumière du christianisme primitif, et qui assurément n'auraient pas sacrifié une lettre de l'Écriture (1). »

(1) *Discours troisième sur les sciences naturelles*, Ire partie.

Nous croyons pouvoir, sans manquer aux égards dus à l'éminent écrivain, présenter les observations suivantes :

1° Les Pères de l'Eglise, saint Grégoire de Nazianze, saint Justin, saint Basile, saint Césaire et Origène, cités par l'auteur comme paraissant supposer un intervalle indéfini entre la création et le premier jour, professent en réalité une opinion contraire, ainsi que nous l'avons établi précédemment.

2° Après avoir cité en faveur des époques l'autorité d'Origène, qui s'écriait : « Quel homme de sens peut penser qu'il y eut un premier, un second et un troisième jour sans soleil, ni lune, ni étoiles ? » Mgr Wiseman ajoute : « Assurément, le temps entre deux couchers du soleil serait une grande anomalie s'il n'y avait pas de soleil. » Mais nous pouvons ajouter à notre tour que, depuis le moment où l'illustre cardinal prononçait ses discours, il y a près de trente ans, les progrès de l'astronomie ont fait justice de cette erreur d'Origène, en constatant que la lumière ne prend pas sa source dans le soleil, et qu'elle est un fluide indépendant, que cet astre ne fait que mettre en mouvement.

3° Les deux preuves géologiques principales qu'il apporte en faveur de son système, celle d'une constante symétrie dans le mode de déposition pour chaque couche des fossiles, laquelle supposerait une succession regulière d'actions exercées sur des matériaux divers, et celle du feu central, sont aujour-

d'hui dénuées de fondement; car ces hypothèses ont été démenties par la découverte de faits nouveaux.

4° Mgr Wiseman suppose que des jours ordinaires n'auraient pas suffi, et qu'un plus long intervalle était nécessaire pour que les plantes se couvrissent de fleurs et de fruits et atteignissent leur complet développement, comme nous devons supposer que cela eut lieu avant que l'homme fût placé au milieu d'elles. Ici l'auteur met en doute ce qui est attesté formellement, explicitement par le texte sacré, savoir que Dieu a créé les plantes dans toute leur grandeur et toute leur beauté dès le premier instant de leur création; qu'elles n'ont pas été créées à l'état de germe, ni de graine qui a besoin de temps pour se développer, mais à l'état adulte, complet, propre à produire les semences, les fruits, et à se perpétuer par la génération; car nous lisons : « Et Dieu dit : *Que la terre produise des plantes verdoyantes avec leur semence, des arbres avec leurs fruits, qui, chacun selon son espèce, renferment en eux-mêmes leur semence pour se reproduire sur la terre* (1). »

5° Pour prouver l'existence d'un monde antéadamique, Mgr Wiseman prête gratuitement à l'historien sacré les idées que nous ne trouvons pas dans son récit : « Si, dit-il, l'Écriture n'avait admis aucun

(1) Et ait : Germinet terra herbam virentem et facientem semen, et lignum pomiferum faciens fructum, et habens unum quodque sementem secundum speciem suam.

(*Genesis*, cap. I.)

intervalle entre la création et l'organisation du monde, mais qu'elle eût déclaré que c'étaient des actes simultanés ou immédiatement consécutifs, nous eussions peut-être été embarrassé pour concilier ces assertions avec les découvertes modernes. Mais, au lieu de cela, elle laisse un intervalle indéterminé entre les deux, et même elle nous apprend qu'il y eut un état de confusion et de lutte, de dévastation et de ténèbres ; elle nous montre la mer dépourvue d'un bassin convenable, et couvrant ainsi tantôt une partie de la terre, tantôt une autre. Dès lors nous pouvons dire avec vérité que le géologue lit, dans ce peu de lignes, l'histoire de la terre, telle que ses monuments l'ont établie ; une série de déchirements, d'élévations et de dislocations; des irruptions soudaines d'un élément que rien n'enchaînait, ensevelissant des générations successives d'animaux amphibies ; un abaissement subit des eaux, calme, mais inattendu, embaumant dans leurs divers lits des myriades d'habitants aquatiques. Puis, quand la terre fut suffisamment brisée par cette magnifique diversité que Dieu voulait lui donner, l'œuvre fut suspendue, et la terre demeura dans cet état d'inertie léthargique dont elle fut délivrée par la reproduction de la lumière et l'œuvre subséquente des six jours de la création. »

Et cette histoire *de confusion et de lutte, de dévastation et de ténèbres, de déchirements, d'élévations, de dislocations, d'irruptions soudaines de la mer, d'ense-*

velissements de générations, etc., etc., se lit dans ces paroles de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux (1). »

A la décharge du savant et pieux cardinal, nous devons prévenir nos lecteurs que, comme il nous l'apprend lui-même, ces grands tableaux, tracés par une imagination poétique, appartiennent à M. de La Bêche (2).

LE CARDINAL BILLIET.

La *Revue du monde catholique* compte au nombre des défenseurs des périodes cet éminent cardinal, dont il cite le passage suivant d'un discours prononcé, en 1844, pendant la session de la Société géologique de France à Chambéry : « Si quelqu'un, dans cet auditoire, pouvait s'effrayer de cet aveu, nous pourrions le rassurer quelque peu, en lui apprenant qu'à l'exception du déluge dont Moïse nous parle dans la Genèse, tous les autres grands boule-

(1) In principio Deus creavit cœlum et terram; terra autem erat inanis et nuda; et tenebræ erant super faciem abyssi; et Spiritus Dei ferebatur super aquas.

(*Gen.*, cap. I.)

(2) Voir le Discours en question jusqu'à la fin du passage cité; et les Recherches sur les théories géologiques de La Bêche, chap. XII, p. 42.

versements qu'a éprouvés la surface du globe ont eu lieu dans ce qu'on est convenu d'appeler les temps géologiques. Or, ces temps géologiques ont précédé la création de l'homme, et par conséquent aussi la chronologie de Moïse, qui ne commence qu'à Adam. Ces anciennes révolutions ont dû ensevelir à différentes profondeurs les végétaux et les animaux qui alors existaient déjà; l'homme n'a pu en être la victime puisqu'il n'était pas créé. En effet, en creusant dans les entrailles de la terre, on y trouve des débris de plantes et d'animaux en abondance, *jamais d'ossements humains*. Ainsi, les découvertes de la géologie confirment le récit de la Genèse au lieu de le contredire (1). »

Nul ne reconnaît plus que nous la grande autorité scientifique de l'archevêque de Chambéry; mais nous nous permettons d'observer que ces lignes ont été écrites il y a près de vingt ans; et nous avons lieu de penser que Son Éminence ne professerait pas aujourd'hui la même doctrine. Quel est le géologue qui, depuis les découvertes faites par la science durant ce long laps de temps, n'ait pas modifié, changé ses idées? M. Martinet, que déjà nous avons cité, et que nous citerons encore, inclinait visiblement, à la même époque, vers le système des périodes, comme on le voit dans sa *Solution des grands problèmes;* et aujourd'hui, dans sa Théologie, il soutient l'interprétation

(1) *Revue du monde catholique*, n° 10, mai 1862, p. 248.

littérale des jours. Nous-même, dans un travail que nous publiâmes alors, plutôt séduit et entraîné par le prestige de Cuvier, de Beaumont, etc., que par conviction, nous nous sommes plié à une opinion qui semblait tendre à devenir de plus en plus générale ; mais, nous l'avouons, cette espèce de connivence nous a toujours pesé sur la conscience comme un remords; et nous éprouvons une véritable satisfaction en faisant aujourd'hui la contre-partie du passé.

D'ailleurs, le passage cité, et les lignes dont le fait suivre l'auteur de l'article de la *Revue*, nous autorisent à supposer que le savant cardinal, comme nous l'avons déjà dit, a abandonné la théorie qu'il formulait en 1844. Nous y lisons, en effet, que la raison principale sur laquelle reposait son adhésion aux idées de nos adversaires, se trouvait *dans l'absence des ossements humains fossiles*. Or, dans la même page, l'auteur de l'article démolit cette preuve des *temps géologiques* en disant : « Quinze ans plus tard, M. le marquis de Vibraye a découvert, en fouillant les grottes d'Arcy, une mâchoire humaine fossilisée dans une assise de ce terrain, que l'on continue par habitude à nommer *diluvium*, nom que Cuvier lui avait donné, et qu'on a reconnu aujourd'hui s'être déposé pendant une période qu'on appelle quaternaire. »

Loin de surprendre, ce changement d'opinion serait la conséquence naturelle de la découverte rapportée par M. de Vibraye, découverte qu'une foule

d'autres sont venues confirmer, et qui sapent par sa base le système des périodes.

LE CARDINAL GOUSSET.

Ce théologien éminent porte sur le système des périodes le jugement suivant, qui est loin de lui être favorable :

« Il est vrai, dit-il, que pour mieux expliquer à leur manière les phénomènes que nous présente la structure intérieure du globe, plusieurs savants naturalistes ou géologues modernes, parmi lesquels se trouve le célèbre Cuvier, ont avancé que les jours de la création dont parle Moïse, n'étaient pas des jours ordinaires, mais des époques ou périodes plus ou moins longues et indéterminées, tout en cherchant à concilier leurs systèmes avec la Genèse, qu'ils respectent comme un livre sacré. Ils disent que le mot *jour*, dans le langage de l'Écriture, n'a pas un sens fixe et invariable, et qu'il ne signifie pas toujours l'espace de vingt-quatre heures; mais qu'il répond aux mots *temps*, *époque*, *période*.

« Mais cette hypothèse, quelque fondée qu'elle paraisse, n'en est pas encore à l'état de démonstration; et il est vraisemblable qu'elle n'y arrivera jamais, vu la facilité avec laquelle les différents systèmes géologiques se modifient, se combattent et se détruisent les uns les autres avec le temps (1). »

(1) *Théologie dogmatique*, t. Ier, p. 105.

LE P. PERRONE.

Avant de formuler son opinion sur les systèmes qui nous occupent, cet illustre religieux de la Compagnie de Jésus expose d'abord les raisons sur lesquelles s'appuient les partisans des époques.

Il dit :

« Tous ne sont pas d'accord sur la question de savoir si les six jours dont parle la Genèse à propos de la création, sont réellement six jours naturels, ou plutôt six périodes indéterminées et indéfinies, soit de plusieurs jours, soit de plusieurs années. En effet, les partisans de cette dernière opinion observent que le mot *jour* dans les livres saints n'implique pas une notion certaine et invariable, mais qu'il exprime parfois la durée de la lumière (*et Dieu appela la lumière jour*, Gen., cap. I), — parfois un espace indéterminé de temps, comme lorsque Moïse lui-même écrit dans la Genèse : *Telle fut l'origine du ciel et de la terre, au jour où le Seigneur fit le ciel et la terre, et toutes les plantes des champs*, etc. ; *au jour*, c'est-à-dire *au temps*, locution usitée, dit Petau, chez les Grecs et les Romains, non moins que chez les Hébreux.

« Ils observent en outre que les trois premiers jours n'ont pas pu être semblables aux nôtres, puisque c'est seulement au quatrième jour qu'ont été faits les astres,

afin qu'ils présidassent au jour et à la nuit, ce qui doit être à plus forte raison vrai du septième jour, auquel il est dit que Dieu se reposa de toutes les œuvres qu'il avait faites et qu'il conserve. Certainement, ajoutent-ils, si non-seulement Philon le Juif, mais Clément d'Alexandrie, Origène, Procope de Gaza et surtout saint Augustin, ont cru pouvoir, sans blesser la foi, donner un sens allégorique aux six jours de la création, et soutenir que tout l'ouvrage de la création a été accompli en un instant; si saint Eucher de Lyon, Conti, Serryus, Mondo, Bertius et d'autres, ont pu défendre la même opinion, sans être accusés de témérité; si Cajetan et Melchior Canus ont pu expliquer impunément, d'une manière analogue, le premier chapitre de la Genèse, il s'ensuit évidemment que rien ne s'oppose à ce que l'on admette l'interprétation des périodes indéterminées. (1) »

(1) Nondum exploratum penes omnes esse, num sex dies de quibus est sermo in mundi creatione, sicut revera sex dies naturales, vel potius sex indeterminatæ atque indefinitæ plurium aut dierum aut annorum periodi. Hujus enim sententiæ patroni animadvertunt vocem *dies* in Libris sacris, non præ se ferre notionem certam et invariabilem, sed interdum tempus lucis (appellavitque lucem diem) interdum indeterminatum temporis spatium, ut in cap. II, Gen., ubi Moyses scripsit : *Istæ sunt generationes cœli et terræ, in die quo fecit Dominus cœlum et terram, et omne virgultum agri*, etc., id est in tempore, quod apud Græcos Latinosque non minus quam Hebræos, inquit Petavius, usitatum est.

Animadvertunt præterea tres dies priores similes nostris haud esse potuisse, cum non nisi die quarto facta fuerint

Voici l'opinion personnelle du docte théologien : « Quant à nous, dit-il, nous n'adoptons ni ne rejetons cette interprétation, à laquelle se sont attachés beaucoup de théologiens et de commentateurs catholiques modernes (1). Qu'il nous suffise de faire remarquer que leur opinion n'a pas été proscrite par l'Église, et qu'on peut la soutenir, non-seulement sans blesser la foi, mais même sans encourir le reproche de témérité, pourvu qu'elles s'appuient sur des raisons sérieuses. Si donc des observations, *évidemment vraies*, nous forcent de nous écarter de l'interprétation commune, elles ne sauraient porter la moindre atteinte à la cosmogonie mosaïque, qui,

luminaria, ut diei ac nocti præessent, quod multo magis valere debet de die septima, in qua Deus ab omni opere quod patrarat quievisse perhibetur, qui adhuc perdurat.

Et sane, addunt, si non solum Philoni Judæo, sed et Clementi Alex., Origeni, Procopio Gazensi, ac præsertim sancto Augustino licuit, salva fide, sex dies creationis allegorice interpretari, ac totum creationis opus momento temporis expletum asserere; si, absque temeritatis nota, Sanctus Eucherius Lugdunensis, Conti, Serryus, Mundo, Bertius aliique eamdem sententiam tueri potuerunt; si non admodum dissimilem expositionem primi Genesios capiti Cajetanus et Melchior Canus impune dederunt, aperte consequitur, nihil obesse, quominus expositio de sex periodis indeterminatis admittatur.

(*De mundi creatione*, cap. II.)

(1) Nous regrettons que le R. Père n'ait pas nommé ces théologiens et ces commentateurs qui se sont attachés au système des jours périodes. Pour nous, nous les avons vainement cherchés, nous n'en avons pas trouvé un seul.

dans ce cas, peut parfaitement se concilier avec elles. Si, au contraire, les observations de ce genre manquent, c'est à tort que les adversaires de la cosmogonie mosaïque voudraient lui en opposer d'autres (1). »

Il résulte de ces passages :

1° Que les raisons *évidemment vraies*, exigées par le savant jésuite pour se ranger du côté des partisans des périodes n'existant pas, il embrasse l'opinion plus commune, celle de l'interprétation littérale ;

2° Que les auteurs cités ont pensé que Dieu a tout créé simultanément, et qu'ils condamnent par là le système des époques ;

3° Et que, s'ils n'admettaient pas les jours naturels, c'était à cause de l'absence du soleil.

ROHRBACHER.

La Civilta cattolica a cité un extrait du discours

(1) Hanc vere expositionem quam non pauci ex recentioribus theologis atque interpretibus catholicis tuentur, nos neque amplectimur neque respuimus. Hoc unum nobis in præsentia satis est animadvertere ejusmodi sententiam non esse ab Ecclesia proscriptum, ac non solum salva fide, sed etiam absque temeritatis nota defendi posse, si graves rationes ipsæ suffragantur. Quare, si evidentes observationes nos cogant a communi interpretatione recedere, nullum detrimentum patitur Mosaïca cosmogonia quæ, in hac hypothesi, optime cum iisdem cohærere potest; sin vero ejusmodi observationes non habeantur, perperam adversarii eas Mosaïcæ cosmogoniæ opponunt.. (*Idem., ibid.*)

de réception de ce grand historien de l'Église à la Société royale de Nancy, où il dit : « Les six jours de la création peuvent être regardés comme six périodes plus ou moins longues, et les premières paroles de la Genèse indiquent un intervalle de temps antérieur à l'œuvre des six jours, intervalle indéfini entre la création primitive de la matière et sa transformation successive dans le monde présent (1). »

Nous avons lu ce discours, et nous y avons, en effet, trouvé le passage rapporté ci-dessus. Mais depuis l'époque, déjà bien reculée, où il a prononcé ce discours, jusqu'à celle où il a écrit son histoire, M. Rohrbacher a changé d'opinion. Dans les premières pages du tome Ier, il commence par exprimer ses doutes relativement aux deux systèmes ; il dit :

« Il y a bien six époques dans l'histoire de la création ; mais ces époques, appelées jours, étaient-ce des jours lunaires, des jours de vingt-quatre heures? ou bien des périodes de temps dont nous ignorons la durée, et que l'on peut supposer plus ou moins longues ? »

Cette question, il ne la résout point encore ; il se borne à citer un passage de saint Augustin, relatif à la difficulté.

Quelques lignes plus bas, il ajoute : « Avant le monde actuel, y en a-t-il eu déjà un autre? Cet état informe de la terre, plongée ou comme dissoute dans

(1) N° du 4 mars 1858.

les eaux, en était-ce la première création? ou bien était-ce une destruction de quelque chose d'antérieur? Moïse ne dit ni oui ni non (1). »

Jusqu'ici l'auteur nous laisse ignorer ses idées personnelles; mais bientôt il va nous les révéler. Nous lisons, en effet, à la page 18 :

« Dieu dit : *Que le lumière soit et la lumière fut.* Dieu par sa parole fit donc jaillir la lumière des ténèbres. Alors commença le premier jour ; car il n'y a point de jour sans lumière. Ce n'était pas le jour du ciel, jour sans déclin, sans nuage, parce qu'il est la splendeur de Dieu même; *c'était un jour de la terre,* tel que l'homme qui la devait habiter, successif, ne demeurant jamais dans un même état, image, ombre comme lui.

« *Et il y eut un soir et il y eut un matin,* c'est-à-dire une succession de lumière et de ténèbres, de jour et de nuit. Aussitôt que la lumière fut, la terre tournant sur elle-même, ou la lumière tournant autour d'elle, le premier jour commença par le matin, le midi, le soir, le minuit, selon que les diverses parties de la terre étaient éclairées ou à l'ombre. Cette succession a continué jusqu'à nous, et continuera jusqu'au jour du Seigneur, jour grand et terrible, où il dissoudra par le feu l'univers actuel, pour en faire de nouveaux cieux et une nouvelle terre (2). »

(1) *Histoire universelle de l'Eglise*, t. I. p. 10 et 11.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 18.

Ce langage est trop clair pour avoir besoin de commentaires.

LA CIVILTA CATTOLICA.

Les savants rédacteurs de cette revue, en traitant de la cosmogonie naturelle comparée à la Genèse, commencent par prévenir leurs lecteurs qu'ils se borneront à rapporter les arguments des deux systèmes, sans se prononcer ou pour l'un ou pour l'autre : « Nous ne savons, disent-ils, s'il est nécessaire d'avertir que nous sommes simplement rapporteurs, et nullement défenseurs de ces systèmes ainsi qu'on s'en apercevra mieux dans la suite (1). »

Malgré ce préliminaire, quelques pages plus loin, dans le même article, ils abandonnent momentanément cette indifférence pour se prononcer timidement, mais assez nettement, contre les périodes :

« Nous ne voulons pas condamner ce que l'Église tolère, et ce que de pareils hommes adoptent. Mais, à dire vrai, il semble aussi un peu difficile à croire que le Créateur ait voulu, — même par le moyen des causes secondes, — détruire sur notre terre toute vie végétale et animale avant d'y former une créature à son image et de lui permettre de contempler

(1) Non sappiamo se sia necessario avvertire, noi essere soltanto relatori, non gia approvatori di queste systemi; cio che meglio apparira in seguito.

(N° du 4 mars 1858, p. 683.)

ses œuvres; qu'il ait voulu anéantir un monde tout entier d'êtres vivants avant de lui imposer la perfection qui constitue la vie raisonnable (1). »

Auteurs juifs.

JOSÈPHE.

Ce célèbre historien juif parle, dit-on, en plusieurs endroits de ses ouvrages, d'un livre qu'il se proposait d'écrire sur les traditions judaïques. A ce livre il renvoie l'explication de ce passage du commencement de la Genèse : « *Et il y eut un soir et un matin, un jour.* Tel fut, dit-il, le premier jour; mais Moïse ne s'exprime pas ainsi : il l'appelle seulement *un jour*. J'en pourrais rendre raison, continue-t-il, mais je me propose de le faire dans un ouvrage spécial, où je rendrai raison de beaucoup de choses (2). »

Or, voici les conclusions quelque peu étranges que les auteurs que nous avons en vue tirent de cet ouvrage qui n'a pas paru.

(1) Non vogliamo condannare cio che la chiesa tolera, e tali uomini approvano. Ma, a dir vero, sembra pure un po duro che il creatore volesse benchè per mezzo delle cagioni secunde destruggere ogni vita vegetabile ad animale sulla nostra terra, primo di formarvi una creatura a sua immagine, e darle agio di contemplare le sue opere, ed annulare un intiero regno o imperio di viventi, prima d'imporgli la perfezione chè la vita ragionevole.

(N° du 4 mars 1858, p. 686.)

(2) *Antiqui. Jud.*, cap. I.

« Le traité sur les traditions judaïques ou n'a pas été composé ou ne nous est pas parvenu ; de sorte que nous n'avons pas l'explication formelle de cette énigme. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, le sens est assez clair : Josèphe opposant l'unité à la primauté, et remarquant que Moïse n'a pas voulu nommer ce jour le premier ; cela ne peut être que parce que jour n'était réellement pas le premier de la création ; d'où il résulte que, suivant Josèphe, il y avait eu des jours, et par conséquent des créations antérieures à celle du premier jour de la Genèse (1). »

Une volonté complaisante peut bien s'accommoder d'un pareil raisonnement; mais la logique le repousse.

COHEN.

L'illustre auteur des *Études sur le christianisme* invoque l'autorité de cet Israélite, qui, dit-il, dans sa traduction de la Bible sur le texte hébreu, a pratiqué et défendu, dans des notes, l'interprétation du mot *jour*, considéré comme exprimant une longue période de temps (2). Mais M. Nicolas ignore sans doute que cette Bible de Cohen est à l'index chez les Juifs, comme nous l'a assuré M. le chevalier Drach. Et M. l'abbé Glaire demandant à un Juif s'il lisait

(1) *Les commentateurs du cours complet*, t. III, p. 1614.
(2) T. I, p. 380.

cette Biblc, il lui fut répondu : « Je croirais ma maison perdue si ce mauvais livre s'y trouvait. »

Cette version de Cohen ést aussi combattue énergiquement par M. Sylvestre de Sacy.

PHILON.

C'est à cet écrivain juif qu'appartient la première idée d'une création faite d'un seul jet. Dans son ouvrage sur la formation du monde, il développe cette pensée de la manière suivante :

« Moïse dit que le monde a été formé en six jours; non que le Créateur ait eu besoin d'un espace de temps, car on sait que Dieu opère toutes choses à la fois, non-seulement par un ordre exprès, mais même par une seule pensée ; mais parce qu'il fallait que la création se fît dans un certain ordre. Or, le nombre est propre à l'ordre, et parmi les nombres, le nombre senaire se reproduit très-fréquemmcnt dans les lois de la nature. Il était donc nécessaire que le monde, qui est l'ensemble des créatures, fût composé suivant un nombre parfait, tel que celui de six. C'est pourquoi Moïse attribue à chaqun des six jours une portion particulière de l'univers (1). »

(1) Sex autem diebus fabricatum est mundum, non quod temporis spatio opus habuerit conditor; Deus enim non jussu solum, verum et cogitatu omnia simul operari creditur; sed quoniam opus erat res creari quodam ordine; ordini autem numerus est proprius; numerorum autem ce-

Quelques pages plus loin, parvenu à l'explication de l'œuvre du sixième jour, il ajoute : « Il y aurait une grossière ignorance à penser que le monde a été créé en six jours, ou en un temps quelconque, puisque le temps n'est autre chose que l'espace des jours et des nuits, que parcourt nécessairement le soleil dans son mouvement au-dessus et au-dessous de la terre. — En effet, si le Créateur n'avait pas fait toutes choses à la fois, il y eût eu moins d'ordre dans les créatures revêtues d'une si grande beauté : car il n'y a rien de beau dans la confusion (1). »

RABBI ABAHU.

Nous lisons dans *la Civiltà cattolicà* que Rabbi Abahu, cité par Moïse Maimonidès, dans son Moré-Névokim, enseignait, à propos du commencement de

narius naturæ legibus est fecundissimus. Oportuit enim mundum, cum sit creaturarum absolutissimus, juxta perfectum numerum compingi, nempe senarium. Singulis autem diebus attribuit aliquam universi portionem.

(*De mundi artificio secundum Moysem*, p. 3.)

(1) Rusticanæ simplicitatis est putare sex diebus, aut utique tempore, mundum esse conditum; quia tempus non est nisi spatium dierum ac noctium, quod solis motus super terram subque terrā meantis necessario conficit... Nam si omnia simul non fecisset conditor, minus ordinis fuisset in rebus tam pulchre conditis : nec enim est quidquam pulchri in confusione.

(*Ibid.*, p. 44.)

la Genèse, « que Dieu a construit des mondes, et les a ensuite détruits (1). »

Voici la réponse que nous devons à l'extrême obligeance de M. le chevalier Drach :

« Cette proposition *nunc habemus*, etc., n'appartient pas à Maimonidès. Ce rabbin ne la cite dans son *Moré-Nevokim, le Guide des embarrassés*, que comme ayant été avancée par Abahu. Il la réprouve et la condamne, en décidant qu'elle est contraire aux premiers principes de la foi. Elle est blasphématoire et offensante pour la majesté divine. En effet comment admettre : 1° que le Dieu tout-puissant ait eu besoin d'employer des milliers de siècles pour former la terre? 2° que le Dieu de toute science n'ait pas prévu qu'il lui faudra détruire *ses premiers essais*, et recommencer son œuvre (2)? C'est pourtant où est obligé d'en venir un savant chrétien, partisan des jours-époques : « Ce n'est qu'après bien des transformations de la matière, dit M. Desdouits, bien des créations peut-être, que Dieu détruisit successivement, *comme un ouvrier mécontent ou dédaigneux de ses essais* (3). »

(1) Nunc habemus quod Deus ædificaverit mundo, et illos iterum destruxerit.

(2) Cette considération si frappante nous semble tirer une grande force de cette parole si souvent répétée dans le premier chapitre de la Genèse : *Et Dieu vit que cela était bon.* On devrait donc en conclure, dans les idées de nos adversaires, qu'après ces premiers essais, Dieu se serait aperçu que *cela n'était pas bon;* et il se serait, en conséquence, remis à l'œuvre, jusqu'à ce qu'il réussît!

(3) *Livre de la nature*, XVIII[e] considération, nouvelle édit.

« Moïse Maimonidès, ajoute M. le chevalier Drach, est surnommé le grand aigle de la synagogue. C'est sur sa décision que celle-ci a réprouvé la décision d'Abahu. Cela fait voir qu'Abahu est loin d'être une autorité. »

CHAPITRE IV

Écrivains ecclésiastiques qui ont défendu l'interprétation littérale des jours de Moïse.

Pour connaître le langage de la tradition chrétienne sur les premiers versets de la Genèse, nous avons compulsé la Patrologie de M. l'abbé Migne, et, grâce aux tables admirables qui couronnent cette œuvre colossale, nous avons pu découvrir et lire tous les commentaires des Pères et des docteurs sur ce sujet. Eh bien ! nous ne craignons pas de l'affirmer, à une infime minorité près, tous ces écrivains, dont le génie était encore illuminé par les splendeurs de la sainteté, ont adopté et défendu l'interprétation littérale des jours génésiaques. Et ceux qui composent l'infime minorité contraire, ne se sont pas prononcés dans ce sens, parce que, comme Origène et saint Augustin, ils ne parvenaient pas à se rendre compte de l'existence de la lumière avant la création du

soleil. Mais, loin d'admettre un monde anté-génésiaque ou des périodes indéterminées, ils croyaient avec saint Augustin que Dieu avait tout créé d'un seul jet.

Aux Pères et aux docteurs déjà cités, et dont les témoignages militent en notre faveur, nous allons ajouter :

1° Le concile de Palestine, tenu sous le pape Victor en 179. Déjà nous avons cité les conciles de Latran et de Trente.

2° Les docteurs et les Pères;

Saint Cyprien, — saint Jérôme, — saint Ambroise.

Saint Grégoire de Nysse, — saint Léon, pape, — saint Jean Chrysostome.

Saint Grégoire le Grand, — saint Thomas, — saint Bonaventure.

Saint Justin, martyr, — saint Ephrem, — saint Jean Damascène.

Lactance, — le vénérable Bède, — Raban-Maur.

Bruno d'Asti, — Marius Victorinus.

Hugues de Saint-Victor, — Honoré d'Autun.

3° Les interprètes les plus autorisés de l'Écriture sainte :

Corneille de La Pierre, — dom Calmet, — Tyrinus.

De Vence, — Menochius, — Carrière, — l'abbé Glaire.

4° Les plus grands théologiens :

Bellarmin, — Suarez, — Petau.

Perrone, — Martinet, — Albert Knol.

CONCILE DE PALESTINE.

Le pape Victor avait chargé Théophile, évêque de Césarée et de la Palestine, de fixer l'époque à laquelle il était juste que toutes les Églises catholiques célébrassent la fête de Pâques, là ou le Seigneur et Sauveur du monde avait passé sa vie mortelle. En vertu de cette mission, Théophile convoqua tous les évêques, non-seulement de sa province, mais encore de plusieurs autres régions. Dès que cette multitude de prêtres fut réunie, l'évêque de Césarée lut en présence de cette solennelle assemblée les lettres par lesquelles le souverain pontife lui conférait la mission de convoquer et de présider ce concile, et lui en exposa le principal objet. Aussitôt tous les évêques dirent d'une voix unanime qu'il était impossible de fixer d'une manière certaine la célébration de la fête de Pâques, avant de rechercher d'abord de quel jour datait l'origine du monde.

Ici commence le remarquable dialogue qui s'établit entre le délégué du souverain pontife et les membres du concile.

Les évêques. Quel jour croyons-nous avoir été le premier jour du monde, si ce n'est le dimanche?

L'évêque Théophile répondit : Prouvez ce que vous dites.

Les évêques. Suivant le témoignage de l'Écriture, il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour, puis le second, le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième, le septième.

A ce septième jour, qu'il appela le sabbat, Dieu se reposa de toutes ses œuvres. Si donc le sabbat est marqué en dernier lieu, et comme le dernier jour, quel peut être le premier, sinon le dimanche ?

L'évêque Théophile. Vous avez bien prouvé que le premier jour a été le dimanche ; mais que pensez-vous du temps ou de la saison ? En effet, l'on compte quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne, l'hiver. Or, quelle a été la première saison du monde ?

Les évêques. Il est écrit : *Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leurs semences, selon leur espèce, et des arbres produisant des fruits selon leur espèce.* Or, ces choses se passent au printemps.

L'évêque Théophile. A quelle époque placez-vous l'origine du monde ? est-ce au commencement, au milieu ou à la fin de la saison ?

Les évêques. Au huitième jour de l'équinoxe des calendes d'avril.

L'évêque Théophile. Prouvez ce que vous dites.

Les évêques. Il est écrit que Dieu a fait la lumière, qu'il a appelé la lumière jour, et les ténèbres nuit; et qu'il a fait un égal partage entre la lumière et les ténèbres.

L'évêque Théophile. Vous avez bien parlé du jour et de la saison ; mais que pensez-vous de la lune ?

A-t-elle été créée par le Seigneur dans son croissant, ou déjà pleine, ou bien dans son déclin ?

Les évêques. Déjà pleine.

L'évêque Théophile. Prouvez ce que vous dites.

Les évêques. Dieu fit deux grands astres et les plaça dans le firmament du ciel, afin qu'ils éclairent la terre ; le plus grand pour la direction du jour, le moins grand pour la direction de la nuit ; il fallait donc que la lune fût pleine. Nous avons donc recherché comment le monde a été fait dès son origine, et nous voyons que ce fut un dimanche, au printemps, au huitième jour de l'équinoxe des calendes d'avril, par une pleine lune, alors que les saisons commencent et que les éléments se raniment.

L'évêque Théophile. Il s'agit maintenant de fixer l'époque à laquelle nous devons célébrer la fête de Pâques.

Les évêques. Il faut que nous la célébrions au jour du dimanche, qui a été sanctifié par tant et de si grandes bénédictions (1). »

(1) *Dixerunt Episcopi :* Quem credimus factum fuisse in mundo primum, nisi dominicum diem.

Theophilus Episcopus dixit : Probate quod dicitis.

Responderunt Episcopi : Secundum Scripturæ auctoritatem factum est vespere et mane dies primus, deinde secundus, tertius, quartus, quintus, sextus, septimus. In quo septimo requievit Deus ab omnibus operibus suis, quam diem Sabbatum appellavit. Ergo cum novissimum diem signet Sabbatum, quis potest esse primus, nisi dominicus dies ?

Theophilus Episcopus dixit : Ecce de die dominico, quia

Docteurs et Pères.

SAINT CYPRIEN.

Dans son comput sur la Pâque, le saint docteur, se proposant de montrer dans quel mois et dans quel

primus sit probastis; de tempore enim quid dicitis? Quatuor enim mundi tempora accipiuntur : Ver, Estas, Autumnus, Hiems. Quod ergo tempus primum factum in mundo?

Episcopi responderunt : Vernum.

Theophilus Episcopus dixit : Probate quod dicitis.

Episcopi responderunt : Scriptum est : *Germinet terra fœni herbam secundum genus suum, et lignum fructiferum ferens fructum suum.* Hoc autem temporibus Vernis accipitur.

Theophilus Episcopus dixit : In quo loco caput mundi esse creditis? In principio temporis, an in medio tempore, aut in fine?

Episcopi responderunt : In æquinoxio octavo calendarum aprilium.

Theophilus Episcopus dixit : Probate quod dicitis.

Episcopi responderunt : Scriptum est quia fecit Deus lucem, et vocavit Deus lucem diem et tenebras noctem : et divisit inter lucem et tenebras æquas partes.

Theophilus dixit : Ecce de die vel tempore probastis, de luna quis vobis videtur? Utrum crescentem ac jam plenam, aut imminutam, a Deo fuisse consecratam?

Episcopi responderunt : Plenam.

Theophilus Episcopus dixit : Probate quod dicitis.

Episcopi responderunt : Et fecit duo luminaria magna, et posuit ea in firmamento cœli, ut luceant super terram; luminare majus in inchoationem diei; luminare minus in inchoationem noctis; non poterat aliter nisi esset plena. Nunc ergo investigabimus quomodo in principio factus fuit mundus, id est die dominico; verno tempore in æquinoxio quod

jour on doit célébrer la Pâque, commence par citer ce texte de la Genèse : *Et Dieu sépara la lumière des ténèbres, et il appela la lumière jour et les ténèbres nuit; et il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour.* Puis, il ajoute : « Lors donc que la sainte Écriture nous rapporte et nous annonce que le Seigneur lui-même sépara la lumière d'avec les ténèbres, c'est-à-dire le jour de la nuit, elle nous montre évidemment que ce fut là le premier jour, suivi de la première nuit, entre lesquels l'auteur de toutes choses partagea également, c'est-à-dire exactement le temps.

« Si donc nous voulons remonter, sans erreur, au premier mois et en montrer le commencement et la fin, revenons à la Genèse, qui nous apprend que Dieu lui-même a séparé le premier jour de la première nuit. Là nous voyons que rien, sinon Dieu lui-même, n'a marqué les limites du second et du troisième jour, ainsi que de la seconde et de la troisième nuit; et que c'est à partir du quatrième jour qu'il a chargé de ce rôle le soleil et la lune. Car Dieu fit deux grands corps lumineux : le plus considérable

est octavo calendarum aprilium; luna plena, per ipsum tantummodo tempus et elementa resurgunt.

Theophilus dixit : Nunc igitur agendum est de ordinatione, quomodo debeamus Pascha tenere.

Episcopi dixerunt : Numquid potest dies dominicus præteriri, ut in eo Pascha minime celebretur, qui tot et totibus benedictionibus sanctificatus est.

(*Beda, de ordinatione feriarum Paschalium per Theophilum Episcop. Cæsariensem et reliq. Episcop. Concilium.*)

pour marquer le commencement du jour, le moins considérable pour le commencement de la nuit (1). »

SAINT JERÔME.

Indépendamment de sa Divine bibliothèque, où tous les textes de la Genèse, de l'Exode, du Deutéronome qui se rapportent aux jours de la création répètent le même mot *dies*, nous trouvons dans ses œuvres plusieurs passages qui ne laissent aucun doute sur le sens littéral qu'il donnait à cette expression. Ainsi, dans le *Livre des questions hébraïques*, il commente en ces termes le premier verset de la Genèse : *In principio Deus creavit*, etc. :

« Plusieurs pensent que la version hébraïque porte : Dieu créa par son Fils et dans son Fils le ciel et la terre ; ce qui est faux, ainsi que la réalité du

(1) Referendo igitur et insinuando nobis sancta Scriptura ipsum Dominum divisisse inter lucem et inter tenebras, id est inter diem et noctem, evidenter ostendit hunc esse primum diem, et sequentem ejus noctem, inter quos omnium artifex æqualiter, hoc est irreprehensibiliter, divisit.

Volentes igitur hunc mensem vere ostendere, unde incipiat et ubi finiat, revertamur ad Genesim quæ retulit nobis ipsum Deum divisisse inter primum diem et primam noctem. Unde recognoscimus, et inter secundum et inter tertium diem et noctem, neminem, nisi ipsum Deum divisisse, et sic a quarto die hoc officium soli et lunæ injunxisse : *Et fecit Deus luminaria magna, luminare majus initium diei, luminare minus initium noctis.*

(*De Pascha computus*, p. 745.)

fait le prouve; car on trouve dans le texte hébreu le mot *bresith*, qu'Aquila interprète par *au commencement*, et non point le mot *baben*, qui signifierait *dans son Fils*. Ce sens résulte tant des premières lignes de la Genèse, qui est le premier de tous les livres, que du commencement de l'Évangile de saint Jean, qui dit : *Au commencement était le Verbe*. Voilà pourquoi le Fils dit de lui-même dans le Psautier : *Il est écrit de moi en tête du livre*, c'est-à-dire aux premiers lignes de la Genèse (1). »

Et sur ce texte : *Et Dieu acheva au sixième jour toutes les œuvres qu'il a faites*, il dit:

« Au lieu du sixième jour, on lit dans l'hébreu : le septième jour. Nous avons donc le droit de dire aux Juifs, qui se glorifient du repos du sabbat, que ce sabbat a déjà été supprimé au commencement, puisque Dieu, d'après leur version, a travaillé le septième jour et l'a béni, parce qu'en ce jour il avait achevé toutes ses œuvres (2). »

(1) Plerique existimant in Hebræo haberi : *In Filio Deus fecit cœlum et terram;* quod falsum esse ipsius rei veritas comprobat. Nam in Hebræo scriptum est *Bresith*, quod Aquila interpretatur : in capitulo; et non *Baben* quod appellatur : in Filio. Isti sensus tam et ipsa fronte Geneseos, quæ caput omnium librorum est, quam etiam in principio Joannis Evangelistæ, ubi legitur : *In principio erat Verbum*, approbatur. Unde in Psalterio Filius de seipso ait : *In capite libri scriptum est de me*, id est in principio Geneseos.

(*Liber hebraïcarum quæstion. in Gen*, cap. I, v. 1.)

(2) *Et consummavit Deus in die sexto opera sua quæ fecit* Pro die sexto, in Hebræo habet diem septimum. Arctavimus

SAINT AMBROISE.

Déjà, comme nous l'avons fait observer, toutes les difficultés philologiques et scripturales que les adversaires du sens littéral ont soulevées pour le combattre, ont été abordées et résolues par les Pères. Le grand archevêque de Milan nous en donne une nouvelle preuve dans son *Hexaméron :* « On pourrait s'étonner, dit-il, de lire dans le récit de Moïse : *Qu'il y ait des corps lumineux qui éclairent la terre, et qui divisent le jour d'avec la nuit,* puisqu'il a déjà dit plus haut, en parlant de la création de la lumière : *Dieu sépara la lumière des ténèbres, et il y eut un soir et il y eut un matin, qui formèrent un jour.* Mais il faut considérer qu'autre est la lumière du jour, autre est la lumière du soleil, de la lune et des étoiles, puisque le soleil lui-même semble ajouter l'éclat de ses rayons à la lumière diurne que peut produire le jour, soit à son lever, soit à son coucher; car, avant l'apparition du soleil, le jour luit bien sans doute, mais il ne resplendit pas.

« Il y en a qui demandent aussi pourquoi l'Écri-

igitur Judæos, qui de otio Sabbati gloriantur, quod jam tunc in principio Sabbatum dissolutum sit, dum Deus operatur in Sabbato, complens opera sua in eo, et benedicens ipsi diei : quia in illo universa compleverit.

(*Ibid.*, cap. II, v. 2.)

ture a parlé d'abord du soir, puis du matin? Peut-être pour ne point paraître désigner la nuit avant le jour. Mais on ne remarque pas qu'elle a donné la priorité au jour en disant : *Et Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit ;* et que le soir est la fin du jour, comme le matin la fin de la nuit. Ainsi le commencement du jour est indiqué par cette parole de Dieu : *Que la lumière soit et la lumière fut.* Or, le soir est la fin d'un jour, et le jour suivant lui succede à la fin de la nuit. Quant à l'intention de Dieu, elle résulte évidemment de ce qu'il a appelé en premier lieu la lumière jour, et en second lieu les ténèbres nuit ; et par là même il a établi la loi en vertu de laquelle on ne donne le nom de jour qu'à la durée des vingt-quatre heures diurnes et nocturnes, — *et ils formèrent un jour,* — comme s'il avait dit : La mesure de vingt-quatre heures forme la durée d'un jour (1). »

(1) Movere autem potest quod ait Moyses : *Fiant luminaria ad illuminationem super terram, quæ discernant inter diem et noctem;* quia super jam ubi lumen fecit dixerat : *separavit Deus lucem et tenebras, et factum est vespere et mane dies unus;* sed consideremus quia aliud est lumen diei, aliud lumen solis, lunæ et stellarum, eo quod sol ipse radiis suis fulgorem diurno lumine videatur adjungere, quod vel ortus diei potest prodere vel occasus. Nam ante solem lucet quidem, sed non refulget dies.

Quærunt aliqui cur prius vespere, postea mane Scriptura memoravit? Ne forte noctem prius quam diem significare videatur. Nec advertunt primo quod præmiserit diem, dicendo : *Et vocavit Deus lucem diem et tenebras vocavit noc-*

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE.

Dans son *Hexaméron*, ce Père observe d'abord que plusieurs ne se sont pas bien rendu compte du but que Moïse s'est proposé dans le récit qu'il a fait de l'ouvrage des six jours ; et que, par suite, ils lui reprochent à tort de ne s'être pas expliqué d'une manière plus claire relativement au soleil, en disant comment, après les trois premiers jours, il a été créé avec les autres astres.

« Car, dit-il, pour que l'espace d'un jour s'écoule entre le matin et le soir, il n'est pas nécessaire que le soleil marque soit le soir en se couchant, soit le matin en se levant. C'est ce que Moïse a énoncé dans le cours de sa narration historiqne par ces mots : *Dieu vit que la lumière était bonne, et sépara la lumière d'avec les ténèbres ; et il y eut un soir et un matin.* Mais dès que cette succession de la lumière

tem : deinde quod vespere finis diei sit, et mane finis sit noctis. Principium ergo diei, vox Dei est : *Fiat lux et facta est lux;* finis diei vesper est. Jam sequens dies ex noctis fine succedit. Sententia autem Dei evidens est, quia diem primo vocavit lucem, et secundo vocavit tenebras noctem. Sic legem statuit ut viginti quatuor horæ diurnæ ac nocturnæ diei tantum nomine definiantur, et *fit dies unus*, sicut dixerat viginti quatuor horarum mensura unius diei tempus est.

(Lib. IV, cap. III.)

et des ténèbres se fut accomplie dans les régions inférieures, après un laps de temps égal, Moïse, ne voulant pas qu'on attribuât au hasard, ou à une autre cause, l'origine d'aucune des choses qui s'ensuivirent dans un ordre regulier, fait remonter à Dieu même la dénomination du jour et de la nuit : *Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit.* Car, si naturellement il n'était pas possible que la lumière perdît sa vertu d'éclairer, en arrivant au zénith dans les régions supérieures, il fallait que les régions inférieures s'obscurcissent, à raison de leur nature plus grossière, qui leur fait repousser les rayons de la lumière. Dieu donc nomma soir l'absence de la lumière. Mais lorsque la lumière parcourut de nouveau le haut du cercle, et éclaira les régions supérieures, il appela ce fait même *matin* (1). »

(1) Quasi fieri nequeat, ut *mane* et *vespera* diurnum spatium constituatur, nisi omnino sol et occidens, vespere et oriens *mane* conficiat. Quod autem in genere narrationis historicæ a Mose conscriptum est : *Vidit Deus lucem esse bonam, et divisit inter lucem et tenebras, et factum est vespere et factum est mane.* Hac autem lucis tenebrarumque successione, æquis temporis intervallis, in regione inferiore peracta, Moses, ut nihil eorum quæ ordine consecuta sunt, aut fortuito, aut ab alia causa principium habuisse declararet, diei noctisque denominationem Deo tribuens, *appellavit*, inquit, *lucem diem et tenebras noctem.*

Nam, cum illustrandi vis naturaliter non possit quiescere ubi lux per summam circuli partem transiens ad superiora pervenit, necesse fuit ut inferiora obscurentur, crassiore natura ut par est, splendorem non admittente. Lucis igitur absessum vesperam nominavit. Rursus autem, cum lux su-

SAINT LÉON, PAPE.

Ce saint docteur ne traite point *ex professo* la question de la création; il en parle néanmoins, mais très-brièvement, dans un de ses discours. Le passage que nous allons citer suffit d'ailleurs pour nous révéler clairement sa pensée :

« Dieu dit : *Qu'il y ait des corps lumineux dans le firmament du ciel, afin qu'ils luisent sur la terre*, etc. Mais qu'est-ce que le soleil, qu'est-ce que la lune, sinon des éléments de la création visible et de la lumière matérielle? Car, de même que autre est le temps diurne, autre le temps nocturne; de même le Créateur a constitué les corps lumineux avec des qualités différentes, bien que, avant qu'ils existassent, il y eut déjà des jours sans l'intervention du soleil, et des nuits sans l'intervention de la lune (1). »

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Ce grand patriarche de Constantinople consacre

premum circulum percurreret, et superioribus lumen afferret, illud ipsum factum vocavit mane.

(*In Hexameron sancti Basilii* explicatione.)

(1) Dixit Deus : *Fiant luminaria in firmamento cœli, ut luceant super terram*, etc.

Quid autem est sol, vel quid est luna, nisi visibilis creaturæ et corporeæ lucis elementa? Sicut enim alia diurna, alia nocturna sunt tempora, ita diversam in luminaribus qua-

plusieurs de ses homélies à commenter le premier chapitre de la Genèse. Il s'attache d'abord à établir que les jours de Moïse sont des jours ordinaires, comme le prouvent les passages que nous allons citer :

« *Et Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit.*

« Dès le principe, Dieu assigna à chaque chose des limites, que chaque chose garda invariablement sans exception; mais après que Dieu eut donné leur nom à la lumière et aux ténèbres, l'historien sacré les rapproche pour dire : *Et il y eut un soir, et il y eut un matin, qui formèrent un jour.* Il a parlé expressément à la fois du jour et de la nuit, pour établir un certain ordre et une certaine liaison entre les choses visibles, et empêcher toute confusion. »

« *Et il y eut un soir, et il y eut un matin qui formèrent le second jour.*

« Vous voyez avec quel soin, appelant *soir* la fin de la lumière, *matin* la fin de la nuit, et *jour* la réunion de l'un et de l'autre, il nous instruit, nous éclaire et nous met en garde contre l'opinion de ceux qui se laissent influencer par des raisonnements humains, de peur que nous ne regardions le soir comme la fin du jour, et pour que nous sachions bien que la durée du jour et de la nuit constitue le jour entier. C'est,

litatem Creator instituit, cum tamen, priusquam hæc fierent, et dies sine solis officio, et noctes sine lunæ ministerio præcessissent.

(*Sermone octavo.*)

en effet, ce que la divine Écriture veut exprimer en disant : *Il y eut un soir, et il y eut un matin qui formèrent un jour* (1). »

Plus bas, en appliquant ces paroles au troisième jour, l'illustre docteur dit :

« Vous voyez combien Moïse s'attache, par la répétition fréquente de son enseignement, à bien en pénétrer notre esprit. Vous voyez comment il dit de chacun de ces jours : *Il y eut un soir et un matin qui formèrent le troisième jour*, etc. ; non pas simplement et sans motif, mais afin que nous ne confondions pas l'ordre, et que nous ne pensions pas que le jour prend fin par l'envahissement du soir ; et afin que nous sachions que le soir est la fin de la lumière et le com-

(1) *Et vocavit Deus lucem diem, et tenebras noctem.*

Ab initio cuique suos terminos præfixit, quos perpetuo absque impedimento custodivit. Sed postquam utrique suum nomen dedit, utrumque in unum copulans dixit : *Et factum est vespere et factum est mane dies unus.* Finem diei et finem noctis unum expresse nominavit, ut ordinem aliquam et consequentiam statueret visibilium, nullaque fieret confusio.

Et factum est vespere, et factum est mane dies secundus.

Vides quanta diligentia nos docet, finem lucis vesperam vocans et finem noctis mane, et totum illud diem, ut hoc accurate docti non incidamus in eorum sententiam qui humanis ratiociniis moventur, neque putemus vesperam finem esse diei, sed manifeste sciamus utriusque spatium unum diem implere. Hoc enim vult divina Scriptura manifestare dicens : *Et factum est vespere et factum est mane* dies secundus.

(*Homilia in Genesim.*)

mencement de la nuit, comme le matin est la fin de la nuit et le commencement du jour. Car c'est là ce que veut nous apprendre Moïse, en disant : *Et il y eut un soir*, etc. (1). »

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

Ce saint pape développe longuement la distinction faite par la majorité des Pères entre la création de la matière et la création de la forme. Il dit :

« Si l'on se rend un compte minutieux de l'origine même des choses, on reconnaît bientôt que la substance des êtres a été créée à la fois, mais que les espèces n'ont pas été formées simultanément ; de telle sorte que ce qui a existé en même temps, quant à la substance de la matière, n'a pas apparu en même temps, sous la forme de l'espèce. Ainsi, lorsque l'historien sacré décrit la création simultanée du ciel et de la terre, il retrace à la fois celle des esprits et des corps, à la fois celle de tout ce qui vient du ciel,

(1) Vides quomodo iterando frequenter doctrinam, menti nostræ dictorum vim infligere vult. Vides quomodo de singulis diebus sic dicat : *Et factum est vespere et factum est mane* dies tertius, non simpliciter nec absque causa ; sed ne ordinem confundamus, neque putemus, vespera ingruente, finem accepisse diem ; sed sciamus vesperam finem esse lucis, et principium noctis ; mane autem finem noctis et complementum diei. Hoc enim docere nos vult beatus Moses dicens : *Et factum est*, etc. (*Hom. in Genesim.*)

et à la fois celle de tout de ce que produit la terre. Car le soleil, la lune et les astres ont été, dit-il, placés dans le ciel au quatrième jour; mais ce qui s'est montré au quatrième jour dans une espèce particulière existait, dès le premier jour, par la création dans la substance même du ciel.

« Il est dit aussi que la terre fut créée le premier jour, et que les arbustes se développèrent le troisième jour, ainsi que tout ce qui verdoie sur la terre; mais ce qui se montra au troisième jour dans son espèce était renfermé, dès le premier jour, dans la substance de la terre, d'où chacune de ces espèces sortit. Voilà pourquoi Moïse, après avoir distinctement rapporté, jour par jour, toutes les œuvres de la création, a néanmoins ajouté que toutes choses avaient été faites à la fois, en disant : *Telle fut l'origine des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que le Seigneur fit la terre et les cieux, et toutes les plantes des champs.* (Gen., II, 4 et 5.) Ainsi, l'historien qui avait raconté comme accomplie en divers jours la création du ciel et de la terre, des plantes et des herbes, témoigne maintenant que tout cela a été fait en un jour, afin de montrer clairement que toutes les créatures ont existé simultanément quant à la substance, bien qu'elles n'aient pas revêtu simultanément la forme de leur espèce particulière (1). »

(1) Quod tamen citius agnoscimus, si ipsas causas originum subtiliter indagamus. Rerum quippe substantia simul creata est; sed simul species formata non est; et quod simul

SAINT THOMAS.

Ainsi que nous l'avons observé dans notre Introduction, le Docteur angélique consacre au premier chapitre de la Genèse de nombreuses pages dans sa *Somme*, où il établit par les preuves les plus convaincantes que les jours de la création doivent être considérés comme des jours naturels. Avant de le citer, nous croyons devoir faire remarquer à ceux qui ne sont point familiarisés avec saint Thomas, qu'après

extitit per substantiam materiæ, non simul apparuit per speciem formæ. Cum enim simul factum cœlum terraque describitur, simul spiritalia atque corporalia, simul quidquid de cœlo oritur, simul factum quidquid de terra producitur, indicatur. Sol quippe, luna et sidera quarto die in cœlo facta perhibentur; sed quod quarto die processit in specie, primo die in cœli substantia extitit per conditionem.

Primo die etiam creata terra dicitur, et tertio arbusta condita, et cuncta terræ virentia describuntur. Sed hoc quod die tertio se in specie protulit, nimirum primo die in ipsa de qua ortum est terræ substantia conditum fuit. Hinc est quod Moyses distincte per singulos dies condita omnia retulit, et tamen simul omnia creata subjunxit, dicens : *Istæ sunt generationes cœli et terræ, quando creata sunt in die quo fecit Dominus cœlum et terram, et omne virgultum agri.* (Gen., II, 4 et 5.) Qui enim diversis diebus creatum cœlum et terram, virgultum, herbamque narraverat, nunc uno die facta manifestat, ut liquide ostenderet quod creatura omnis simul per substantiam extitit, quamvis non simul per speciem processit.

(*Moralium*, lib. XXXII, cap. II.)

avoir posé une question, il rapporte les arguments de ses adversaires, avant de lui donner sa solution personnelle.

Question. Convient-il de placer au premier jour la création de la lumière?

Il semble que la production de la lumière ne peut pas être placée convenablement au premier jour, car par la lumière la nuit est distinguée du jour : ce qui se fait par le soleil créé seulement le quatrième jour, etc.

Réponse. Mais il faut dire, comme saint Denis l'a déjà dit dans son ouvrage *Sur les divers noms* (Ire part., lect. III), que cette lumière était la même que celle du soleil, mais qu'elle était encore incomplète. Car, quoique de la même substance que le soleil, et douée d'une vertu générale d'éclairer, elle n'avait point encore cette vertu spéciale et déterminée qui lui a été donnée ensuite pour produire des effets particuliers. Or, cette lumière suffisait déjà pour opérer la différence des jours et des nuits.

« Il faut donc reconnaître un double mouvement dans le ciel ; un mouvement général pour tout le ciel, lequel amène le jour et la nuit, et qui a été établi le premier jour; puis un autre mouvement qui varie selon les divers corps célestes ; et ce sont ces mouvements qui causent les différences que présentent entre eux les jours, les mois et les années. Voilà pourquoi Il n'est fait mention au premier jour que de la distinction du jour et de la nuit produits par le

mouvement général: tandis qu'au quatrième jour, il est fait mention de la différence des jours, des saisons et des années, quand il est dit : *afin qu'ils marquent les saisons, les jours et les années.* Or, c'est cette différence que produisent les mouvements propres des corps célestes (1). »

Question. Peut-on convenablement déterminer la cause de l'apparition des corps lumineux ?

Il ne semble pas que l'on puisse déterminer convenablement la cause de l'apparition des corps lumineux, car la distinction des saisons et des jours a

(1) Utrum convenienter lucis productio in primo die ponatur.

Videtur quod inconvenienter lucis productio in primo die ponatur. Est enim lux qualitas quædam, etc.

Sed est dicendum quod, ut Dionysius dicit cap. IV de *Diver. nom* (part. I, lect. III) illa lux fuit lux solis, sed adhuc informis quantum ad hoc quod jam erat substantia solis, et habebat virtutem illuminativam in commune; sed postmodum data est ei specialis et determinata virtus ad particulares effectus. Poterat itaque illa lux efficere diversitatem dierum et noctium.

Et ideo dicendum est, quod duplex est motus in cœlo : Unus communis toti cœlo, qui facit diem ac noctem; et iste videtur institutus primo die. Alius autem est qui diversificatur per diversa corpora; secundum quos motus fit diversitas dierum ab invicem, et mensium et annorum. Et ideo in primo die fit mentio de sola distinctione noctis et diei, quæ fit per motum communem; in quarto autem die fit mentio de diversitate dierum, et temporum, et annorum, cum dicitur . *Ut sint in tempora, et dies et annos;* quæ quidem diversitas fit per motus proprios.

(*Quæstio* LXVII, art. 1.)

commencé dès le premier jour; les corps lumineux n'ont donc pas été faits pour marquer les saisons, les jours et les années.

Réponse. « Mais on doit dire, au contraire, que c'est dès le premier jour qu'a été établie la division générale du temps en jour et en nuit, en conséquence du mouvement diurne qui est commun au ciel tout entier, et qui a commencé le premier jour; tandis que les différences particulières des jours et des saisons, d'après lesquelles tel jour est plus long qu'un autre, telle saison ou telle année aussi plus longue qu'une autre, sont produites par les mouvements particuliers des astres, qu'on peut supposer n'avoir commencé qu'au quatrième jour (1). »

Question. Tous ces jours ne forment-ils qu'un seul jour?

Il semble qu'on doive adopter l'affirmative. Car on lit dans la Genèse : *Telle fut l'origine des cieux et de*

(1) Utrum convenienter causa productionis luminarium describatur.

Videtur quod inconvenienter causa productionis luminarium describatur. Nam distinctio temporum et dierum incepit a primo die. Non ergo facta sunt luminaria in tempora, et dies, et annos, id est in horum distinctionem.

Sed dicendum est in contrarium quod in primo die facta est communis distinctio temporis per diem, et noctem secundum motum diurnum, qui est communis totius cœli, qui potest intelligi incepisse primo die. Sed speciales distinctiones dierum et temporum, secundum quod dies est calidior die, et tempus tempore, et annus anno, fiunt secundum speciales motus stellarum, qui possunt intelligi quarto die incepisse. (*Quæstio* LXX, art. 2.)

la terre, au jour que le Seigneur fit la terre et les cieux et toutes les plantes des champs. C'est donc en un jour qu'il a fait le ciel et la terre et toutes les plantes des champs, bien qu'il ait fait la terre et les cieux le premier jour, et les plantes des champs le troisième. Le premier et le troisième jour forment donc un seul jour, et, pour la même raison, il faut en dire autant des autres.

Réponse. Mais c'est le contraire qu'il faut dire, car nous lisons dans la Genèse : *Il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour,* puis un second, un troisième, un quatrième jour, etc. Il n'y a donc pas eu seulement un jour. Dans cette question, saint Augustin s'est écarté de l'opinion des autres interprètes; car il prétend que ce que l'on appelle les sept jours, sont un seul jour sept fois désigné par des choses différentes. Les autres interprètes pensent au contraire que ces jours ont été sept jours distincts, et non pas un seul.

Il faut donc dire qu'au jour où Dieu a créé le ciel et la terre, il a aussi créé toutes les plantes des champs en acte, mais avant qu'elles parussent sur la terre, c'est-à-dire en puissance : saint Augustin assigne au troisième jour ce que les autres interprètes font remonter à la première formation des choses.

On objecte aussi ce qu'on lit dans l'Ecclés. (XXIII, 1): *Celui qui vit éternellement a créé toutes choses ensemble.* Or, cela ne saurait être, si plusieurs jours avaient été employés aux ouvrages de la création; car plusieurs

jours ne s'écoulent pas ensemble. Il n'y a donc pas eu plusieurs jours, mais un seul.

Mais il faut répondre que Dieu a créé toutes choses ensemble, quant à leur substance, en quelque sorte informe, mais non ensemble, quant à leur achèvement sous le rapport de leur caractère et de leurs ornements; et c'est pour cela que l'historien sacré se sert particulièrement en cet endroit du mot créé : *Creavit omnia simul* (1). »

(1) Utrum omnes isti dies sint unus dies.

Videtur quod omnes isti dies sint unus dies. Dicitur enim : (Gen., XI, 24.) *Istæ sunt generationes cœli et terræ, in die quo fecit cœlum et terram et omne virgultum agri.* Unus ergo est dies, *in quo fecit cœlum et terram et omne virgultum agri.* Sed cœlum et terram fecit in primo die, virgultum autem agri tertio die. Ergo unus est primus dies, et tertius, et pari ratione omnes alii.

Sed contra est quod Genesi dicitur : *Factum est vespere et mane dies secundus, et dies tertius;* et sic de aliis. Secundum autem et tertium dici non potest, ubi est unum tantum. Ergo non fuit unus dies tantum.

In hac quæstione Augustinus ab aliis expositoribus dissentit. Vult enim quod omnes qui dicuntur septem dies, sunt unus dies septempliciter rebus præsentatus. Alii vero expositores sentiunt quod fuerunt septem dies diversi, et non unus tantum.

Dicendum est ergo quod in die in quo Deus creavit cœlum et terram, creavit etiam omne virgultum agri, in actu, sed antequam oriretur super terram, id est potentialiter : quod Augustinus adscribit tertiæ diei, alii vero primæ rerum institutioni.

Dicitur quod legitur in Eccli : *Qui vivit in æternum creavit omnia simul.* Sed hoc non esset, si dies horum operum

Question. « L'Écriture se sert-elle d'expressions convenables pour décrire les œuvres des six jours ?

« Il semble qu'il faille admettre la négative. Car les expressions de soir et de matin ne suffisent pas pour marquer les divisions du jour, puisque le jour se compose encore d'autres parties. Ainsi, rigoureusement parlant, on ne peut pas dire que le soir et le matin ont formé le second ou le troisième jour. En outre, c'est le mot premier, et non le mot un, qui correspondrait exactement aux mots second et troisième. On aurait donc dû dire : Il y eut un soir et un matin qui formèrent le premier jour, au lieu de dire : qui formèrent *un jour.* »

Réponse. « Il faut d'abord dire avec saint Basile qu'il convient de tirer de sa principale partie, c'est-à-dire du jour, le nom d'un temps quelconque. Le soir et le matin sont pris comme les deux termes du jour dont le matin est le commencement et le soir la fin ; ou parce qu'on désigne par le soir le commencement de la nuit, et par le matin le commencement du jour. Or, pour tracer la première division des choses, il suffisait de ne désigner que le commencement des temps ; si l'on a parlé d'abord du soir,

essent plures, quia plures dies non sunt simul. Ergo non sunt plures dies sed unus tantum.

At dicendum quod Deus creavit omnia simul, quantum ad rerum substantiam, quodammodo informem, sed quantum ad formationem quæ facta est per distinctionem et ornatum, non simul ; unde signanter utitur verbo creationis.

(*Quæstio* LXXIV, art. 2.)

c'est que le jour commençant par la lumière, la fin de la lumière, c'est-à-dire le soir, arrive avant la fin des ténèbres et de la nuit qui est le matin ; ou bien, selon saint Jean Chrysostome, c'est pour indiquer que les jours naturels finissent, non par le soir, mais par le matin (1). »

SAINT BONAVENTURE.

Dans l'un de ses plus remarquables ouvrages, dans

(1) Utrum Scriptura utatur convenientibus verbis ad exprimendum opera sex dierum.

Videtur quod Scriptura non utatur convenientibus verbis ad exprimendum opera sex dierum. Nam *vespere* et *mane* non sufficienter dividunt diem, cum sint plures partes diei. Ergo inconvenienter dicitur quod factum est *vespere* et *mane* dies secundus vel tertius. Præterea secundo et tertio non convenienter correspondet unum, sed primum. Debuit ergo dici : factum est *vespere* et *mane* dies primus, ubi dicitur *dies unus*.

Sed dicendum est ad primum, cum Basilio in *Hexameron*, totum tempus convenit denominari a principaliori parte, scilicet a die. *Vespere* autem et *mane* ponuntur ut termini diei cujus *mane* est principium, sed *vespere* finis. Vel quia per *vespere* designatur principium noctis, per *mane* principium diei. Congruum autem fuit ut ubi commemoratur prima distinctio rerum, sola principia temporum designarentur. Præmittitur autem *vespere :* quia cum a luce dies inceperit, prius occurrit terminus lucis, quod est *vespere*, quam terminus tenebrarum, et noctis, quod est *mane*. Vel secundum Chrysostomum ut designetur quod dies naturalis non terminatur in vespere sed in mane.

(*Quæstio* LXXIV, art. 2.)

son *Breviloquium*, dont Gerson disait qu'il avait été composé avec un art divin, le Docteur séraphique consacre plusieurs chapitres à la création du monde. En traitant de la nature des corps, il les envisage d'abord sous le point de vue de leur formation.

« Il faut admettre, dit-il, que cette formation a été accomplie en six jours, de telle sorte que Dieu a créé le ciel et la terre au commencement avant tout autre jour. La lumière a été formée au premier jour; le firmament a été établi au milieu des eaux le second jour ; la terre a été séparée des eaux, et celles-ci ont été réunies dans leur bassin le troisième jour; le ciel a été orné des corps lumineux le quatrième jour; l'air et l'eau ont été peuplés d'oiseaux et de poissons le cinquième jour ; les animaux et les hommes ont été créés le sixième jour ; et le septième Dieu s'est reposé.

« Pour comprendre la raison de cet ordre, il faut se rappeler que la distinction des corps du monde doit être envisagée en trois manières; c'est pourquoi elle a été établie en trois jours. Il y a la distinction de la nature lumineuse de celle qui ne l'est pas ; et celle-ci a été faite au premier jour, quand Dieu sépara la lumière des ténèbres. Il y a la distinction de la nature liquide de celle qui lui est semblable ; et cette distinction a été faite au second jour, quand les eaux ont été séparées des eaux. Il y a enfin la distinction de la nature liquide, de la nature solide ; et celle-ci a été faite au troisième jour, lorsque la

terre a été séparée des eaux. Cette distinction a donc dû être faite pendant trois jours.

« Et comme la parure correspond à la distinction, elle a dû être faite pareillement en trois jours. En effet, il y a la parure de la nature lumineuse, et celle-ci a été faite au quatrième jour, lorsque Dieu forma le soleil, la lune et les étoiles; il y a la parure de la nature fluide, et celle-ci a été faite le cinquième jour, lorsque Dieu a créé les oiseaux et les poissons, pour orner l'air et les eaux; il y a la parure de la nature solide, c'est-à-dire la terre, et celle-ci lui a été donnée le sixième jour, où Dieu créa l'homme et les animaux.

« Bien que Dieu eût pu créer toutes ces choses en un instant, cependant il a préféré les créer dans une succession de temps, soit pour manifester sa puissance, sa bonté, soit pour établir une correspondance convenable entre les jours et les œuvres. A ces six jours de travail vient s'ajouter un septième, celui du repos. Si nous ne lisons pas que ce jour a eu un soir, comme les autres, ce n'est pas que ce jour n'ait été suivi de la nuit; mais c'était pour nous représenter le repos des âmes qui n'aura jamais de fin (1). »

(1) De natura corporea hæc specialiter tenenda sunt, scilicet quod sex diebus sit in esse producta, ita quod in principio ante omnem diem creavit Deus cœlum et terram. Primo vero die formata est lux; secunda, firmamentum factum est in medio aquarum; tertia die separatæ sunt aquæ a terra,

SAINT JUSTIN.

Dans ses Conférences aux orthodoxes, ce saint

et congregatæ in locum unum; quarto vero die cœlum ornatum est luminaribus; quinto aer et aqua volatilibus et piscibus; sexto terra animalibus et hominibus; septimo vero die requievit Deus.

Ratio ad intelligendum prædictorum hæc est : quia distinctio corporum mundi, attenditur secundum triplicem modum, ideo facta fuit per triduum. Est enim distinctio naturæ luminosæ a perspicua et opaca, et hæc facta est in primo die, in divisione lucis ac tenebris; et est distinctio naturæ perspicuæ a perspicua, et hæc facta est secundo die, in divisione aquarum ab aquis; et est distinctio naturæ perspicuæ ab opaca, et hæc facta est tertio die, in divisione aquarum a terris. Sic igitur distinctio fieri debuit per triduum.

Et quia ornatus correspondet distinctioni ideo similiter tribus diebus debuit consummari. Est enim ornatus naturæ luminosæ, et hic factus est quarto die, in formatione solis, lunæ et stellarum; et est ornatus naturæ perspicuæ et hic factus est quinto die, in quo ex aquis facti sunt pisces et aves ad ornatum aeris et aquæ; et est ornatus naturæ opacæ, scilicet terræ, et hic factus sexto die, in quo factæ sunt bestiæ, et facta est natura humana.

Hæc autem omnia, licet potuerit Deus facere in instanti, maluit tamen per successionem temporum, tum propter distinctam repræsentationem potentiæ, sapientiæ, bonitatis; tum propter convenientem correspondentiam dierum et operationum. Et hinc est, quod sex diebus operum additur septimus quietis; qui dies non scribitur habere vesperam, non quia non habuit dies illa noctem succedentem, sed ad præfigurandum animarum quietem quæ nunquam habebit finem.

(Cap. II, *de Natura corporali.*)

martyr présente l'objection suivante relative à la création, qu'il résout immédiatement :

« Si la création des astres, dit-il, a eu lieu le quatrième jour, et s'ils ont été chargés de marquer le nombre des jours, comment les trois jours antérieurs à la formation de ces astres ne jetteraient-ils pas un certain doute sur le nombre des jours postérieurs ?

« Non, répond-il, car c'est la production de la lumière qui a servi à distinguer la lumière d'avec les ténèbres, et c'est cette dernière distinction qui a fait le jour et la nuit. Avant la création des astres, et conformément à l'ordre de Dieu, l'accroissement de la lumière amenait le jour, et l'accroissement des ténèbres la nuit. Mais depuis la création des astres, Dieu a voulu qu'ils remplissent ce rôle, en présidant, l'un à la lumière et au jour, l'autre aux ténèbres et à la nuit. Et ce que fait maintenant la lumière du jour avec un corps lumineux, elle le faisait également avant la création des astres, selon la fin et l'ordre de Dieu, qui en a limité la durée à celle de douze heures (1). »

(1) Si quarto die luminarium facta est creatio, et ipsis autem dierum constituitur numerus, quomodo tres ante luminarium productionem dies non indubium dierum post illorum productionem numerum vocant?

Responsio. Ex productione lucis distinctio facta est lucis et tenebrarum; et ex distinctione lucis et tenebrarum, dies extitit et nox. Ante luminaria condita, ex præscripto Dei, lux invalescens diem, et tenebræ invalescentes noctem

SAINT EPHREM.

En commentant ce texte : *Le quatrième jour, Dieu fit deux grands corps lumineux, pour qu'ils éclairassent la terre,* ce Père dit :

« Dieu amassa et renferma dans un corps lumineux la lumière qui, pendant les trois jours précédents, circulait de toutes parts, répandue au loin dans tout l'univers. En effet, il fallut bien que ces trois premiers jours fussent partout déterminés par la lumière; toutefois, son cours n'était point marqué par les bornes distinctes des heures : elle ne divisait pas le jour en certaines parties, mais suspendue, à la manière d'une nuée éclatante, sans désigner le nombre des heures, sans causer, par son mouvement propre, ni l'aurore, ni le déclin du jour, sans recevoir aucune influence de la sphère céleste, elle se répandait à l'instant même où l'aube devait apparaître, à peu près comme l'astre qui est chargé de produire le jour (1). »

constituere. A luminaribus vero conditis dispositum est ut potestatem illam obtinerent, alterum lucis et diei, alterum tenebrarum ac noctis. Et qualis nunc diei lux cum luminari efficit, tales quoque ante luminarium creationem efficiebat juxta finem et præscriptum Dei, qui ditionem ejus duodecim horis definivit.

(*Quæstio* LXII, *ad Ortodoxos.*)

(1) In his porro luminaribus contraxit et circumscripsit

Voici ensuite comment saint Ephrem explique ce texte : *Et le soir et le matin formèrent le troisième jour* : « Quoiqu'il faille faire commencer au soir les œuvres accomplies avant le quatrième jour, la raison elle-même nous convainc que les œuvres du quatrième jour ont été commencées le matin. En effet, on doit regarder comme terminé le troisième jour, après ces paroles : *Et il y eut un soir et un matin qui formèrent le troisième jour.* Dès lors, ce n'est pas le soir que Dieu a créé les deux grands corps lumineux (1). »

SAINT JEAN DAMASCÈNE.

Dans son traité *Sur la foi orthodoxe*, le saint Thomas de l'Orient, comme on l'appelle, com-

Deus totam lucem quæ tribus ante diebus per universum latissime diffusa, vagabatur. Illos namque dies priores luce ubique distinctos fuisse oportuit : at illa nec discretis horarum terminis definiebatur, neque diem in certo spatio dividebat; sed in modum luce nubis suspensa, nec horarum numerum designabat, nec ortum nec occasum proprio motu afferebat, neque ullam ab orbe cœlesti impressionem patiebatur; sed repente sub diluculum fundebatur, eadem tamen illius luminaris proprium cujus est efficere diem.

(*Interp. in Genesim.*)

(1) Quamvis initium operum quæ facta sunt ante quartum diem, a vespera desumendum sit, opus tamen quarti diei a mane inchoatum fuisse ratio ipsa convincit. Cum enim tertius dies completus esse intelligatur post illa verba : *Factum est vespere et mane dies tertius*, Deus duo illa luminaria horis vespertinis non condidit. (*Ibid.*)

mente ce texte : *Que la lumière soit et la lumière fut,* de la manière suivante :

« Ainsi, au commencement, c'est-à-dire au premier jour, Dieu créa la lumière, qui fait la beauté et l'ornement de toutes les créatures visibles. Or, Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit. Mais ce n'est pas la nuit qui a été créée la première, c'est le jour ; de sorte que c'est le jour qui a paru en premier lieu, et en second lieu la nuit. La nuit succéda donc au jour, et c'est du commencement du jour jusqu'au jour suivant qu'il faut compter un jour, en y comprenant la nuit. En effet, l'Écriture dit : *Et le soir et le matin formèrent un jour*. Et quant aux trois premiers jours, le jour et la nuit se faisaient, d'abord par la diffusion, puis par le refoulement de la lumière, qui arrivait ou se retirait, suivant l'ordre souverain de Dieu.

« Saint Basile enseigne que dans les jours qui ont précédé la formation des corps lumineux célestes c'est par la diffusion, ou par le retrait de la lumière, que se faisaient le jour et la nuit. Après la création du soleil, dit-il, le jour paraît quand l'air est éclairé par le soleil, dans la partie de l'hémisphère terrestre au-dessus de laquelle il brille, et la nuit vient par l'ombre de la terre, quand le soleil se cache. Quant aux trois premiers jours, le jour se produisait, non par le mouvement solaire, mais par le jaillissement de cette lumière primitive qui s'épanchait, suivant la mesure déterminée par Dieu, puis se

retirait pour faire de nouveau place à la nuit. Toutefois, des auteurs latins pensent que cette lumière créée le premier jour produisait le jour et la nuit, par un mouvement circulaire, comme les produit maintenant le soleil, qui, au quatrième jour, a été formé de cette lumière. Ainsi, par son mouvement au-dessus de notre hémisphère, elle aurait fait le jour, et, par sa translation au-dessous, elle aurait fait la nuit (1). »

(1) Et dixit Deus : *Fiat lux et facta est lux.*

In principio igitur, hoc est die primo, Deus lucem quæ visibilium creaturarum omnium decus est atque ornamentum, procreavit. Vocavit autem Deus lucem diem et tenebras noctem. Nec vero nox prius creata est, sed dies, ac proinde dies prior extitit, nox posterior. Diem ergo nox sequitur, atque ab unius diei ortu usque ad alium diem unum est, hoc est dies unus cum nocte conjunctus. Ait enim Scriptura : *Et factum est vespere et mane dies unus.* Et quidem tribus primis diebus, luce Dei jussu atque imperio, tum esse diffundente, tum rursus contrahente, dies et nox fiebant.

In his diebus, luminarium cœlestium formationem antecedentibus, lucis diffusione diem, hujusdem vero contractione noctem fieri, ut ait Basilius dicens : Post solis creationem dies est, cum a sole illuminatus est aer, in eo quod super terram est hemispherio relucente, et nox umbra terræ, occultato sole. Tribus autem primis diebus, non secundum motum solarem, sed refuso principali lumine illo, et rursus contracto, secundum determinatam a Deo mensuram, dies generabatur, et nox rursum inducebatur. Verumtamen auctores latini censent lucem illam primo die creatam, diem fecisse et noctem motu circulari, quemadmodum et nunc sol qui ex ea luce quarto die formatus latione sui sub nostro hemispherio, noctem.

(*De Orthodoxa fide*, lib. II, cap. VII.)

LACTANCE.

Dans son livre *des Institutions divines*, Lactance combat l'erreur de Platon et de plusieurs autres philosophes, qui prétendaient qu'un grand nombre de milliers de siècles s'étaient écoulés depuis la création du monde : « Que les philosophes sachent, dit-il, que le monde a été créé dans l'espace de six jours, selon les enseignements de la sainte Écriture, et que Dieu a sanctifié le septième jour, où il s'est reposé de ses œuvres. Conséquemment, toutes les œuvres de Dieu ayant été accomplies en six jours, il est nécessaire que le monde demeure dans cet état durant six mille ans. Et de même que Dieu a travaillé pendant six jours pour faire de si grandes choses, ainsi la religion et la vérité doivent-elles combattre, pendant six mille ans, contre le mal qui prévaut trop souvent sur le bien (1). »

(1) Sciant igitur Philosophi, qui ab exordio mundi sæculorum millia enumerant, mundum Deus, sicut arcanis sacræ Scripturæ continetur, sex dierum spatio consummavit; diemque septimum, quo ab operibus suis requieverat, sanxit. Ergo, quoniam sex diebus cuncta Dei opera perfecta sunt, per sæcula sex, id est annorum sex millia manere hoc statu mundum necesse est. Et sicut Deus sex illos dies in tantis rebus fabricandis laboravit : ita et religio et veritas in his sex millibus annorum laboret necesse est, malitia prævalente ac dominante.

(*De Mundi temporibus primis ac postremis*, cap. XIV.)

BÈDE.

Ce vénérable religieux, dont l'érudition était si vaste, si universelle, qu'on pourrait le nommer l'encyclopédie du VIII[e] siècle, se pose une foule de questions relatives à la création auxquelles il répond lui-même. Les nombreux détails dans lesquels il entre prouvent que cette question des jours généisiaques préoccupait déjà alors vivement les esprits. Il commente d'abord le texte : *Il y eut un soir, il y eut un matin qui formèrent un jour.*

« Il y eut un soir, parce que la lumière baissa peu à peu, lorsque fut accompli le temps de sa durée diurne, et qu'elle descendit dans les parties inférieures du monde; ce qui a lieu maintenant par le cours ordinaire du soleil. Il y eut un matin, parce que la même lumière revint peu à peu sur la terre pour donner naissance à un autre jour, et c'est à ce moment que se termina un jour de vingt-quatre heures. L'historien sacré a soin de s'exprimer ainsi pour que nous sachions, qu'après son déclin, la lumière a visité les parties inférieures du globe. C'est encore pour cela qu'il a préféré dire : *Il y eut un soir et un matin,* plutôt que : Il y eut une nuit et il y eut un jour ; afin de faire comprendre que la circulation de la lumière primitive produisit alors ce qu'on sait que produit maintenant le soleil par son cours

diurne et nocturne; à cette différence près toutefois qu'après la création des astres, la nuit était éclairée de sa propre lumière bien qu'à un moindre degré que le jour (1). »

Voici maintenant les questions dont nous avons parlé :

Question. Faut-il ou ne faut-il pas considérer comme des jours les trois jours qui ont précédé celui où Dieu a placé les astres dans le ciel?

Réponse. Il faut les regarder comme des jours, attendu que l'autorité de l'Écriture surpasse tous les raisonnements possibles de l'esprit humain (2). »

(1) Factum est vespere occidente paulatim luce post expletum spatium diurnæ longitudinis, atque inferiores mundi partes subeunte, quod nunc usitato solis circuitu noctibus agi solet. Factum est mane, redeunte eodem paulatim super terras, atque alium diem iniante, et huc usque dies expletus est unus, viginti scilicet et quatuor horarum : hujus commendatione verbis Scriptura vigilanter admonet, ut lucem quæ facta est inferiora orbis occasu suo lustrasse discamus. Unde etiam vespera et mane quam noctem et diem factam dicere maluit, ut insinuaret tunc primariæ lucis actum esse circuitu, quod nunc circuitu solis die nocteque geri constat; præter hoc solummodo quod post creata sidera nox quoque tum sua etsi minori quam dies luce perfunditur.

(*In Hexameron*, lib. I.)

(2) *Interrogatio.* Et tres dies qui præcesserunt, antequam sidera in cœlo posuisset, pertinent ad dies an non?

Responsio. Id intelligendum est quia pertinent ad dies, quia major est Scripturæ auctoritas quam omnis humani ingenii capacitas.

(*De Sex dierum creatione.*)

Question. Vous avez dit que le jour est l'air éclairé par le soleil; cependant nous lisons qu'au commencement des choses il y eut trois jours avant la création du soleil.

Réponse. Il est vrai qu'à l'origine des choses les ténèbres couvraient la face de l'abîme; et Dieu dit : *Que la lumière soit et la lumière fut, et Dieu appela la lumière jour.* Ainsi la lumière, surgissant à l'orient, dissipa les ténèbres, et répandit également par toute la terre ses brillantes splendeurs. C'est cette lumière qui, en apparaissant et disparaissant comme le soleil, a fait les trois premiers jours.

Question. Que fut primitivement le jour et la nuit?

Réponse. Un jour comme un autre, puisque dès le premier jour Dieu créa la lumière, ainsi que le dit saint Isidore et que le confirme saint Augustin.

Question. Pourquoi donc alors l'Écriture parle-t-elle à la fois du jour et de la nuit?

Réponse. On le voit dans la divine Écriture, à l'endroit où il est écrit : *Et il y eut un soir,* c'est-à-dire une nuit, *et un matin qui formèrent un jour.* Elle prouve par là même que le jour et la nuit composent ensemble ce qu'on appelle un jour.

Question. Comment était fixé le commencement du jour chez les Hébreux, les Chaldéens, les Égyptiens, les Romains et les Perses?

Réponse. Chez les Hébreux, le jour commençait à la sixième heure du jour, parce qu'ils comptaient les heures d'après le cours de la lune; il commençait

chez les Chaldéens et les Perses au lever, et chez les Égyptiens au coucher du soleil.

Question. A quelle époque de l'année apparut le premier jour du monde?

Réponse. Au quinze des calendes d'avril, puisque nous croyons que c'est alors que la lumière a été créée; et ainsi les trois premiers jours s'étaient écoulés sans aucune détermination d'heure mesurée par les astres qui n'existaient pas encore. Mais au quatrième jour, c'est-à-dire au douze des calendes d'avril, le soleil et les astres furent créés, afin qu'ils servissent de signes pour marquer et les temps, et les jours, et les années.

Question. Qui donc composa et nomma la première semaine et les jours de la semaine?

Réponse. Dieu sans doute, qui fit toutes les créatures en six jours et se reposa le septième jour. Voilà pourquoi il dit lui-même dans la loi : *Tu travailleras six jours, et tu feras tout ce que tu as à faire; mais le septième jour, qui est le sabbat du Seigneur ton Dieu, tu ne feras aucun ouvrage; car le Seigneur a fait en six jours le ciel et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils contiennent, et il se reposa le septième jour* (1). »

(1) *Interrogatio.* Dixisti diem esse aerem a sole illustratum; cum principio creaturarum legimus tres esse dies ante solem conditum.

Responsio. Verum est; in primordio creaturarum tenebræ erant super faciem abyssi dixitque Deus : *Fiat lux et facta est lux;* et vocavit Deus lucem diem. Igitur lux ab Oriente emersa, fugatis tenebris, latitudinem sui fulgoris per totam

RABAN-MAUR.

Ce célèbre abbé de Fulde, devenu plus tard archevêque de Mayence, a traité longuement la question

terram æqualiter perfulsit. Primos ternos dies oriendo et occidendo, velut sol terminavit.

Interrogatio. Quid primitus fuit dies aut nox?

Responsio. Dies utique, quia prima die condidit Deus lucem, ut Isidorus ait, et Augustinus confirmat.

Interrogatio. Quid ergo demonstrat quod dies et nox simul dicitur ?

Responsio. In Scriptura divina ostenditur ubi legitur : *et factum est vespere*, hoc est nox, *et mane dies unus.* Tunc ostendit quod nox et dies simul dies nuncupantur.

Interrogatio. Quomodo dies habet initium apud Hebræos et Chaldæos, et Egyptios, et Romanos et Persas?

Responsio. Dies, secundum Hebræos, a sexta hora diei incipit, quia Hebræi secundum lunam numerant; secundum Chaldæos et Persas ab ortu solis; secundum Egyptios ab occasu solis.

Interrogatio. Quo in loco primus dies mundi extitit?

Responsio. Quinto decimo calendarum aprilium, quo videlicet die lucem formatam primitus credimus; et sic tres illos dies primos, absque ullis horarum dimentionibus, utpote nondum factis sideribus cucurrisse; quarto demum die, hoc est duodecimo calendarum aprilium, sol et sidera condita sunt, ut essent in signa et tempora et dies et annos.

Interrogatio. Quis ergo primam septimanam et dies septimanæ composuit, et nuncupavit?

Responsio. Deus sine dubio, qui in sex diebus omnes creaturas creavit, et in septimo die quievit. Hinc ipse in lege dixit ; *Sex diebus operaberis, et facies omnia opera tua ;*

qui nous occupe, et dans ses commentaires sur la Genèse, et dans son livre *du Comput*. Nous allons en extraire les passages suivants :

« Inspiré par l'esprit divin, le bienheureux Moïse, pour réfuter d'avance les diverses erreurs des philosophes sur le monde, commence son récit par ces mots : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*. Il parlait ainsi à la fois de l'origine des choses, de l'auteur du monde et de la création de la matière, pour montrer que Dieu lui-même était l'origine de l'universalité des choses : *Au commencement*. Cette dernière expression se rapporte au commencement du *temps*, c'est-à-dire à celui où Dieu a fait le ciel et la terre. C'est donc au commencement du *temps* que Dieu a fait le ciel et la terre.

« *Et il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour.*

« Il y eut un soir, c'est-à-dire que la lumière baissa peu à peu après l'achèvement de la durée d'un jour, et descendit dans les parties inférieures du monde ; ce que produit maintenant dans la nuit le cours ordinaire du soleil. Et il y eut un matin, quand cette même lumière revint peu à peu sur la terre, et commença un autre jour; et c'est à ce moment que se termina un jour entier, un jour de vingt-quatre

septimo autem die Sabbatum Domini Dei tui est : non facies in eo omne opus. In sex enim diebus fecit Dominus cœlum et terram, mare et omnia quæ in eis sunt, et requievit die septimo.

(*De Ratione computi*, cap. III, *de Die*.)

heures. Par ces mots l'Ecriture nous fait clairement comprendre que nous devons dire qu'après son déclin, la lumière, telle qu'elle a été faite, a visité les régions inférieures du globe. Car, s'il en était autrement, si, à l'arrivée du soir, la lumière, baissant peu à peu, finissait par s'éteindre, pour se rallumer peu à peu le matin, en apparaissant de nouveau dans la création, ce n'est pas au matin du jour suivant, mais plutôt au soir du premier jour que l'historien sacré dirait qu'il s'est écoulé un jour entier. C'est pourquoi il a mieux aimé dire : *Il y eut un soir et un matin*, plutôt que : *Il y eut un jour et une nuit*, afin de marquer que la révolution de la lumière primitive avait produit alors ce qu'on sait être produit actuellement par la révolution du soleil, durant le jour et durant la nuit (1). »

(1) Divino spiritu prævidens sanctus Moyses philosophorum errores diversos circa mundum repellens, in exordio sermonis sic ait : *In principio*, etc... Initium rerum, auctorem mundi, creationem materiæ comprehendens, ut Deum cognosceret ipsum esse initium universorum : *In principio*. Principium refertur ad *tempus*, id est, in quo tempore fecit Deus cœlum et terram. In principio itaque *temporis* Deus fecit cœlum et terram.

Factumque vespere et mane dies unus, factum est vespere, id est occidente paulatim luce post expletum spatium diurnæ longitudinis, atque inferiores partes mundi subeunte, quod nunc usitato solis circuitu noctibus agi solet. Factum est mane redeunte eadem paulatim supra terras, atque alium diem initiante; et huc usque dies expletus est unus, viginti scilicet et quatuor horarum. Cujus commendatione

« *Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux qui servent de signes pour marquer le temps et les jours et les années.*

« Il y a donc des corps lumineux pour servir de signes; non que de leur apparition ait dépendu le commencement du temps, puisqu'ils ont pris leur cours du moment où Dieu a fait le ciel et la terre, ou le commencement des jours et des années, puisque, comme on le sait, leur origine remonte au moment où Dieu a dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut;* mais parce que c'est le lever et le coucher de ces astres qui a déterminé l'ordre du temps, des jours et des années.

« Quant aux paroles qui suivent : *Telle fut l'origine du ciel et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que le Seigneur fit le ciel et la terre*, elles ne doivent nullement paraître contraires à l'opinion ci-dessus énoncée; car elles font clairement comprendre que l'Ecriture désigne en cet endroit, par le mot *jour,* tout le temps pendant lequel a été accomplie la création pre-

verbi, Scriptura vigilanter admonet ut lucem quæ facta est inferiora orbis occasu suo lustrasse dicamus. Nam si hoc non faceret, sed magis facto vespere paulatim tota periret, ac rursum mane paulatim in re creata resurgeret, non jam in mane diei sequentis, sed potius in vespera primi unum diceret esse diem in perfectum. Unde magis vesperam et mane quam noctem ac diem factum dicere maluit, ut insinuaret tunc primariæ lucis actum esse circuitum, quod nunc circuitu solis die noctuque fieri constat.

(*Comment. in Gen.*, cap. I et II.)

mière. En effet, ce n'est pas dans *un jour* quelconque des six jours que le ciel a été fait ou éclairé par les astres, et que la terre a été séparée des eaux et couverte d'herbes et de plantes, etc.; mais l'Ecriture a donné le nom de *jour* à tout ce temps-là (1). »

BRUNO D'ASTI.

Ce savant abbé du Mont-Cassin commente ainsi ce texte : *Et le soir et le matin formèrent un jour.*

« Dieu fit donc au commencement le ciel, la terre et la lumière, et c'est après que tout cela fut fait qu'arriva le soir; le matin précédent ayant été continué jusqu'au soir. Un jour se trouva formé, et alors Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres, et

(1) *Fiant luminaria ut sint in signa et tempora et dies et annos.*

Sunt ergo luminaria in signa, tempora, etc .. non quod a conditione earum tempora cœperunt, quæ constat cœpisse a principio quo Deus fecit cœlum et terram, vel dies et anni, qui originem sumpsisse noscuntur ex quo dixit Deus : Fiat lux et facta est lux; sed quia per ortus eorum sive transitus, temporum ordo dierumque annorumque signatur.

Quod vero sequitur : *Istæ sunt generationes*, etc.... *in die quo fecit Dominus cœlum et terram*, nequaquam memoratæ Dei sententiæ videri debet ad versum, sed aperte intelligi, quia diem hoc loco Scripturæ pro omni tempore illo posuit, quo primordiali creatura formata est. Neque enim in unoquolibet sex dierum cœlum factum, vel sideribus illustratum, et terra est separata ab aquis, atque arboribus et herbis consita, sed more sibi solito Scriptura diem pro tempore posuit.

(*Comment. in Gen.*, cap. x et xi.)

le jour fini, le soir lui succéda. Car ce n'est point pendant le jour que Dieu fit la nuit; mais il a voulu que, suivant l'ordre, la nuit vint après le jour. Quant à ce qui est dit : *Le soir et le matin formèrent un jour*, et non point le premier jour, cela tient à ce que ces mots premier et second sont relatifs, et que l'un ne saurait être conçu sans l'autre. Or, comme il n'y avait point eu encore de second jour, il n'y avait, par là même, eu qu'un jour ; lequel ne pouvait pas conséquemment être appelé premier jour. »

Et sur ce texte : *Telle fut l'origine du ciel, etc., au jour que le Seigneur fit la terre et le ciel*, il s'écrie :

« Quoi donc! est-ce que Dieu a créé toutes choses en un jour, et non pas en six? Il a tout créé en un jour, parce qu'il a créé à la fois la matière de toutes choses, c'est-à-dire le ciel et la terre; mais il les a faites en six jours, parce qu'il a mis tout ce temps à former de cette même matière toutes choses, suivant leurs différents genres (1). »

MARIUS VICTORINUS.

Cet écrivain, dont saint Jerôme et saint Augustin

(1) *Factumque est vespere et mane dies unus.*

Fecitque Deus in principio cœlum et terram et lucem, quibus patratis factum est vespere, usque hoc præcedente mane continuato. Factus est dies unus, et tum quidem a tenebris lucem divisit, quo finito die, factum est vespere. Neque enim in die noctem fecit, sed suo ordine post diem

font le plus grand éloge, se demande, à propos de ces paroles de l'Écriture : *Et le soir et le matin formèrent un jour*, si c'est le soir ou si c'est le matin que le jour commença :

« Gardons-nous, répond-il, de nous refuser à croire que par ces mots l'historien sacré a désigné un jour ; car ce qui suit prouve qu'il a voulu indiquer un laps de douze heures. En effet, on ne saurait concevoir le jour du Seigneur sans le nombre d'heures qui le composent. Lors donc que vous parlez d'un jour, vous supposez par là même toutes les heures écoulées jusqu'au soir. Ainsi Moïse, notre maître, dit que la lumière a été appelée jour, pour nous faire comprendre que ce n'est pas sans intention que pareil nom a été donné à la durée habituelle de douze heures. Si donc, mon ami, le jour est maintenant composé de cette manière, pourquoi n'ajouterions-nous pas foi au prophète nous disant — qu'au commencement des choses il est arrivé ce qui

fieri præcepit. Quod autem dictum est : *factus est dies unus*, et non dicitur factus est dies primus, ad hoc valet quod primus et secundus relativa sunt, neque sine altero alter esse potuit. Cum igitur nondum esset secundus, erat utique dies unus ; ipse tamen unus primus dici non poterat.

Istæ sunt generationes, etc. — *In die quo fecit Dominus cœlum et terram.*

Quid igitur? Numquid uno et sex diebus creavit omnia? uno quidem creavit, quia simul materiam omnium creavit, nempe cœlum et terram, et sex diebus fecit quia ex ipsa materia in diversas species cuncta formavit.

(*Expositio in Gen.*, cap. I.)

arrive aujourd'hui? Le soir continue jusqu'au matin, en se complétant par les heures de la nuit, et fait ainsi un jour entier, jusqu'au moment où commence un matin qui appartient non plus au premier, mais au second jour (1). »

Nous allons clore cette longue série de témoignages des Pères en faveur de l'interprétation littérale des jours génésiaques par ceux d'Hugues de Saint-Victor et d'Honoré d'Autun. Trithème nous représente le premier comme un homme très-versé dans les saintes Écritures, sans égal parmi les anciens dans la philosophie et comme le plus célèbre docteur de son temps. La grande Bibliothèque des Pères place le second au premier rang des érudits de son siècle.

HUGUES DE SAINT-VICTOR.

« Il faut remarquer d'abord, dit-il, que, dans le

(1) Absit a nobis nolle requirere manente prædicto nomine diem appellari : quod subsecutus est utique duodecim horarum spatio conclusit significare. Nec enim dies, si dominica appellatur, sine horis competentibus definitur. Cum ergo diem dicis, horam quamcumque definitam usque ad vesperam statuis. Ita Dominus meus Moyses lucem vocatam dicit esse diem, ut nos non sine officio duodecim horarum usum quotidianum dignum fuisse dignosceremus.

Igitur, amice, si hodie dies ita definiatur, quare non credamus prophetæ dicenti ipsum in initio factum esse quod hodie fiat? Manet vespera usque in matutinum, noctisque horas adimplens, et sic una dies definita appellatur, in quo matutinum non primi diei dicatur sed secundi.

premier livre de la Genèse, Moïse est un historien exposant les faits depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de Jacob (1).

« Le premier jour Dieu sépara le feu des autres éléments, et c'est ce qu'il annonce lui-même par cette parole: *Que la lumière soit.* Or, le feu, une fois séparé, fournit au monde inférieur une certaine lumière douée d'une mouvement circulaire: laquelle, semblable à une nuée lumineuse, décrivait un orbite, comme maintenant le soleil. L'apparition et la disparition de cette lumière constituèrent les trois premiers jours et les trois premières nuits; c'est ce que fait assez entendre l'Écriture en désignant le jour naturel par deux termes extrêmes, en disant: *Et il y eut un soir*, pour marquer la fin du jour artificiel; puis, *et il y eut un matin*, pour marquer la fin de la nuit.

« On dira peut-être qu'il ne convenait pas à Dieu de faire, à l'instar de l'homme, quelque chose d'imparfait ou de mal ordonné, ou d'irrégulier. On peut répondre à cela que si Dieu, qui pouvait tout faire en un seul moment, a distribué ses œuvres en six jours, ce n'est point par impuissance, mais pour l'instruction et l'exemple de ses créatures raisonnables. Car, de même qu'il a donné d'abord aux choses

(1) Primo tenendum est quod Moyses in hoc primo libro Genesis est historiographus texens historiam a principio mundi usque ad mortem Jacob.

(*Adnotationes elucidatoriæ in Pentateuchum.* cap, III.)

d'être, et ensuite d'être belles, de même il a voulu distribuer son ouvrage en six jours, afin que l'esprit de l'homme pût trouver une leçon dans cette conduite (1). »

Honoré d'Autun.

« *Et il sépara la lumière des ténèbres, et il appela la lumière jour et les ténèbres nuit;* de telle sorte que la lumière brillât douze heures sur la terre, et douze heures au-dessous; et que pareillement les ténèbres dissipées par la lumière se réfugiassent douze heures au-dessous de la terre et restassent autant d'heures au-dessus.

« *Et il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour.* Le soir est la fin du jour comme le matin est la fin de

(1) Prima die distinxit Deus ignem a cæteris elementis, et hoc est quod ipse dixit : *Fiat lux.* Ignis vero distinctus lumen præbuit mundo inferiori qualecumque et motum habens circularem; quasi quædam lucida nubes circumferebatur, sicut modo sol. Ortu et occasu illius fecit tres primos dies et noctes : quod caute innuens Scriptura distinguit naturalem diem per duos extremos articulos, ita : *et factum est,* inquit, *vespere,* quod est finis artificialis diei; *et factum est mane,* quod est finis noctis.

Si dicitur quod Deo non convenit ad modum hominis aliquid imperfectum facere, aut inordinatum, aut deforme. Respondetur quod Deus qui in momento poterat omnia facere, sex diebus distinxit opera sua, non propter impotentiam, sed propter rationabilium creaturarum instructionem et exemplum, sicut enim prius rebus dedit esse, et postea pulchrum esse, ita sex diebus voluit distinguere opus suum, ut in hoc haberet homo animum occupatum.

(*De operibus sex dierum distinctis,* cap. VI.)

la nuit. L'un et l'autre réunis durent vingt-quatre heures et forment un jour entier. Les trois premiers jours qui s'écoulèrent avant l'apparition du soleil, furent soumis à l'équinoxe, c'est-à-dire qu'ils présentèrent une égale durée du jour et de la nuit (1). »

Théologiens.

Suarez.

A l'instar des docteurs et des Pères, nos grands théologiens ont attaché à l'interprétation du premier chapitre de la Genèse une importance dont la grandeur nous est révélée par les longues études qu'ils lui ont consacrées.

A cette question : Les jours naturels de la création du monde ont-ils été réellement au nombre de six, comme on les compte dans la Genèse? Suarez répond :

« Il faut dire que, puisque Moïse a parlé du jour naturel et visible, il a parlé aussi du nombre véritable

(1) *Et divisit lucem ac tenebras, appellavitque lucem diem et tenebras noctem,* scilicet ut lux duodecim horas super terram, duodecim sub terra splendesceret; tenebræ quoque a luce fugatæ duodecim horas sub terra totidemque super terram delitescerent.

Factumque est vespere, dies unus. Vespere est finis diei; mane autem finis noctis : quæ duo juncta viginti quatuor horæ fiunt, et unum diem conficiunt... Primi autem tres dies, qui ante solis exortum transierunt æquinoxiali lege, id est æquali diei ac noctis spatio, prælerierunt.

(*Hexameron*, cap. II.)

des six jours qui se sont réellement écoulés en se succédant, et que, dans chacun de ces jours, Dieu a fait une partie de son ouvrage, comme Moïse l'a raconté dans un sens véritable. Il s'agit de prouver cette proposition.

« Le premier et principal fondement sur lequel elle repose est la lettre claire et simple de l'Écriture. En effet, la raison pour laquelle on doit s'attacher à la vraie signification du jour naturel, est une raison générale qui ne permet pas de donner aux mots de l'Écriture un sens métaphorique, surtout dans un récit historique et appartenant à l'enseignement de la foi, à moins qu'on n'y soit forcé, ou que la nécessité n'en résulte de l'Écriture elle-même. Or, cette raison oblige à entendre dans le sens propre autant le nombre que l'espèce du jour; car autrement, on ne porterait pas moins atteinte d'une manière que d'une autre, non-seulement à la sincérité, mais même à la vérité de l'histoire.

« C'est ce que confirment pleinement d'autres passages de l'Écriture, dans lesquels il est fait mention de ces six jours, comme véritables et distincts. Ainsi on lit au chap. XX de l'Exode : *Tu travailleras six jours et tu feras tout ce que tu as à faire; mais le septième jour est le sabbat du Seigneur ton Dieu.* Et plus loin : *Car le Seigneur a fait en six jours le ciel et la terre, et la mer et tout ce qu'ils contiennent.* La même chose est répétée au chap. XXXI.

« Dans ces passages, la propriété des expressions

résulte de la comparaison du contexte ; car quand il est dit : *Tu travailleras six jours*, on ne saurait prendre ces mots que dans le sens le plus propre. Il n'est d'ailleurs pas vraisemblable que le peuple ait pu entendre ces mots dans un autre sens, et il est au contraire incroyable, qu'en promulgant ses préceptes, Dieu se fût servi d'expressions qui auraient abusé le peuple en lui insinuant un sens faux, si Dieu n'avait pas accompli ses œuvres en six jours véritables.

« Une troisième raison se tire de l'interprétation commune des Pères, tels que Basile, Ambroise, Chrysostome, Bède, Strabon, Grégoire de Nazianze, Athanase, Damascène, etc., qui ont tous interprété, en ce sens littéral, les jours et le nombre des jours de la Genèse.

« L'Église aussi professe cette doctrine, quand elle dit dans l'hymne des vêpres du dimanche : *Dieu de bonté, auteur de la lumière, qui nous en renouvelez chaque jour le bienfait, et qui avez commencé par elle la création du monde*. Et aux matines : *Dans le premier jour auquel la bienheureuse Trinité a créé le monde.*

« Il reste à expliquer ce passage du deuxième chapitre de la Genèse : *Telle fut l'origine du ciel et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que le Seigneur fit la terre et le ciel, et toutes les plantes des champs*. Ces paroles se prêtent à deux interprétations, dont l'une s'appliquerait au premier jour seulement. C'est à celle-là que se sont attachés, bien qu'à un point de vue différent, Cajetan et Canus. Ainsi, Cajetan pense

qu'il s'agit en cet endroit seulement du premier moment du jour où Dieu a créé le ciel et la terre; tandis que Canus l'applique à toute la durée de ce jour. Tous deux, d'ailleurs, ont entendu que ces derniers mots : *Et toutes les plantes des champs*, désignaient toutes les œuvres des six jours. Mais cette interprétation n'est pas littérale. En effet, dans ce passage du deuxième chapitre, Moïse récapitule tout ce qu'il a déjà raconté dans le premier, ainsi que cela résulte de ces mots : *Telle fut l'origine des cieux et de la terre;* car ce pronom *telle* rappelle toutes les œuvres auparavant décrites; et pour expliquer plus clairement qu'en parlant du ciel et de la terre, il entend y comprendre tout le reste, il ajoute : *Et toutes les plantes des champs*, désignant toutes les œuvres de la création sous une espèce particulière.

« Ainsi, d'après la seconde et commune interprétation, ce n'est point un jour déterminé quelconque qui est désigné dans cette récapitulation du deuxième chapitre par ce membre de phrase : *le jour où Dieu créa ;* mais ces mots s'appliquent à chaque jour où a été faite quelqu'une des œuvres de la création, soit que ce jour ait été ou non le même, soit qu'il y en ait eu un seul ou plusieurs. Car il arrive souvent dans la sainte Écriture que le singulier est employé pour le pluriel; et, suivant une manière de parler assez usitée, on désigne fréquemment sous un seul temps, ou un seul mot, uniquement pour abréger, des choses faites à divers intervalles; comme, par exemple,

quand on dit : Au jour de la nativité de Jésus-Christ, de la Vierge, ou de saint Jean-Baptiste, telle ou telle chose a lieu, on ne veut pas dire que cette chose a lieu en un seul et même jour; mais on sous-entend la répétition logique du mot : *au jour de Noël, au jour de la Nativité de la Vierge*, etc.

« Ainsi donc, bien que le mot *jour* soit employé au singulier dans le premier et le deuxième chapitre de la Genèse, on doit l'entendre indéfiniment pour chaque jour et pour plusieurs jours; de sorte que, quand il est dit au premier chapitre : *Dieu appela la lumière jour ; qu'il y ait des corps lumineux qui divisent le jour d'avec la nuit ; Dieu plaça le plus grand corps lumineux pour qu'il présidât au jour*, ce mot *jour* est toujours pris indifféremment pour un jour quelconque. De même au deuxième chapitre, on parle d'abord du jour au singulier, en ajoutant qu'il s'agit du septième jour; quand ensuite il est question des œuvres de tous ces jours en général, on dit d'une manière indéfinie : *Au jour où le Seigneur a fait*, afin de montrer qu'il s'agit de chacun de ces jours où le Seigneur a opéré avant le septième jour. Il est tout naturel que Moïse, récapitulant sommairement les œuvres de la création, comprenne aussi dans l'indication d'un seul jour les divers jours auxquels Dieu les a accomplies (1). »

(1) Utrum dies naturales creationis mundi reipsa sex fuerunt, sicut enumerantur in Genesi?

Dicendum est, sicut Moyses de die naturali et sensibili

PETAU.

La Civiltà cite deux passages de ce théologien, lesquels, par la manière dont ils sont rapportés, ne

locutus est, ita etiam de vero numero sex dierum in re existentium, et sibi succedentium fuisse locutum, et in singulis illorum diebus aliquod opus esse factum, prout a Moyse in aliquo vero sensu narratum est. Hæc assertio probanda est. Primum et præcipuum ejus fundamentum est plana et sincera littera Scripturæ.

Ratio enim retinendi veram significationem diei naturalis est illa communis quod verba Scripturæ non sunt ad metaphoras transferenda, nisi vel necessitas cogat, vel ex ipsa Scriptura constat, et maxime in historica narratione, et ad instructionem fidei pertinente. Sed hæc ratio non minus cogit ad intelligendum proprie dierum numerum quam diei qualitatem, quia non minus uno modo quam alio destruitur sinceritas et veritas historiæ.

2° Hoc valde confirmant alia Scripturæ loca, in quibus hi sex dies tanquam veri et inter se distincti commemorantur, ut Exod. xx, dicitur : *Sex diebus operaberis et facies omnia opera tua; septimo autem die Sabbatum Domini Dei tui est.* Et infra : *Sex enim diebus fecit Dominus cœlum et terram, et mare et omnia quæ in eis sunt*, et idem repetitur in capite xxxi.

In quibus locis sermonis proprietas colligi potest tum ex æquiparatione; nam cum dicitur : *Sex diebus operaberis*, propriissime intelligitur; tum quia non est verisimile potuisse populum intelligere illa verba in alio sensu, et contra incredibile est Deum in suis præceptis tradendis, illis verbis ad populum fuisse locutum quibus deciperetur, falsum sensum concipiendo, si Deus non per sex veros dies opera sua fecisset.

3° Accedit communis intelligentia Patrum. Ita docent

peuvent qu'induire en erreur le lecteur sur sa véritable opinion à l'endroit de la cosmogonie mosaïque. Saisis au milieu d'un paragraphe dont l'on n'indique pas le sujet, il est difficile de leur donner le sens de l'auteur.

Le premier, conçu en ces termes : « On ne saurait arriver, par aucun calcul, à préciser quel a dû

Basilius, Chrysostomus, Ambrosius, Beda, Gregorius Naz,, Athanasius, Damascenus et alii.

Sententiam hanc amplectitur Ecclesia in hymno dominico ad vesperas dicens : *Lucis Creator optime*, etc. ; et ad matut. : *Primo die quo Trinitas*, etc.

Supersunt explicanda verba illa, cap. II, Gen. : *Istæ sunt generationes cœli et terræ, quando creata sunt, in die quo fecit Deus cœlum et terram*, etc. Quæ verba duas habent expositiones : una est ut intelligantur de primo die tantum, ut intellexerunt Cajetanus et Canus, licet diverso modo. Nam Cajetanus intelligit illud solum ratione primi instantis illius diei quo creavit Deus cœlum et terram. Canus vero de toto tempore illius diei illum exponit, et uterque intellexit per illa ultima verba : *et omne virgultum agri*, indicata esse omnia opera sex dierum. Sed hæc expositio non est litteralis ; nam revera in illis verbis, cap. II, recapitulat Moyses omnia quæ narraverat in primo capite, ut patet ex illis verbis : *Istæ sunt generationes cœli et terræ ;* nam pronomen *istæ* omnes productiones prius narratas designat ; et, ut clarius explicaret sub cœlo et terra comprehendere cætera, addidit : *et omne virgultum agri*, sub uno specifico opera alia insinuans.

Quapropter secunda et communis expositio est in illa recapitulatione, cap. II, particula *in die qua creavit Deus*, non designari unum certum diem, sed sumi pro quocumque die in quo aliquid ex istis operibus factum sit ; sive illa dies fuerit idem, sive diversus, sive unus, sive plures. Frequens est enim in Scriptura sacra, ut singulare pro plurali pona-

être cet intervalle (1), » est invoqué à l'appui de l'existence d'un monde anté-génésiaque; et le second, qui porte : « Ici le mot *jour* est pris pour la durée des six jours, pendant lesquels Dieu créa, c'est-à-dire élabora le ciel et la terre (2), » est cité pour prouver que le mot *jour* s'emploie aussi pour désigner une époque indéterminée. Il en résulterait conséquemment que ce théologien serait partisan de ces

tur, et in modo loquendi satis usitato, res diversis temporibus factæ, brevitatis causa sub uno singulari voce temporali comprehendi; ut si quis dicat : die Nativitatis Christi, Virginis aut Joannis-Baptistæ fit hoc vel illud, non significat in uno et idem die id fieri sed sub intelligitur virtualis repetitio in die Natalis Christi, etc., in die nativitatis Virginis, etc. Sic ergo in cap. I et II, Gen. ubi sumitur pro singulari die, ponitur indefinite quamcumque diem et plures significat, ut cum dicitur in cap. I : *Appellavitque lucem diem; fiant luminaria et dividant diem et noctem; posuit Deus luminare majus ut præesset diei*, etc. In quibus omnibus locis pro quocumque die indifferenter vox illa sumitur: sic in cap II prius est sermo de singulari die cum additione septimi diei. Postea vero cum generatim fit sermo de operibus illorum dierum, indefinite dicitur : *In die quo fecit Dominus.* Ut indicetur sermonem esse de quocumque illorum dierum in quibus Deus operatus est ante septimum diem. Nec mirum est quod Moyses, cum summatim opera recapitulat, dies etiam in quibus facta sunt, uno etiam diei nomine comprehendat.

(*De Opere sex dierum*, cap. XII.)

(1) Quod intervallum quantum fuerit, nulla divinatio potest assequi.

(*De Opificia sex dierum*, lib. I, cap. X.)

(2) Dies hoc loco pro tempore sumitur dierum sex quibus cœlum et terram creavit.

(*Ibid.*)

deux idées. Et pourtant, c'est le contraire qui est vrai! En veut-on la preuve? Qu'on veuille bien lire, d'un bout à l'autre, les paragraphes d'où ces deux phrases sont tirées. Voici le premier :

« Il n'est pas douteux que, du récit de Moïse, il ne faille naturellement conclure qu'avant le second jour rien n'existait que la terre et les eaux. Car on a parfaitement raison de croire, avec Sévérianus, que le premier jour Dieu tira du néant toutes choses, et que les autres jours il se servit des choses déjà existantes; c'est pourquoi Moïse ne borne pas le premier jour à la création de la lumière, mais il lui assigne aussi ce qui a été fait avant la lumière, c'est-à-dire le ciel et la terre. On ne saurait arriver, par aucun calcul, à préciser quel a dû être cet intervalle; mais, je ne crois pas que ces corps du monde que j'ai dit avoir existé avant tous les autres, c'est-à-dire que les eaux et la terre aient été fabriquées le même jour où a eu lieu la production de la lumière, comme l'ont pensé certains auteurs, en se fondant trop légèrement sur ce que Moïse dit à la fin des sept jours : *Telle est l'origine du ciel et de la terre, quand ils ont été créés au jour où Dieu a fait le ciel et la terre*, comme s'il était nécessaire que le ciel et la terre aient été produits en un certain jour et que ce jour fût le premier. Mais ici le mot *jour* est pris pour l'espace des six jours dans lesquels Dieu a créé, c'est-à-dire élaboré toute cette universalité de choses, et leur avoir donné leur forme particulière. Car c'est ainsi qu'il faut interpréter ces

paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (1). »

Voici maintenant le second passage :

« Après avoir consacré tout le premier chapitre de la Genèse à la description des ouvrages des six jours, Moïse, dans le chapitre suivant, le récapitulant tout entier, quoique brièvement, dit : *Telle est l'origine du ciel et de la terre, quand ils ont été créés au jour où le Seigneur Dieu a fait le ciel et la terre.* Ces paroles ne s'appliquent point à un jour, malgré l'opinion de ceux qui pensent qu'elles désignent le premier jour, où ces œuvres auraient été faites, outre la

(1) Nec dubium est, quia Mosis historia in eam sit partem propensior, quæ nihil præter aquas et terram, ante diem secundum fuisse memorat. Nam illud Severiani valde probatur : primo die ex nihilo Deum omnia creasse ; reliquis autem diebus, ex jam extantibus. Ubi primum diem non lucis tantum creatione circumscribit ; sed quod ante illum factum est, id eidem tribuit. Quod intervallum quando fuerit nulla divinatio potest assequi. Neque vero mundi corpora illa, quæ prima omnium extitisse docui, aquam et terram, arbitror eadem, in quam ortus incidit, fabricata esse die, ut quibusdam placet, haud satis firma ratione, quod Moyses scribat in fine septem dierum : *Istæ sunt generationes cœli et terræ quando creata sunt in die quo fecit Deus cœlum et terram.* Quasi necesse sit in aliquo die cœlum et terram esse condita ; adeoque primo. Sed dies hoc loco pro tempore sumitur dierum sex, quibus cœlum et terram creavit, id est elaboravit, ac digessit Deus totam hanc rerum universitatem. Sic enim interpretenda hæc esse : *In principio creavit Deus cœlum et terram.*

(*Ibid.*)

lumière, d'après ce que Moïse explique aux premières lignes de son livre, en disant : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Mais nous n'adoptons nullement cette opinion, et nous avons déjà rappelé qu'en cet endroit le mot *jour* est employé pour le mot *temps*, suivant un usage commun aux Grecs, aux Romains et aux Hébreux. Lors donc que Moïse a dit : *Au jour où le ciel et la terre ont été faits*, c'est comme s'il avait dit : *au temps*, c'est-à-dire dans la durée des six jours consécutifs, pendant lesquels ils furent élaborés et perfectionnés (1). »

BELLARMIN.

Cet illustre cardinal parle en plusieurs endroits de son *Traité du jour du Dimanche*, des jours de la création, mais toujours dans le sens naturel. Sur ce texte :

(1) Postquam Moyses sex dierum opificium toto primo capite descripsit, mox in sequenti summatim universeque colligens : *Istæ sunt*, inquit, *generationes cœli et terræ, quando creata sunt, in die quo fecit Deus cœlum et terram.* Quæ verba non in unius diei faciunt, ut quibusdam videtur, qui primum diem designari putant. In quo factum illud est, præter lucem, quod initio libri Moyses explicat : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* Sed eam nos opinionem minime probamus, ac supra docuimus *diei* nomen istic usurpari pro *tempore*, quod apud Græcos Latinosque, non minus quam Hebræos usitatum est. Igitur cum dixisset in die, id est tempore illo *factum esse cœlum et terram*, hoc est perpolitum et elaboratum esse sex continuis diebus.

(*Ibid.*, lib. I, cap. XIV.)

Il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour, il observe que « c'est un hébraïsme très-usité d'employer le mot *un* pour le mot *premier*, comme au premier chapitre de la Genèse, où on lit : *Il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour*, c'est-à-dire le premier jour, puisqu'il est suivi du deuxième, du troisième, du quatrième, etc. (1). »

Il dit ailleurs : « Le sabbat était la fête par excellence, parce que, quoique toutes les fêtes soient célébrées, soit en mémoire des bienfaits passés, soit en se rapportant à l'avenir, le sabbat l'emportait sous ces deux points de vue. En effet, quant au passé, il était gardé en mémoire du premier bienfait, du bienfait le plus général, c'est-à-dire de la création du monde. Car, comme l'écrit Philon dans son livre *Sur la construction du monde*, de même que les rois ordonnent de célébrer le jour de la naissance de leurs enfants, de même Dieu a voulu qu'on célébrât le jour de la naissance de son œuvre, c'est-à-dire du monde.

« Le jour du Dimanche, continue-t-il, retrace asusi bien que le jour du Sabbat, le souvenir de la création du monde. Car c'est le jour du Dimanche qu'a commencé la création du monde, et c'est même ce jour-là qu'ont été faites les principales parties du

(1) Est hebraismus frequentissimus dicere unum pro primo, ut in Genesi : *Factum est vespere et mane dies unus*, id est primus ; nam postea sequitur dies secundus, dies tertius, dies quartus, etc.

(*De cultu sanctorum*, lib. III, cap. II.)

monde, telles que le ciel, la terre, les anges et la lumière (1). »

MARTINET.

Déjà nous avons rapporté la question que ce théologien pose relativement aux systèmes que nous combattons, et la réponse qu'il y a faite. Voici les raisons sur lesquelles il se fonde :

« Convient-il que les théologiens s'arrêtent à ces hypothèses, ou à d'autres semblables, afin de rendre plus croyable la cosmogonie biblique ?

« Je réponds négativement ; car les théologiens doivent craindre de s'exposer au péril dont Isaïe menace en disant : *Voilà que vous comptez sur un roseau, sur un roseau brisé.... Il entrera dans la main de l'homme qui s'y appuiera, et la lui percera* (XXXVI, 6). En effet, ces hypothèses géologiques sont des roseaux agités par le vent. Si de nouvelles découvertes viennent à

(1) Erat autem sabbatum festum excellentissimum, quia cum omnia festa celebrentur, vel in memoria beneficii præteriti, vel ad significandum aliquid futurum, Sabbatum in utroque excellebat. Namquantum ad præteritum, celebratur in memoria primi et communissimi beneficii, id est creationis mundi. Nam, ut ait Philo in libro *de Opificio mundi*, quemadmodum reges coli jubent diem natalem suorum filiorum, ita Deus coli voluit diem natalem operis sui, id est mundi.

Dies dominica repræsentat etiam memoriam creationis mundi, non minus quam Sabbatum. Nam die dominico cœpit mundus fieri ; imo eo die sunt factæ omnes principales mundi partes, cœlum, terra, angeli et lux.

(*Ibid.*)

les faire tomber dans le ridicule, ce qui arrive très-souvent, l'on doit craindre que les questions dont les preuves s'appuient sur elles, ne soient elles-mêmes livrées à la dérision. D'ailleurs, il y a deux choses qui nous détournent des opinions de ce genre ; ce sont, d'un côté, la difficulté de les concilier avec une saine interprétation du récit biblique, et de l'autre, la faiblesse des raisons géologiques qu'on allègue pour les défendre. Examinons rapidement ces deux parties :

« 1° Le récit mosaïque, si on l'entend dans le sens propre et littéral, ne comporte guère l'existence d'un monde préadamique, ni la conversion des jours en périodes indéfinies. Car : 1° quoique le mot *jour* (en hébreu *yom*), pris dans un sens absolu, signifie souvent un temps indéterminé, cependant toutes les fois que ses bornes sont fixées par la désignation du soir et du matin, comme dans le premier chapitre de la Genèse, il marque un jour naturel. 2° La loi qui divise le temps en semaine de sept jours, dont les six premiers doivent être consacrés au travail, et le dernier au repos et à la religion, se fonde sur ce motif : *Le Seigneur a fait en six jours le ciel et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment, et il se reposa le septième jour ; c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du Sabbat et l'a sanctifié* (Exod., xx, 2 et ailleurs). Or, cette raison du précepte de la sanctification du Sabbat, plusieurs fois répétée par Moïse, eût été bien faible, si lss Hébreux n'avaient pas pensé que les jours de la création étaient des jours naturels. 3° Si l'on admet,

comme dans les hypothèses sus-énoncées, que la lumière, le soleil, la lune et les étoiles ont préexisté au monde adamique, comment comprendre ces paroles: *Que la lumière soit, et la lumière fut.... qu'il y ait dans le firmament du ciel des corps lumineux.... et Dieu fit deux grands corps lumineux et des étoiles, et il les plaça dans le firmament du ciel?* Les défenseurs de ces hypothèses appliquent ces paroles, non à la création proprement dite, ni à l'arrangement de la matière préexistante, mais seulement à la dissipation des vapeurs et des nuages qui entouraient la terre et la rendaient inaccessible aux rayons solaires. Or, tout le monde voit combien cette interprétation s'accorde peu avec l'énergie des expressions du texte. Telles sont, entre autres, les considérations qui prouvent que toutes ces hypothèses s'éloignent du sens propre et littéral de la parole divine, auquel cependant il faut s'en tenir, toutes les fois que le sens obvie indiqué par la lettre, n'est contraire ni à la doctrine catholique, ni à d'autres passages de l'Ecriture (1). »

(1) Decetne theologos illis aut similibus hypothesibus insistere, ut cosmogoniam biblicam credibiliorem faciant?

Responsio. Negative, ne incurrant theologi in periculum de quo Isaïas : *Ecce confidis super baculum arundineum confractum illum... Cui si innixus fuerit homo, intrabit in manu ejus, et perforabit eam.* Sunt enim hypotheses geologicæ arundines vento agitatæ, quæ, si novis inventis in derisum vertantur, ut sæpissime fit, verendum est ne demonstrationes illis innixæ videantur, nec non res demonstrata. Cæterum duo nos deterrent hujusmodi opinionibus : difficultas conciliandi eas, cum recta interpretatione biblicæ nar-

ALBERT KNOL.

Ce savant religieux que ses *Institutions théologiques*

rationis, levitas rationum geologicarum quæ alligantur. Quæ duo summatim perstringamus :

1° Mosaïca narratio ad sensum proprium et naturalem si exigatur, nec mundum præadamicum, nec conversionem dierum in periodos indefinitas facile admittit : 1° Licet vox *dies* (hebraïce *yom*) absolute sumpta, tempus indeterminatum sæpe significet, quoties tamen limites ejus definiuntur, vespere et mane, ut fit in citato cap. I, Gen. diem naturalem designat.

2° Lex de tempore dividendo in hebdomadas septem dierum, quorum sex priores impendantur operæ, septima vero requiei et religioni, hac de causa firmatur : *Sex enim diebus fecit Dominus cœlum et terram, et mare, et omnia quæ in eis sunt, et requievit in die septimo; idcirco benedixit Deus diei sabbati et sanctificavit eum.* Quæ ratio præcepti de sabbato sanctificando, pluries a Moyse recitato, levis admodum fuisset, nisi existimassent Hebræi dies creationis fuisse naturales. 3° Posito, ut fit in præfatis hypothesibus, lucem, solem, lunam et stellas præextitisse mundo adamico, intellectu difficillima sunt verba illa : *Fiat lux et facta est lux... Fiant luminaria in firmamento cœli... Fecitque Deus duo luminaria magna et stellas.* Hoc non de creatione proprie dicta, nec de efformatione ex materia præexistente, interpretantur hypothesim defensores, sed tantum de dissipatione vaporum et nubium quibus circumfusa tellus solaribus radiis inaccessa erat. Quæ interpretatio quam parum concordet vi verborum neminem fugit. Hæc aliaque suadent prædictas hypotheses recedere a sensu proprio et litterali verbi divini, cui tamen standum est, quoties sensus obvius et litteralis doctrinæ catholicæ non repugnat, aliisve Scripturæ locis.

(*Theologiæ præambula*, lib. II, art. 2.)

viennent de placer au premier rang des théologiens italiens, après avoir combattu, avec toute la puissance de sa dialectique, les raisons qu'on allègue pour refuser aux jours mosaïques leur sens naturel, conclut ainsi :

« Ce que nous avons dit prouve combien sont peu solides les arguments par lesquels on cherche à démontrer que l'âge du monde est beaucoup plus grand que celui que Moïse lui assigne. Mais une fois ces arguments mis de côté, il ne reste absolument plus une seule raison, soit de convertir les six jours en périodes incalculables, soit de placer un espace de temps immense entre la première et la seconde création, en datant seulement celle-ci de la restauration de la terre bouleversée. Du reste, il est évident que ces théories amènent de nouvelles difficultés; car il est difficile de comprendre comment les tourbillons nébuleux auraient seulement raréfié les nuages et les auraient poussés dans les autres régions de l'air, sans néanmoins rendre le soleil visible pendant trois jours. En les admettant, on ne pourrait non plus, en aucun sens, dire que Dieu a fait les corps lumineux le quatrième jour; car dans le langage ordinaire des hommes, on ne dit pas que le soleil se fait, quand la disparition des nuages permet de le voir. On sait d'ailleurs que les saints Pères, aussi bien que les théologiens et les interprètes les plus anciens, ont été d'une opinion unanime pour entendre le récit mosaïque, non d'une restauration, mais d'une création

et d'une formation de la terre, comme n'existant pas auparavant.

« Cette explication est confirmée même par le passage de la sainte Écriture, où la création du ciel et de la terre est rattachée immédiatement à la production des arbres et des plantes : on lit, en effet : *Telle fut l'origine des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour*, c'est-à-dire au temps, *où Dieu fit la terre et les cieux, et toutes les plantes des champs, quand il n'y en avait point sur la terre, et toutes les herbes de la campagne, quand la terre n'en produisait point* (1). »

(1) Ex dictis patet omni soliditate carere argumenta, quibus probare quidam tentant, mundi ætatem longe majorem esse illa, quæ a Moyse ipsi tribuitur. Sublatis autem his argumentis, nulla prorsus ratio suppetit, vel sex dies in longissimas periodos commutandi, vel maximum temporis spatium inter primam et secundam creationem, hancque solum decollapsæ terræ restauratione exponendi. Hæc saneexpositio novas difficultates involvit. Vix enim intelligi potest quomodo vehementissimus ventus nubes solum extenuaverit, et in altum sustulerit, quin tamen per tres dies sol aspectabilis redderetur. Et quarta die in nullo sensu luminaria a Deo facta diei possit; nam neque, juxta communem hominum loquendi modum, sol factus dicitur, si remotis nubibus conspicuus fit. Constat quoque, tum SS. PP., tum theologos, et interpretes antiquiores unanimi consensu narrationem mosaïcam, non de restauratione, sed de creatione et de formatione terræ quæ prius non extiterat, explicasse.

Hæc explicatio etiam per locum sacræ Scripturæ Gen. confirmatur, in quo creatio cœli et terræ immediate conjungitur cum productione herbarum, dicitur enim : ***Istæ sunt generationes cœli et terræ, quando creata sunt in die*** (id est tempore) ***quod fecit Dominus Deus cœlum et terram, et omne***

Commentateurs modernes de la Sainte-Écriture.

Parmi les commentateurs de la sainte Ecriture, nous avons dû placer, en première ligne, les docteurs et les Pères de l'Eglise. Les interprètes modernes qui ont compilé les travaux de ceux qui les avaient devancés dans cette carrière, donnent aux jours de la Genèse la même interprétation que les anciens. Nous nous bornerons à citer les plus estimés et les plus connus.

CORNEILLE DE LA PIERRE.

Sur ce texte : *Que la lumière soit, et la lumière fut*, il dit :

« Il est certain que ce corps lumineux a été, dans les trois premiers jours du monde, et avant que le soleil fût créé le quatrième jour, mû par un ange d'orient en occident; et qu'à l'instar du soleil, et dans le même temps que lui, il a parcouru et éclairé les deux hémisphères du ciel, comme le fait maintenant

virgultum agri, ante quam oriretur in terra, omnemque herbam regionis, antequam germinaret ; non enim pluerat Deus super terram, etc.

(*Institutiones theologiæ theoreticæ, seu dogmatico-polemicæ a P. Alberto Knol, ordinis Minorum Capucinorum*, 2e édit. 7 vol. in-8° de 550 pages environ, chez Poussielgue Rusand, rue Cassette, 27, à Paris.)

cet astre, c'est-à-dire en vingt-quatre heures. Car c'est cette lumière qui a, par son mouvement, déterminé et distingué les trois premiers jours du monde, comme le soleil a ensuite déterminé les autres par son cours, et les a distingués les uns des autres. »

Il commente dans le même sens le texte suivant : *Et il y eut un soir et un matin qui formèrent le second jour.*

« On ne doit point penser, dit-il, que Dieu s'est occupé tout le jour, à la manière d'un ouvrier, à la construction du firmament, puis à ses autres ouvrages ; on doit penser, au contraire, qu'il les a faits sans interruption, en un instant, et que pendant tout le reste du jour, il s'est borné à les conserver.

« Il est plus vrai encore que le monde a été créé à l'équinoxe du printemps : 1° parce que tel est l'enseignement de tous les Pères, comme on le voit dans Molina et Péreire, et même l'opinion des poëtes, entre autres, de Virgile qui dit, en parlant de la première origine du monde naissant (liv. II des *Géorgiques*) : « C'était le printemps; l'immense univers jouissait du printemps, et les vents de l'hiver retenaient leur souffle... ; » 2° parce que ce point a été défini par le concile de Palestine, tenu du temps du pape Victor, sous la présidence de Théophile, en l'an de grâce 198. Ce fut un concile particulier et non général, de sorte que ses définitions ne sont point de foi; mais elles n'en ont pas moins une grande autorité. Ce concile appuie sa décision : 1° sur le mot *germinet* (que la

erre produise des plantes, etc.); or, c'est au printemps que commence la germination; 2° sur ce que Dieu a séparé la lumière des ténèbres, en leur donnant des parts égales, et que cette division a lieu à l'équinoxe; 3° le même concile ajoute que le premier jour du monde a été le 8 des calendes d'avril, c'est-à-dire le 25 mars.

« Il est d'ailleurs certain que ce jour a été le dimanche (1). »

(1) *Fiat lux et facta est lux.*

Hoc lucidum corpus primo mundi triduo, scilicet antequam quarto die crearetur sol, ab angelo motum fuisse ex oriente in occidente; atque eodem modo et tempore quo sol, viginti quatuor horis utrumque cœli hæmispherium circumgyrasse et illuminasse uti jam facit sol. Lux enim hos primos tres mundi dies suo motu descripsit et distinxit, sicuti cæteros deinde sol suo motu descripsit, et in dies describit et distinguit :

Et factum est vespere et mane dies secundus.

Nec cogites Deum instar artificis, toto die in hac firmamenti fabrica, aliisque deinceps occupatum fuisse; sed fecisse eam subito, in instanti, ac per totum reliquum tempus eamdem conservasse.

Verius est mundum creatum esse in æquinoxio verno: 1° quia id docent passim omnes Patres quos vide apud Molinam et Pereirum; quin et poetæ, ut Virgilius (lib. II, *Georg.*) loquens de prima nascentis origine mundi :

Ver (ait) *illud erat; ver magnus agebat.*
Orbis, et Hiberni parcebant flatibus Euri.

2° Quia id definivit concilium Palestinum habitum sub Victore Pontifice, præside Theophilo, anno Christi 198. Hoc concilium fuit particulare, non generali, ac proinde definitiones ejus non sint de fide; sunt tamen magnæ auctoritatis.

DOM CALMET.

Ce célèbre bénédictin professe la même opinion dans ses commentaires sur les textes suivants :

« *Du soir et du matin se fit le premier jour.*

« Le jour artificiel est composé d'une nuit et d'un jour. Ainsi, de la nuit et du jour naturel fut fait le premier jour artificiel. Dans ce jour, comme dans tous les autres, la nuit précéda le jour. Les Hébreux comptaient leurs jours d'un soir à l'autre. Le soir marque la nuit, et le matin signifie le jour. Cette nuit des premiers jours marque les ténèbres qui précédèrent la création de la lumière. Le texte porte : *un jour*, au lieu de : *le premier jour;* c'est un hébraïsme.

« Et Dieu acheva le septième jour l'ouvrage qu'il avait fait, et il se reposa le septième jour, après avoir achevé tous ses ouvrages. On demande ici s'il faut reconnaître dans le récit de Moïse une création successive, ou une création simultanée, c'est-à-dire

Hanc sententiam concilium probat : 1° ex verbo *germinet;* in vere enim terra germinare incipit; 2° Ex eo quod Deus divisit lucem a tenebris, scilicet in æquales partes, quæ divisio fit in æquinoxio. 3° Addidit idem concilium primum diem mundi fuisse VIII calendas aprilis, id est 25 martii.

Rursum certum est hunc diem fuisse dominicum.

(*Comment. in Gen.*, cap. I.)

si toutes les créatures ont été formées en l'état de perfection où nous les voyons, tout d'un coup et dans un moment, ou si elles ne furent produites et mises en la forme où elles sont, que dans l'espace de sept jours. Les interprètes conviennent que Dieu tira du néant toute la matière de l'univers dans un moment, par un seul *fiat*, par un acte très-simple de sa volonté toute-puissante. Mais ils sont partagés sur la question qu'on vient de proposer. Les uns soutiennent que les êtres sensibles ne furent mis en leur perfection que dans l'espace de sept jours consécutifs, et ils ont pour eux le récit de Moïse, qui paraît *décisif*. On conçoit bien que le chaos n'a pu se débrouiller que par une suite de mouvements divers, qui ont séparé les parties d'une nature et d'une forme étrangère et incompatible, et qui ont réuni celles qui étaient de même forme et de même nature. Pour composer les cieux, les astres, les eaux, la terre, toutes ces diverses parties n'ont pu se dégager les unes des autres ni s'arranger convenablement, que dans un espace de temps plus ou moins long.

« Nous ne nions pas toutefois que Dieu par sa toute puissance n'ait pu suppléer à tous ces mouvements successifs qui ont produit les divers arrangements et séparations des parties homogènes et hétérogènes de la nature ; mais il ne faut point multiplier les miracles sans nécessité (1), surtout

(1) Ici encore qu'on nous permette une observation. Quoi que Dieu fît en créant le monde, il n'y avait, en réalité,

lorsqu'on a un texte de l'Écriture qui fixe notre opinion, laquelle n'a rien de contraire ni aux lois de la nature ni à l'idée de Dieu. Nous avouons aussi que Dieu seul est auteur du mouvement imprimé à la matière, et que c'est par l'ordre de sa sagesse souveraine que toutes les parties de l'univers se sont formées, rangées et disposées dans l'ordre où nous les voyons, de peur que l'on ne nous impute d'attribuer toutes ces opinions à un certain mouvement purement naturel.

« Enfin, nous reconnaissons qu'outre ces êtres qui paraissent formés par un mouvement réglé et suivant les lois naturelles établies de Dieu, il y en a une infinité d'autres qui ne peuvent être que l'ouvrage d'une volonté particulière du Créateur, qui produisit l'homme, les animaux, les plantes, et qui en disposa les parties, les organes et les ressorts, avec tant d'art et de sagesse, qu'elles pussent se reproduire, se multiplier et se conserver par des lois qui sont au-dessus de la pénétration de l'esprit humain.

« Philon, Origène, saint Augustin et quelques autres, craignant qu'on ne tirât de l'opinion qui tient la création successive des conséquences contraires à l'immutabilité et à la toute-puissance du Créateur, comme si, n'ayant pu faire son ouvrage tout d'un

point de miracle, c'est-à-dire de fait contraire aux lois actuelles de la nature, puisque ces lois n'étaient point encore établies alors; et nous ne savons même pas au juste quand elles l'ont été dans leur ensemble.

coup, il eût été obligé de le faire à diverses reprises, et enfin de se reposer au septième jour, comme fatigué d'un si grand travail, ont cru qu'on ne devait reconnaître dans tout le récit de Moïse qu'une succession d'ordre et de raison, et qu'il n'a parlé d'une création successive que pour se proportionner à la portée du peuple, et pour lui donner une idée plus distincte de la création. Il a fallu pour cela lui expliquer comment s'est fait le développement des parties du chaos et l'arrangement de celles qui composent l'univers. C'est à quoi Moïse a pensé dans son récit; mais il s'en faut bien que la chose se soit passée de même. Dieu a créé toutes choses à la fois, comme dit le Sage : *Celui qui vit éternellement a créé toutes choses à la fois*. La matière toujours simple aux ordres du Tout-Puissant n'avait que faire de préparation pour obéir à sa volonté. Il est contraire à l'idée que nous devons avoir de sa toute-puissance de dire qu'il se remit au travail tous les matins six jours de suite, et qu'enfin il se reposa le septième jour. Ces sortes d'expressions, qui sont contraires à la piété, doivent toujours s'expliquer d'une manière favorable.

« Mais ce dernier sentiment a été abandonné par presque tous les commentateurs. Le passage de l'Ecclésiastique ne marque autre chose, sinon que Dieu est créateur de toutes les créatures sans exception. Il y a, à la vérité, dans le récit de Moïse quelques termes qui demandent une explication favorable :

on convient qu'il n'est pas vrai que Dieu ait créé le monde à six reprises, ni qu'il ait eu besoin de se reposer le septième jour. Mais on n'est pas obligé pour cela de quitter l'ordre du récit de Moïse, qui marque si clairement une création successive. Il suffit de dire que Dieu, par une détermination toute libre de sa volonté, jugea à propos de mettre ce nombre de six jours dans l'ouvrage de la création, sans qu'on puisse en pénétrer la vraie cause (1). »

TIRIN.

Sur ce texte : *Dieu sépara la lumière des ténèbres*, ce commentateur dit :

« Les docteurs prennent ce texte à la lettre ; ils disent que la source de cette lumière se trouvait, non dans le soleil qui ne fut créé que le quatrième jour du monde, mais dans un autre corps sous-céleste qui, durant les trois premiers jours du monde, parcourait et éclairait les deux hémisphères en vingt-quatre heures, comme le fait maintenant le soleil, et qui constituait ainsi tour à tour le jour et la nuit (2). »

(1) *Comment. sur la Genèse*, chap. II.

(2) *Divisit Deus lucem a tenebris*. Quam lucem doctores ad litteram explicant fuisse non in sole qui, in quarto die mundi creatus est, sed in alio corpore sub, cœlesti, quod primo mundi triduo viginti quatuor horis, eodem modo quo

Ailleurs, dans sa *Chronologie sacrée*, Tirin rappelle « qu'il a démontré plus haut que le monde a été créé au mois de mars, dans l'équinoxe du printemps (1). »

DE VENCE.

« Rien n'est plus simple, dit dans ses commentaires cet illustre docteur de Sorbonne, que le récit que fait Moïse de la création de l'univers : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre... Alors Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut; et il sépara la lumière des ténèbres, et il donna à la lumière le nom de jour et aux ténèbres le nom de nuit.* C'est là l'ouvrage du premier jour. Après cela, le Seigneur fit le firmament, et il sépara les eaux inférieures des eaux supérieures, par le moyen de ce firmament, auquel il donna le nom de ciel; c'est ce qui fut fait le second jour. Le troisième jour, Dieu ordonna que toutes les eaux se retirassent en un lieu; que la terre parût, et qu'elle produisît toutes sortes d'herbes et d'arbres, et cela fut fait ainsi. Le quatrième jour, il fit les astres pour éclairer la terre le jour et la nuit; il créa donc un

nunc sol, utrumque hæmispherium circumgyrabat, et sic diem vicissim et noctem constituebat.

(*Comment. in Gen.*, cap. I.)

(1) Ostendimus supra mundum creatum fuisse mense martio in æquinoxio verno.

(*Chronichum sacrum*, cap. IX.)

grand corps lumineux pour présider au jour : c'est le soleil; et un autre grand corps de lumière pour présider à la nuit avec les étoiles : ce second corps lumineux est la lune. Le cinquième jour furent créés les poissons et les eaux; le sixième, les animaux terrestres et l'homme. Voilà ce que Moïse nous apprend.

« Il n'est pas étonnant qu'un récit aussi concis ait été susceptible de tant de sens divers, et que chaque philosophe ait cru trouver son hypothèse dans Moïse. Ce législateur nous représente le Seigneur comme un ouvrier tout-puissant, qui ayant d'abord préparé toute la matière sur laquelle il veut travailler, la dispose et l'arrange, dans la suite d'un certain nombre de jours, après lesquels il se repose. Il nous dit que Dieu créa la lumière et distingua la nuit et le jour, avant la production du soleil et des autres corps lumineux; ce qui n'était pas aisé à concevoir avant que les physiciens eussent considéré la lumière comme un fluide répandu dans l'espace, et dont l'existence ne dépend pas nécessairement de celle du soleil et des autres corps lumineux (1). »

Le savant abbé commente dans le même sens le texte suivant :

« *Et le soir et le matin formèrent un jour.*

« Ces deux mots, qui vont être ici plusieurs fois répétés, sont pris substantivement; c'est pourquoi ils ne doivent point avoir d'accent. Le soir marque

(1) *Comment.*, cap. XXIII, p. 445.

la nuit, et le matin signifie le jour. Moïse dit : *un jour* et non : *le premier jour,* parce que ce jour encore *unique* ne pouvait pas être premier (1). »

Et enfin, parlant de la division du jour chez les Hébreux, de Vence dit :

« Le jour se comptait d'un soir à l'autre. Moïse marque le jour par ces deux termes, *soir* et *matin,* Le jour n'était composé que d'un soir et d'un matin ; le soir ou la nuit allait avant le jour qu'on nomme le matin (2). »

DE CARRIÈRES ET MÉNOCHIUS.

La Bible de Carrières, avec les commentaires de Ménochius, ne laisse aucun doute sur l'adoption faite, par l'un et par l'autre, du sens littéral du mot jour. Nous y lisons :

« *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Au commencement, c'est-à-dire à l'origine primordiale ou au début, non de l'éternité et des âges, mais du temps.

« *Il appela la lumière jour.* Car cette lumière se mouvait, comme maintenant le soleil, pour distinguer les jours des nuits.

« *Et il y eut un soir et un matin qui formèrent un jour.*

(1) *Comment.* II, cap. II, p. 70.
(2) *Chronologie des Hébreux,* t. I, p. 245.

Cette lumière fut créée vers midi; voilà pourquoi, par son évolution, elle amène le soir, puis le matin suivant. *Un jour* équivaut dans l'Écriture à un premier jour; c'est ainsi que dans saint Jean, ch. xx, le jour *un* du sabbat signifie le premier jour de la semaine.

« *Il se reposa le septième jour*. L'œuvre de la création avait donc été commencée le dimanche.

« *Telle fut l'origine du ciel et de la terre, au jour que le Seigneur*, etc.

« L'origine (ou mot à mot les générations, c'est-à-dire les créations) au jour que, c'est-à-dire dans tout l'espace des six jours (1). »

L'ABBÉ GLAIRE.

Dans ses *Livres saints vengés*, ce docte hébraïsant

(1) *In principio creavit Deus*... In principio, id est, in primordio seu initio, non æternitatis nec ævi, sed temporis.

Vocavit lucem diem... Nam lux illa ferebatur sicut nunc sol, distinguens dies ac noctes.

Factumque est vespere et mane dies unus... Circa meridiem hæc ux creata est : exinde suo motu vesperam facit et mane sequens. *Dies unus*, dies primus : phrasis Scripturæ; sic *una sabbati* apud Joan. (cap. xx). Primam hebdomadæ diem significat.

Requievit die septimo... Itaque dominico die opus creationis inchoatum fuit.

Istæ sunt generationes, etc... Generationes, id est creationes.

In die quo, etc... Id est toto sex dierum spatio.

(*Sainte Bible*, chap. I.)

défend l'interprétation littérale par les raisonnements suivants :

« Le mot *jour*, en hébreu *yom*, se trouve répété deux fois dans le verset cinquième, et pris évidemment dans deux sens différents. D'abord, il est considéré comme synonyme de lumière, puisqu'il est dit : *Et Dieu appela la lumière jour*. C'est la partie du temps où il fait clair, et que les Latins ont exprimée par *dies*. C'est en ce sens encore qu'il est pris dans Zacharie, chap. XIV, vers. 7, et peut-être aussi dans Job, chap. III, vers. 5. En second lieu, il est employé comme une certaine durée de temps, l'espace qu'embrasse le soir réuni au matin, ou l'espace de vingt-quatre heures, qui chez nous est compris entre midi et minuit, et minuit et midi ; c'est le *nuchthêméron* des Grecs.

« On a voulu entendre ce mot pris dans le dernier sens, d'un long espace de temps indéterminé, d'une époque. Mais on n'a pas considéré qu'il faudrait nécessairement dans ce cas que le mot hébreu fût au pluriel. Aussi est-ce avec raison que Rosenmüller conclut du récit de Moïse qu'il serait difficile d'exprimer, d'une manière plus précise et plus claire, qu'il s'agit ici d'un *jour naturel*, et nullement d'un espace qui embrasserait un grand nombre de jours ou d'années. On prend, il est vrai, assez souvent dans l'Écriture le mot *jour* pour un moment ou un temps indéterminé, ce qui a lieu également dans les autres langues ; mais alors il y a toujours dans le

contexte quelque indice de cette acception. Ainsi, on dit fréquemment : *un jour il arriva que ; un jour viendra ; au jour où ; pour un certain temps, il arriva ; un temps, un moment viendra ; lorsque.* Nous n'insisterons pas davantage sur ce point ; il ne saurait, à notre avis, offrir une difficulté sérieuse à un hébraïsant (1). »

Nous pourrions ajouter encore de nombreux anneaux à cette longue chaîne de témoignages imposants qui attestent la vérité de la thèse que nous soutenons. Ceux que nous venons de citer suffisent pour qu'il nous soit permis de constater que toute la tradition chrétienne, cette interprète si sûre de la parole de Dieu (2), condamne les systèmes de nos adversaires ; et que, parmi tant de docteurs, de Pères, de théologiens, de commentateurs, il n'en est pas un seul qu'ils puissent invoquer en leur faveur. Nous tirerons, à la fin de l'ouvrage, la conséquence qui résulte de cet enseignement général de l'Église donnée par ses plus dignes organes, et que nous regardons comme décisive. Préalablement, il nous reste à indiquer comment a pu s'opérer, sans le secours de ces siècles illimités, la formation du globe tel que nous le connaissons aujourd'hui.

(1) *Les Livres saints vengés*, t. I, p. 18.

(2) La tradition, dit un auteur non suspect, le protestant Beausobre, lorsqu'elle est bien vérifiée, est une preuve solide de la certitude des faits et de la certitude de la doctrine. (Bergier, *Dict. théol.*)

QUATRIÈME PARTIE

CAUSES DE LA STRUCTURE DU GLOBE

CHAPITRE PREMIER

La création tout entière est un acte de la puissance divine.

Il serait inutile d'observer qu'en cherchant à nous rendre compte des événements qui ont donné à la terre sa physionomie actuelle, nous n'avons pas la sotte prétention de résoudre toutes les difficultés, de dévoiler des secrets que le Créateur de toutes choses s'est réservés, et de repaître en plénitude l'insatiable curiosité de l'orgueil de l'homme. La nature, comme la religion, renferme des mystères qui demeureront à jamais inaccessibles à toute intelligence créée. Comprend-on et comprendra-t-on jamais l'essence et les caractères de cette triple force invisible, connue sous le nom d'attraction molécu-

laire, attraction terrestre, attraction céleste? On en voit les phénomènes, on en constate les effets, mais la nature de la cause échappe à toutes les investigations; ou plutôt, ce mot d'attraction est l'énoncé d'un fait général, et non la formule même d'une loi.

Demandez au chimiste le plus habile ce qu'est cette propriété latente des corps par laquelle leurs molécules s'attirent les unes et les autres, se rapprochent comme instinctivement, se rattachent, se cimentent, se coagulent et se pénètrent si profondément, si intimement, qu'elles résistent, avec une puissante énergie, à la force aveugle qui voudrait les désunir? Il sera obligé d'avouer son ignorance et de dire : Je ne le sais pas.

Mais voici que la science elle-même se charge de donner, en ce moment, à l'esprit humain une leçon de modestie, pour lui apprendre à se défier de ses lumières, de ses découvertes, de ses dogmes même, et à circonscrire le cercle de ses prétentions. C'est toute une révolution qui s'opère dans le symbole des académies.

Nos pères du XVIIIe siècle ne connaissaient que quatre éléments : l'eau, la terre, l'air et le feu. Les progrès de la chimie nous ont permis de reconnaître l'erreur de nos devanciers, d'analyser ces substances, de les diviser, de les subdiviser, de les atomiser en quelque sorte, et de les tourmenter de manière à découvrir qu'elles étaient des corps composés et non des éléments. La découverte d'un élément nouveau

était signalée comme un progrès pour la science ; et pour son auteur, un titre à l'admiration et à la reconnaissance publique. On en compte aujourd'hui, si nous ne nous trompons, soixante-sept.

La science moderne avait aussi admis jusqu'ici l'existence de diverses forces, telles que : la lumière, le calorique, l'électricité, le magnétisme, l'affinité, la pesanteur, etc. Elle soutenait que ces forces étaient des propriétés inhérentes à la matière elle-même. C'était là l'axe autour duquel se déroulaient tous les phénomènes du monde physique, le mécanisme qui lui imprimait tous ses mouvements.

Eh bien ! ces deux dogmes scientifiques, sur lesquels il n'était pas permis d'élever le moindre doute, viennent d'être attaqués, et solidement, si ce n'est victorieusement combattus. Deux savants du premier ordre, M. Grove, l'un des membres les plus honorés de la Société royale de Londres, et M. Seguin aîné, l'un de nos physiciens les plus distingués, ont établi, dans un ouvrage intitulé : *Corrélation des forces physiques*, que tous ces éléments ne sont pas des éléments ; que toutes ces forces ne sont pas des forces. Ils soutiennent qu'il n'y a qu'un seul élément, *la matière :* une seule force, un seul moteur, un *moteur spirituel :* « La chaleur, la lumière, l'électricité, dit le premier, n'existent pas comme causes fluidiques ; tous ces effets sont le pur et simple résultat d'une affection de la matière, causée par des forces qui, sans être nécessairement intelligentes

n'ont absolument rien de physique, et qui, toutes corrélatives entre elles, se rattachent au mouvement causé lui-même par un *moteur absolument spirituel*(1). »

Le second résume, en ces termes, la doctrine de M. Grove, dans des notes placées à la fin de son ouvrage : « Quoi de plus simple que de tout rapporter à un seul élément, *la matière?* à un seul agent qui la modifie, *le mouvement?*... Voir, comme nous le faisons, M. Grove et moi, dans tous les corps, des assemblages divers d'une seule et même matière, dans tous les phénomènes, des mouvements imprimés à cette matière *unique*, n'est-ce pas rendre un hommage plus éclatant encore à l'unité et à la puissance créatrice, suivant la devise qui caractérise toutes les œuvres de Dieu : simplicité et économie dans les moyens, richesse et variété dans les résultats (2) ? »

Ne soyons pas surpris de cette humiliante nécessité où se trouve le génie de l'homme de brûler aujourd'hui ce qu'il avait adoré hier. C'est la suite de l'arrêt que la sagesse divine a prononcé contre l'homme, en le condamnant, en punition de son orgueil, à un labeur sans fin, sans trêve, et sans jamais arriver, malgré les plus prodigieux efforts, à une connaissance adéquate de toutes choses : « *Il a livré le monde aux disputes des hommes*, nous apprend

(1) *Corrélation des forces physiques*, pag. 150.
(2) *Ibid.*, notes, p. 329.

l'Ecclésiaste, *afin qu'ils ne connaissent pas l'œuvre que le Seigneur a faite du commencement à la fin* (1). »

« Où étiez-vous, dit Dieu à Job, quand je jetais les fondements de la terre? Dites-le-moi, si vous avez de l'intelligence. Savez-vous qui en a réglé toutes les mesures, ou qui a tendu sur elle le cordeau? Savez-vous sur quoi ses bases sont affermies, ou qui en a posé la pierre angulaire? Qui parlera dignement de la disposition des cieux, etc. (2)? »

Nous sommes donc naturellement amené à nous en rapporter, à l'endroit des œuvres de la création, où tout dépendait du bon plaisir de Dieu, à ce qu'il a daigné nous révéler. Car ici le surnaturel éclate de toutes parts; et qu'ils sont à plaindre ceux qui ne l'y voient pas! Or, deux grands faits miraculeux, et deux seulement, nous sont rapportés dans l'histoire sacrée des temps primitifs : la création et le déluge universel.

Dans la description des merveilles de la création, Moïse se borne à constater les effets de manière à ne réveiller chez l'homme aucune autre idée de leur cause que celle de la volonté divine. Tout y est mar-

(1) Mundum tradidit disputationi eorum, ut non cognoscat homo quod operatus est Deus ab initio ad finem.
(*Eccle.*, cap. II, v. 11.)

(2) Ubi eras quando ponebam fundamenta terræ? Indica mihi, si habes intelligentiam. Quis posuit mensuras ejus, si nosti? aut quis dimisit lapidem angularem ejus? Quis enna rabit cœlorum rationem? etc...
(*Job*, cap. XXXVIII, v. 5.

qué au sceau d'une sagesse et d'une puissance infinie, non pas seulement dans l'ensemble, mais aussi dans les détails. C'est Dieu qui a conçu, exécuté, ordonné toutes choses. La nature n'a point agi par elle-même, elle a obéi à la voix de son Créateur. Les actes de chaque jour, à partir de la création du ciel et de la terre, jusqu'à celle de l'homme, ont tous été accomplis en dehors des lois qui régissent aujourd'hui le monde physique. Ainsi, tous les êtres du règne végétal et du règne animal ont été créés à l'état de développement parfait; les végétaux, les plantes, les arbres n'ont pas été créés à l'état de graine, ou de germe, ou de rejeton, mais dans leur développement complet, propre à produire des semences et à porter des fruits. Les animaux de chaque espèce, quadrupèdes, reptiles, poissons, oiseaux, tous ont été créés dans un état de formation et de croissance assez avancée pour qu'ils pussent se reproduire immédiatement. L'homme lui-même, Dieu l'a créé dans la plénitude de l'âge, dans l'entier exercice de ses facultés physiques, intellectuelles et morales. Mais s'il en est ainsi des végétaux, des animaux, et enfin de l'homme, ce prototype du monde créé, pourquoi en serait-il autrement de la terre, du ciel, des astres, de la mer, des montagnes, etc.? Pourquoi Dieu aurait-il eu besoin d'un temps plus long, de siècles indéfinis pour les former? Assurément, dès lors que tout ici est miraculeux, le prodige ne sera pas plus grand d'un côté que de l'autre.

C'est l'oubli de ce principe fondamental qui est la source de tant d'erreurs, et de la plupart des objections de nos adversaires. On s'obstine à chercher la cause productrice des divers phénomènes de la création, non dans l'action de Dieu créateur de tout ce qui existe, mais dans une foule de causes secondaires, découvertes ou imaginées par l'esprit humain ; et même souvent dans des hypothèses plus ou moins hasardées qui ne s'appuient ni sur l'observation, ni sur aucun fondement solide fourni par l'induction. On se garde bien de refuser à Dieu le titre de créateur; c'est son rôle qu'on veut amoindrir; mais franchement, après lui avoir reconnu ce titre, la logique permet-elle de le chicaner sur le temps qu'il a cru devoir employer pour accomplir son œuvre?

On prétend que ce sont les lois de la nature qui ont tout organisé, et que les faits géologiques seraient contraires à ces lois, si l'on admettait que la structure du globe a été l'œuvre de six jours ordinaires. Mais qu'est-ce donc que cette nature dont on parle toujours? et que sont, en effet, les lois de la nature, si ce n'est un ordre qu'il a plu à Dieu d'établir, auquel toutes les créatures, mais les créatures seulement, doivent se conformer ? Or, cet ordre n'existait apparemment pas, quand Dieu créa le monde. S'il a jugé convenable de l'établir ensuite, pour ouvrir un champ plus large à l'action des créatures, il n'en demeure pas moins libre et indépendant, pouvant y déroger pour des raisons et par des moyens

à lui connus. On n'est donc nullement fondé à s'appuyer sur l'observation des phénomènes actuels, des causes et des effets présents, pour expliquer les faits de la création. Ceux-ci ne sont pas des questions de science, des questions d'accord et de désaccord avec les lois actuelles; ce sont de simples questions de témoignages et de foi. Ce n'est pas la révélation qui doit s'accommoder aux exigences de la raison, c'est à la raison à se soumettre à la révélation pour ne pas se heurter et se briser aux mystères qui l'obsèdent.

CHAPITRE II

Le Déluge universel.

Le second grave événement que nous apprend la Bible, c'est le déluge. L'histoire sacrée nous présente ce cataclysme comme un fait miraculeux produit par une action surnaturelle, comme un châtiment terrible infligé à la terre coupable (1). C'est le sentiment général des Pères, et ce point de départ prévient beaucoup d'objections. Cependant, ce fait admis plus ou moins complétement par toutes les théogonies païennes, et confirmé par les monuments et les traditions des peuples, aussi bien que par les données de la science, est encore contesté aujour-

(1) Videns Deus quod multa malitia hominum esset in terra, pœnituit eum quod hominem fecisset in terra. Et tactus dolore, cordis intrinsecus : Delebo, inquit, hominem quem creavi.

(*Gen.*, cap. VI.)

d'hui par de savants chrétiens, non pas dans sa réalité, mais dans son universalité.

Or, cette question, que quelques écrivains prétendent être d'un intérêt secondaire, nous semble présenter, au contraire, tous les caractères propres à lui donner la plus haute gravité. Si les points les plus élevés ont été à l'abri de cette effroyable inondation, s'il y a eu sur le globe des lieux qu'elle n'ait point recouvert de ses eaux, quels sont les lieux, quelles sont les montagnes qui ont échappé à ses ravages? Quels sont les pays que le fléau a bouleversés? Quels sont ceux qu'il a épargnés? Si ces régions privilégiées ont pu, comme on le dit, offrir un refuge à une foule d'animaux, pourquoi les hommes n'en auraient-ils pas profité? Ne sait-on pas que l'homme atteint des hauteurs où les plus agiles des quadrupèdes et des reptiles ne sauraient parvenir? Tous les hommes, à l'exception de la famille de Noé, n'auraient donc pas péri dans le déluge, contrairement au texte formel de l'Ecriture, qui rapporte l'universalité du désastre, et surtout la destruction de la race humaine, en termes clairs, énergiques, plusieurs fois répétés, sans la moindre circonstance restrictive, et de telle sorte que, pour exprimer l'universalité absolue, Moïse n'aurait pu parler d'une manière plus précise et plus intelligible. Qu'on nous permette à ce propos de rappeler son récit :

« L'an six cent de la vie de Noé, le dix-septième jour du secoud mois, toutes les sources du grand

abîme furent rompues; et les cataractes du ciel furent ouvertes; et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits.

« Les eaux s'étant accrues élevèrent l'arche au-dessus de la terre; elles inondèrent et couvrirent *toute* la surface de la terre. Les eaux crûrent et grossirent prodigieusement au-dessus de la terre, et *toutes* les plus hautes montagnes qui sont sous *toute* l'étendue du ciel furent couvertes. L'eau ayant gagné le sommet des montagnes s'éleva encore de quinze coudées plus haut. *Toute* chair qui se meut sur la terre fut détruite; *tous* les oiseaux, *tous* les animaux, *toutes* les bêtes et *tout* ce qui rampe sur la terre. *Tous* les hommes moururent et généralement *tout* ce qui a vie et respire sur la terre. *Toutes* les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que celles qui volent dans l'air, *tout* périt de dessus la terre; il ne demeura que Noé seul et ceux qui étaient avec lui dans l'arche. Et les eaux couvrirent *toute* la terre pendant cent cinquante jours (1).

(1) Anno 600 vitæ Noë, mense secundo, septimo decimo die mensis, rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt. Et facta est pluvia super terram quadraginta diebus et quadraginta noctibus... et multiplicatæ sunt aquæ, et elevaverunt arcam in sublimi a terra. Vehementer enim inundaverunt : et omnia repleverunt, in superficie terræ. Et aquæ prevaluerunt nimis super terram; apertique sunt omnes montes excelsi sub universo cœlo. Quindecim cubitis altior fuit aqua super montes quos ope-

L'apôtre saint Pierre a prévenu l'objection que l'on fait contre le sens absolu de ces expressions : *toute chair* en ne lui donnant qu'un sens restreint, quand il désigne le nombre de personnes que le déluge n'a pas englouties, en disant : « Jésus-Christ alla prêcher aux esprits qui étaient retenus en prison, qui, autrefois incrédules, avaient, au temps de Noé, compté sur la patience de Dieu, pendant qu'il bâtissait l'arche, où peu de personnes, c'est-à-dire huit seulement, furent sauvées au milieu des eaux (1). »

La science géologique est venue, à son heure, confirmer les enseignements divins. Buckland termine son livre : *Reliquiæ diluvinæ*, par ces conclusions : « Ainsi avons-nous démontré, dit-il, par des faits qu'un déluge tout-puissant fondit inopinément sur la terre, l'inonda *tout entière*, couvrit les plus

ruerat. Consumptaque est omnis caro quæ movebatur super terram, volucrum, animantium, bestiarum, omniumque reptilium quæ reptant super terram. Universi homines, et cuncta in quibus spiraculum vitæ est in terra, mortua sunt. Et delevit omnem substantiam quæ erat super terram, ab homine usque ad pecus, tam reptile quam volucres cœli ; et deleta sunt de terra : remansit autem solus Noë, et qui cum eo erant in arca. Obtinueruntque aquæ terram centum quinquaginta diebus.

(*Gen.*, cap. VII.)

(1) His qui in carcere erant spiritibus veniens prædicavit, qui increduli fuerunt aliquando quando expectabant Dei patientiam in diebus Noë, cum fabricaretur arca, in qua pauci, id est octo animæ salvæ factæ sunt per aquam.

(*S. Petri*, Epis. I, cap. III, v. 20.)

hautes montagnes, et engloutit dans ses flots *tout ce qui vivait*, à l'exception de ceux que Dieu a voulu sauver dans l'arche. Nous ne savons pas comment il plut au Seigneur d'amener cette masse incommensurable d'eau, et d'en élever les flots sur la surface du globe ; mais les traces formidables en sont devant nos yeux, et tous les éléments semblent y avoir pris part. »

Mais c'est en s'appuyant sur le langage si clair et si net du livre saint que la grande majorité des Pères et des théologiens a toujours affirmé que le déluge avait été universel, c'est-à-dire que les eaux avaient envahi toute la terre sans exception aucune. Et quant à la tradition, Bossuet l'a résumée en disant : « La tradition du déluge universel se trouve par toute la terre (1). »

A l'encontre de ces témoignages, on cite la défense de Vossius par Mabillon, et le silence de la congrégation de l'Index. « Des théologiens enseignent que le déluge n'a point été d'une universalité absolue (*on devrait citer ces théologiens !*). On sait que le P. Mabillon soutint cette thèse devant la congrégation de l'Index à Rome, et que l'assemblée composée de neuf cardinaux se rangea à l'avis de l'habile défenseur de Vossius (2). »

Le P. Tournemine dit, au contraire, que le conseil

(1) *Discours sur l'Histoire universelle.*

(2) *Vue sur l'œuvre de la création par un ami de la vérité.*

de Mabillon ne fut pas suivi, et que Rome condamna le sentiment de Vossius (1).

Pour mieux éclaircir cette question sur laquelle les diverses relations que nous avons lues manquent d'exactitude, nous allons en donner une qui présente toutes les garanties de la vérité, celle que M. le chevalier Drach a copiée à Rome pendant qu'il y remplissait les fonctions de bibliothécaire de la Propagande.

Note sur le *Votum Joannis Mabillionii* touchant la question de l'Universalité du déluge.

Mabillon se trouvait à Rome à l'époque où les divers écrits de Vossius, contre l'universalité du déluge, attiraient l'attention du monde savant en 1685. Les consulteurs de la sacrée congrégation de l'Index prièrent Mabillon de leur dresser un mémoire sur le sentiment de Vossius.

Le savant bénédictin leur exposa les raisons qu'on pouvait alléguer contre Vossius, et en même temps celles que l'on pouvait apporter pour l'excuser. Il observa que son opinion ne contient aucune erreur capitale, ni contre la foi, ni contre les bonnes mœurs; que Vossius n'a proposé ce système que pour répondre plus facilement aux objections des incrédules qui se servent de ce que l'on dit de l'universalité du déluge, pour détruire l'autorité des saintes Ecritures;

(1) Voir dans la *Bible* de Vence la dissertation sur *l'Universalité du déluge.*

que Vossius ne dit rien d'injurieux contre l'Eglise catholique, ni contre le sentiment qu'il combat, mais qu'il propose le sien simplement, comme plus vraisemblable; qu'il est utile de recevoir dans l'Eglise, ou au moins de tolérer des sens divers dans l'explication de l'Ecriture, pourvu qu'ils ne soient point contraires à l'autorité manifeste des livres saints et de l'Eglise; que ces expressions : *toute la terre, toutes les montagnes, toute chair,* se peuvent prendre avec restriction, et s'y prennent assez souvent dans l'Ecriture; que quelques docteurs catholiques, comme Cajetan, ont cru que la montagne où ils supposent qu'est situé le paradis terrestre, ne fut pas couverte des eaux du déluge; que ce sentiment de Vossius n'ayant jusqu'ici causé aucun trouble parmi les catholiques, et n'ayant été attaqué que par les protestants, il n'y a aucun péril à le *tolérer*, et qu'il vaut mieux le laisser sans censure que de se mêler dans les disputes que se livrent les protestants; qu'en tout cas, si la congrégation veut flétrir cette opinion par une censure, il faut encore censurer la réfutation qu'en a faite Georges Hornius, à cause des discours injurieux qu'il tient contre l'Eglise catholique et le souverain pontife.

Voilà le précis du *Votum* du célèbre religieux.

« Il serait facile de montrer, continue le docte hébraïsant, que toutes les objections de Vossius contre l'universalité du déluge peuvent être opposées contre son propre système. L'universalité du déluge est

une tradition de l'Église ancienne, comme aussi de celle établie par notre divin Sauveur. Un homme logique préférera toujours le sens obvie des textes à toutes les subtilités qui lui font hausser les épaules. Le P. de Ligny a tracé une excellente règle en répondant à certains esprits contentieux : « Peut-on dire plus explicitement que le Verbe était Dieu, qu'en disant : *Et le Verbe était Dieu?* De même peut-on dire plus clairement que le déluge fut universel tant pour toute la terre que pour la destruction des hommes, que dans les textes suivants : *Et les eaux s'étant accrues, élevèrent l'arche en haut au-dessus de la terre. Elles couvrirent toute la surface de la terre. Toutes les plus hautes montagnes qui sont sous toute l'étendue du ciel furent couvertes. L'eau ayant gagné le sommet des montagnes, s'éleva encore de quinze coudées plus haut. Toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tout périt de dessus la terre; il ne demeura que Noé seul et ceux qui étaient avec lui dans l'arche.*

« Il est notoire qu'au *commencement*, comme le dit poétiquement le Psalmiste (c. IV, 6., — je suis le texte hébreu), — l'abîme enveloppait la terre comme un vêtement, et que les eaux se tenaient au-dessus des montagnes. La moitié de ces eaux fut élevée au-dessus du firmament. Pour former le déluge, le maître de la terre n'avait donc qu'à remettre la terre dans l'état du premier jour génésiaque. Et, en effet, non-seulement les mers eurent la permission de franchir les limites qui leur avaient été posées; mais

les cataractes du ciel donnèrent passage aux eaux retenues au-dessus du firmament. Taisez-vous donc, messieurs les physiciens; ici votre science est nulle, et toutes vos dissertations tombent dans l'eau. »

Mais si l'universalité du déluge a été l'objet de plusieurs attaques, nous ne croyons pas qu'aucun de nos adversaires ait cherché à bien se rendre compte des effets de cette inondation générale en ce qui concerne les phénomènes géologiques, notamment la formation des montagnes sédimentaires et celle des fossiles. On demeure cependant convaincu qu'elle y a joué un grand rôle, quand on étudie dans tous ses détails cet événement unique dans l'histoire.

Représentons-nous d'abord ces vastes océans sortis de leur lit et se répandant avec violence sur les continents : *Vehementes enim inundaverunt aquæ;* cette énorme masse des eaux supérieures et inférieures réunies, et tenant en solution ou en suspension d'innombrables éléments siliceux, calcaires, argileux, carboniques, charriant, avec ses flots impétueux, des cailloux de toutes sortes et de toutes grosseurs, des sables, des coquillages marins et terrestres, des végétaux, et les cadavres noyés de tous les habitants de la terre, hommes et animaux ; et cette immense marée de huit à dix kilomètres de hauteur, montant et descendant chargée de cette prodigieuse quantité de matériaux, de roches d'épanchements, de débris de montagnes, de terres délayées, de vieux dépôts formés dans son sein, envahissant le globe en tous

sens : *Euntes et redeuntes aquæ*, à travers mille crevasses, pendant près de deux cents jours; car elles ne commencèrent à diminuer qu'après cent cinquante jours : *Et aquæ cœperunt minui post centum et quinquaginta dies*.

Ces bouleversements atteindraient encore un plus grand développement si l'on admettait, ce qui n'est point dénué de probabilité, et ce que soutiennent des auteurs graves, savoir que la cause physique du déluge a été l'arrêt de la rotation du globe sur son axe (1).

En effet, Dieu lui-même semble nous l'indiquer,

(1) D'autres indiquent, comme cause physique du déluge, le déplacement de l'axe de la terre qui a cessé d'être parallèle avec celui du soleil : « La position du globe terrestre à l'égard du soleil, dit Frédéric Klée, a été *évidemment* dans les temps primitifs différente de ce qu'elle est aujourd'hui; et cette différence a dû être causée par le déplacement de l'axe de rotation de la terre (*Sur le déluge*, p. 70). » Cette opinion scientifique se trouve conforme à la vision du déluge dont fut favorisé Noé, selon le prophète Énoch dans son livre traduit pour la première fois par M. le chevalier Drach, où nous lisons : « En ces jours Noé vit que la terre était inclinée, et que la destruction approchait; alors il vint à Énoch et lui cria trois fois d'une voix forte : Écoute-moi, écoute-moi, écoute-moi; apprends-moi ce qui se passe sur la terre, car la *terre travaille* et se trouve fortement ébranlée. » Nous savons bien que ce livre est apocryphe, mais l'apôtre saint Jude lui donne une grande autorité, en le signalant comme « ayant dit la vérité sur les choses dont je viens de parler. » (Épître v. 14.) Mais dans l'une et l'autre hypothèse, les effets ont dû être à peu près les mêmes.

quand, renouvelant son alliance avec les hommes, il les rassure sur l'avenir, et leur dit : « Tant que la terre subsistera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour, se succéderont sans interruption (1). » C'était dire ouvertement que cette succession avait été suspendue pendant le déluge, et conséquemment aussi, le mouvement et la rotation de la terre qui en est la seule cause. Mais si cet arrêt avait été la cause du déluge, ses effets ont dû être nécessairement incalculables. On sait qu'en vertu de cette rotation, la terre n'est pas exactement ronde ; son diamètre à l'équateur est de treize ou quatorze lieues plus grand que le diamètre qui va d'un pôle à l'autre ; que, par conséquent, pour reprendre sa forme sphérique, il faut que le globe se renfle de six à sept lieues sur chaque pôle et s'affaisse d'autant sur la région équatoriale; et qu'au contraire, pour rentrer dans son état de sphéroïde aplati, il faut qu'il se renfle sur sa région équinoxiale et s'affaisse dans la même proportion sur les deux pôles. L'arrêt du mouvement diurne faisait donc disparaître le renflement du globe à l'équateur, en même temps qu'il rehaussait les pôles, et de là un mouvement de baisse et de hausse par lequel la terre tendit à reprendre sa forme sphérique primitive. La croûte

(1) Cunctis diebus terræ, sementis et missis, frigus et æstus, æstas et hiems, nox et dies, non requiescent.
(*Gen.*, cap. VIII, v. 22.

solide s'affaissa de sept lieues sur la ligne équatoriale en allant vers les pôles ; là, au contraire, elle se renfla d'autant. Entre l'équateur et les pôles il y eut donc une immense série de crevasses, d'affaissements, de soulèvements, de dislocations, de matières rejetées de l'intérieur à la surface, ou précipitées de la surface à l'intérieur. Et si l'on fait attention que ces effets se produisirent en même temps que les océans chassés de leur lit se répandaient avec violence sur les continents, on pourra se faire une idée de la transformation qu'a dû subir sa physionomie (1).

Il faut remarquer, en second lieu, la nature des eaux diluviennes, et ne pas les assimiler aux eaux des mers actuelles : ce qui serait une grande erreur. Les convulsions du globe, à cette époque, avaient dû déterminer une multitude de crevasses par lesquelles des gaz, des acides de tout genre se sont dégagés avec des solutions de soufre, de magnésie, de silice, etc., qui, en s'identifiant avec les eaux, en élevaient

(1) Cette hypothèse expliquerait aussi la difficulté de trouver en Europe des fossiles humains.

En vertu des lois de l'hydrostatique, le courant diluvien, ayant marché d'occident en orient, c'est dans les dépôts de l'Asie, de la Tartarie et de la Chine que doit se trouver leur gisement; si tant est qu'il puisse en être resté vestiges. Roulés et ballottés contre tous les obstacles qu'ils rencontraient, heurtés sans cesse par les minéraux et les végétaux avec lesquels ils marchaient, les cadavres humains ont dû être détruits ou usés au point de devenir méconnaissables.

aussi la température. Les eaux du déluge se trouvaient donc dans la même condition que les eaux volcaniques et minérales ; et puisqu'il se forme journellement des roches dures dans ces eaux, il a dû pareillement s'en former dans les eaux du déluge universel.

En étudiant ce grand fait sous ces faces et sous d'autres encore, on sera naturellement amené à le reconnaître comme la cause, non pas unique mais principale, de la formation de nos roches sédimentaires, par les dépôts de minéraux, de végétaux et d'animaux que les eaux ont laissés, pendant et après leur séjour, sur le continent. Si l'on objecte la dureté de ces roches que n'auraient pu atteindre les dépôts diluviens, qu'on se rappelle que toutes les formations calcaires, même les plus marneuses et les moins compactes, contiennent de la silice, dont la propriété lapidifiante a été démontrée par Berzélius dans sa belle étude sur ce minéral, et par les architectes qui l'utilisent tous les jours pour les constructions dans l'eau; les ciments et divers mortiers ne doivent qu'à la silice cette facilité de se durcir même sous l'eau. En 1828, on a trouvé dans le marbre de Carrare du silicium à l'état natif, qui s'est solidifié instantanément au contact de l'air.

CHAPITRE III

Le déluge d'Ogygès ou de Deucalion.

Indépendamment du déluge universel, si nous en croyons les traditions des Grecs, des Hébreux et des Égyptiens, il en est un autre partiel, dont les eaux auraient bouleversé une partie du globe. Ce déluge est appelé déluge de Deucalion par les Hellènes, d'Ogygès par les habitants de l'Attique, *et d'un jour et d'une nuit* par les Égyptiens, parce qu'il n'a duré que vingt-quatre heures. Les écrivains qui l'attestent, avec des détails dont les développements ne semblent pas laisser place au doute, sont trop respectables pour qu'il soit permis de n'y voir qu'une fable de la mythologie orientale.

Nous citerons d'abord Platon, qui dit dans son *Timée :* « Il paraît qu'après le déluge et le tremblement de terre, il y a eu un cataclysme d'un jour et

d'une nuit ; toute une race d'hommes belliqueux fut engloutie dans la terre, et l'île Atlantique, entièrement submergée par les flots de la mer, disparut tout à fait. Voilà pourquoi ce détroit est difficile à traverser à cause de l'accumulation des matériaux provenant de la destruction de cette grande île que la mer y a apportés (1). »

Dans la Chronologie d'Axum, le plus ancien recueil des antiquités de cette partie de l'Afrique, selon Bruce, et dont l'authenticité passe pour être respectable, il est dit que l'Abyssinie fut submergée par un déluge dont les effets furent tels que la contrée en prit le nom de *Ouré-Midre*, c'est-à-dire contrée dévastée.

Apollodore rapporte que le déluge de Deucalion fut grand; la tradition de Phrygie suppose qu'il s'étendait sur l'Asie Mineure, et Diodore de Sicile pense qu'il aurait bien pu envahir jusqu'à la haute Asie (2).

Mais voici une autorité plus grave encore, celle d'Aristote. Il suffit de lire la *Somme* de saint Tho-

(1) Post autem diluvium et terræ motum intemperies extitisset unius noctis et diei spatio, omne illud bellicosorum hominum genus in terram absorptum fuit, illaque Atlantica insula maris fluctibus plane obvoluta omnino disparuit. Unde illud mare trajectu difficile est, cum lutum adhuc copiosum ex insula illius reliquiis remanserit.

(*Plato in Timeo.*)

(2) Cuvier — Notes sur le déluge dans les class. de Lemaire.

mas, pour comprendre le respect, la considération, le prestige qui se rattache à ce nom. Le Docteur angélique, en le citant fréquemment, s'exprime en ces termes : *Ait philosophus, magister dixit :* tant était grande la confiance qu'il avait en ses enseignements. Eh bien ! ce prince des philosophes, dans le premier livre de sa *Météorologie*, parle du déluge de Deucalion, des effets qu'il a produits, des pays qu'il a dévastés. Les détails dans lesquels il entre, et l'époque où il a vécu, ne permettent pas de douter qu'il n'eût entre les mains, sous les yeux, les preuves irréfragables de ce cataclysme. Nous allons en rapporter quelques-uns :

« Il y a plusieurs pays, dit-il, qui, jadis sous les eaux, appartiennent maintenant à la terre ferme, comme le contraire arrive aussi. Ce bouleversement ne se produit pas toujours dans les mêmes contrées ; mais se passe quelquefois comme lors du déluge de Deucalion; car ce déluge envahit la Grèce ainsi que la partie de ce pays qui constituait l'ancienne Grèce, et changea en plusieurs régions le cours des fleuves. L'on sait, en effet, que le Tanaïs et le Nil n'ont pas toujours eu le même lit, et que celui où ils coulent a été autrefois à sec (1). »

(1) Complura enim sunt quæ cum autem aquosa essent continentium terra gaudent; sed contra res etiam habet. Et illud quidem non in iisdem semper locis fit; sed quo modo diluvium quod Deucalionis tempora evenit; hoc enim per Græciam pervasit, atque ejusdem partem quæ priscam

Græciam constituit; quod multis in locis cursum fluminum mutavit. Constat enim neque Tanaïm, neque Nilum semper defluxisse; sed locum unde fluunt aliquando siccum fuisse, etc.

(*Meteorologicorum*, lib. I, cap. XIV.)

CHAPITRE IV

Les tremblements de terre.

Il suffira de rapporter quelques exemples de ces phénomènes et des effets qui en résultent pour montrer que les tremblements de terre ont puissamment contribué à modifier la structure du globe. Nous nous bornerons aux citations suivantes, que nous empruntons à M. Maupied :

« En 1819, un violent tremblement de terre se fit sentir aux bouches de l'Indus. La secousse se propagea dans l'intérieur jusqu'à Abénédabad ; plusieurs villes furent renversées, et les pays environnants s'abaissèrent sur une étendue d'environ douze lieues de longueur sur sept de largeur, et furent engloutis par une irruption de la mer. Des tremblements de terre analogues aux précédents sont assez fréquents.

Rappelons seulement l'affaissement de la côte d'Arica, au Pérou, pendant le tremblement de terre de 1833; la subversion de la ville de Tomboro, à Java, en 1815; la formation des lacs de la vallée du Mississipi, aux environs du nouveau Madrid, en 1811; la destruction de Lima, d'une partie de la côte et de la ville de Callao, en 1746. Le tremblement de terre de Saint-Domingue, en 1751, causa sur la côte un enfoncement de plus de vingt lieues de longueur; en 1755, le fameux tremblement de Lisbonne engloutit sous les eaux le quai, les navires et un grand nombre de victimes; en 1762, d'horribles inondations eurent lieu au Bengale, par suite du tremblement de terre de Chittagang; le tremblement de terre de la Calabre, en 1783, fut accompagné d'une formation d'une cinquantaine de nouveaux lacs, non compris les abîmes plus étroits remplis d'eau. A la même époque, l'Hécla fit aussi sentir de fortes secousses, et on vit sortir du milieu des eaux une nouvelle île, sur les côtes d'Islande; en 1751, au mois de juillet, une montagne s'écroula dans la Savoie, du côté de Sallanche, et causa de grands ravages.

En 1782, il y eut sur les côtes de Formose de violentes commotions sous-marines. Les flots furent soulevés avec tant de violence qu'ils traversèrent presque toute l'île.

En 1714, la montagne de Diableret, en Valais, s'écroula subitement et tout à la fois.

En 1680, l'affaissement d'une montagne sur des

cavernes remplies d'eau, causa une grande inondation en Irlande.

En 1678, il y en eut une pareille, en Gascogne, causée par l'affaissement de quelques parties des montagnes des Pyrénées.

En 1618, la ville de Pleurs, en Valteline, fut enterrée sous les rochers au pied desquels elle était située.

En 1538, un tremblement de terre souleva une haute colline de forme allongée dans les champs phlégréens, près Pouzzole : on l'a appelée Monte-Nuovo, montagne nouvelle.

En 1692, il y eut un violent tremblement de terre à la Jamaïque, dans la partie de Port-Royal. La ville fut en partie détruite et inondée par les eaux; deux grandes montagnes s'affaissèrent, et une troisième se fendit. On est persuadé à la Jamaïque que toutes les montagnes sont un peu abaissées.

En 1693, l'île de Foren fut engloutie après un violent tremblement de terre.

Du temps de Sénèque on vit, après un violent tremblement de terre, sortir des ondes l'île Thérasine, aujourd'hui Santorin. — Pline rapporte que, peu de temps après, il sortit une autre île près de Santorin, qui a encore été accrue par des éruptions postérieures; en 1707, cette île fut ébranlée par de nouveaux tremblements de terre, pendant l'espace de deux mois, et il parut de nouvelles terres à quelque distance.

Platon raconte que, dans la mer Égée, Rhodes, Délos et onze autres îles sortirent du sein des mers.

Dans les *Métamorphoses d'Ovide* (l. XV), Pythagore rapporte qu'auprès de Trézène, il s'était élevé une montagne au milieu d'une plaine.

Sénèque cite le tremblement de terre du mont Coryque, qui fit jaillir des sources d'eau jusqu'alors inconnues; l'amas d'eau qui se forma près d'Hydesse, en Carie; Tyr, ajoute-t-il, a été tristement célèbre par ses écroulements; l'Asie perdit à la fois douze villes. Ce fléau mystérieux qui parcourt le monde, frappa l'an dernier l'Achaïe et la Macédoine.

Au rapport de Capitolin, il y eut, sous Gordien III, un si violent tremblement de terre que plusieurs villes furent englouties.

Sous le consulat de Gallien et de Fortunatus, Trabellius Palion décrit un tremblement de terre qui se fit sentir sur toutes les rives de la Méditerranée et de ses golfes, en Asie-Mineure, à Rome, en Libye; la terre s'ouvrit dans un grand nombre d'endroits, et de l'eau salée jaillit de ces ouvertures. La mer y couvrit plusieurs villes.

Sous Trajan, dit Xiphilin, eut lieu le fameux tremblement de terre d'Antioche, qui dura plusieurs jours, abaissa le mont Carasse et plusieurs autres montagnes, fit apparaître des fleuves et en tarit d'autres.

Sous Tibère-Néron, Laodicée, Thyatire et Chio éprouvèrent un tremblement de terre, au rapport de Suétone.

Sous le règne d'Antonin, il arriva, en Bithynie et en Hellespont, un furieux tremblement de terre, dit Xiphilin, dont plusieurs villes et celle de Cysique entre autres furent ruinées.

Homère nous peint le mont Ida, près de Troie, comme une montagne volcanique dont les feux étaient encore en activité et dont les secousses soulevaient les flots de la mer.

Les auteurs grecs et latins parlent d'un bien plus grand nombre de tremblements de terre, d'îles soulevées, de rivages envahis par la Méditerranée. »

Citons encore un exemple de montagnes formées par ces phénomènes. A six journées de marche de la ville de Mexico se trouvait, en 1759, une contrée fertile et bien cultivée, où croissaient en abondance le riz, le maïs et les bananes. Au mois de juin, d'effroyables tremblements de terre agitèrent le sol, et ces tremblements se renouvelèrent sans cesse pendant deux mois entiers. Dans la nuit du 28 au 29 septembre, la terre eut une violente convulsion; un terrain, de plusieurs lieues d'étendue, se souleva peu à peu et finit par atteindre une hauteur de cinquante pieds, sur une surface de dix lieues carrées. Le terrain ondulait, comme les vagues de la mer, sous le souffle de la tempête; des milliers de monticules s'élevaient et s'abîmaient tour à tour; enfin un gouffre, de près de trois lieues carrées d'ouverture, s'ouvrit : de la fumée, du feu, des pierres embrasées et des cendres furent lancés à une hauteur prodi-

gieuse. Six montagnes surgirent de ce gouffre béant, parmi lesquelles le volcan, auquel on a donné le nom de *jorullo*, s'élève maintenant à cinq cent cinquante mètres au-dessus de l'ancienne plaine.

CHAPITRE V

Les volcans.

Dans tous les temps les volcans ont modifié la physionomie de la terre. Tantôt ils ont couvert de vastes contrées de leurs laves dévastatrices ; tantôt ils les ont fait disparaître par l'affaissement de hautes montagnes ; ailleurs ils ont soulevé le sol sur une étendue assez considérable pour former des collines, des cônes d'une grande élévation. Depuis les temps historiques, on cite principalement l'éruption du Vésuve arrivée en 79 de l'ère chrétienne, qui a détruit les villes de Pompéi et d'Herculanum et ravagé toute la Campanie ; celle de Larguaraco, qui couvrit de scories un espace de douze lieues ; celle d'Islande, en 1783, qui dévasta une vallée de vingt lieues ; le soulèvement brusque du pays Coutch dans l'Inde en 1815, et celui des côtes du Chili en 1822, sur une étendue de deux cents lieues.

Le volcan de Popadajan, dans l'île de Java, s'est enfoui en 1772, avec quarante villages bâtis sur ses flancs, et a été remplacé par un lac de plusieurs kilomètres de diamètre. On se fera une idée bien incomplète sans doute des bouleversements produits par les volcans, quand on saura que l'on compte environ deux cent cinq volcans actuellement en activité sur le globe : cent sept dans des îles et quatre-vingt-dix-huit sur des continents, sans compter les volcans éteints et les sous-marins que l'on croit être très-nombreux.

Ainsi, il est bien démontré qu'à toutes les époques historiques la cause ignée n'a jamais cessé de modifier la structure du globe par les tremblements de terre et par les volcans, qui ont produit des affaissements et des soulèvements, des dislocations et des desséchements de lacs, de fleuves et de rivières. Tous ces phénomènes ont pu former les hautes montagnes calcaires, argileuses, gypseuses, bitumineuses, etc.; et comme il n'est guère de pays qui n'ait été ravagé par ces causes, on peut juger combien elles ont dû influer sur la configuration du globe dans ses diverses parties.

CHAPITRE VI

Les alluvions et les atterrissements.

A toutes ces causes de bouleversements et de formations produites par l'action ignée se joignent les causes aqueuses, c'est-à-dire les eaux des mers, les lacs, les fleuves ; les eaux souterraines, qui, arrivant à la surface chargées de matières différentes, de soufre, de calcaire, de silice, etc., y laissent des dépôts plus ou moins considérables de travertins ou tufs, de meulières, etc., dont les couches ont parfois une puissance considérable.

Les alluvions et les atterrissements ont aussi fourni leur part, et une part assez large, dans la formation des terrains sédimentaires. Nous en avons, entre autres exemples remarquables, celui des atterrissements du Mississipi, dont nous avons déjà parlé. Une étude consciencieuse faite par M. de

Serres sur le delta de ce fleuve et sur la date de sa formation, étude dont *le Monde* nous a rendu compte, nous permet de calculer la puissance des alluvions fluviatiles. Voici le résultat de ces savantes recherches :

« Nous avons déjà fait comprendre dans notre *Cosmogonie* combien sont inexacts les calculs sur lesquels on s'est fondé pour donner une haute antiquité à la formation du delta du Mississipi. Il résulte des faits les plus positifs que les alluvions qui contribuent à l'accumulation des terres de ce delta, au lieu d'opérer leurs dépôts avec une excessive lenteur, marchent, au contraire, avec la plus grande activité. On avait été jusqu'à supposer que les alluvions ne s'étaient pas avancées en mer, pendant les cent et vingt ans qui ont précédé l'époque actuelle, de plus d'un mille, ce qui donnerait moins de quinze mètres par année ; tandis que le progrès réel est au moins quatre au cinq fois plus rapide...

« En résultat, la marche frontale des alluvions du Mississipi paraît s'opérer à raison de cent mètres par année, et d'un mille chaque seize ans, du moins en s'en tenant à la moyenne de cent trente années d'observations hydrographiques. Ainsi le fleuve a pu, de mémoire d'homme, former un vaste territoire à la surface du sol, et nous initier, par ce travail, à la formation entière de son delta... Il est donc évident pour nous que la formation de ce delta, comme tant d'autres faits physiques que l'on a rapportés, mais

sans preuves, à une haute antiquité, appartient cependant aux temps récents (1). »

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans faire une observation qui nous paraît importante, sur les eaux des mers, et sur les matières minérales et animales qu'elles contiennent. Pour en supputer la profondeur, nous avons des données qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de la vérité. L'estimation qui en a été faite par Laplace, dans sa *Théorie des marées*, en fixe la moyenne à quatre mille mètres : encore n'a-t-on pu toucher le fond, parce que la sonde finit toujours par flotter, tant par le poids du lien qui l'emporte enfin sur celui du cylindre, qu'à cause de la densité croissante du liquide. Cette densité des mers à de grandes profondeurs, quelle est-elle? Il serait impossible de le dire; mais on est fondé à penser qu'elle doit être très-considérable, si l'on en juge par la densité constatée de la surface, et par le maximum de la profondeur de l'Océan, qui est de sept à huit mille mètres. D'après toutes les données que l'on possède, on peut avancer sans exagération qu'elle s'y trouve à l'état de boue, mêlée à une grande quantité de substances minérales, argileuses, calcaires, siliceuses, etc., de détritus d'êtres organisés, et peuplée de ces êtres qu'on ne trouve plus que parmi les fossiles des terrains sédimentaires.

Et que l'on n'oppose pas à cette accumulation des

(1) Voir tout l'article dans *le Monde*, n° du 8 février 1861.

matières la force des courants marins ; aucun de ces courants, pas même le grand courant équatorial n'atteint les couches profondes de l'Océan ; leur impulsion s'exerce à la surface, ou à de petites profondeurs; les extrémités de l'abîme échappent à leur action.

Ce qui se passe maintenant dans la mer Baltique vient prouver cette assertion. L'on a observé que, depuis des siècles, le fond de cette mer ne cesse de s'élever, par suite du dépôt constant qui s'y fait d'un amas de testes et de coquilles calcaires. Ce phénomène moderne que nous prenons pour ainsi dire sur le fait, met sous nos yeux l'explication positive de la manière dont les terrains fossilifères se sont formés dans l'ancien monde.

Supposons maintenant qu'un violent tremblement de terre ou un immense volcan vienne à soulever les bas-fonds d'une mer, ce qui est arrivé maintes fois, à déplacer son lit, n'est-il pas évident que ces fonds ainsi exondés, formés d'argile, de calcaire, de silice, et pétris de débris organisés, constitueraient des collines, des montagnes fossilifères, dont les terrains d'abord pâteux se solidifieraient et se transformeraient en calcaire, dans un temps plus ou moins long, par l'agglomération de l'énorme quantité de silice provenant de la transsudation des animaux à coquille qui en sécrètent beaucoup, et dont le nombre est prodigieux? Et quel physicien pourra soutenir que, pour des opérations de ce genre, trois ou quatre mille ans ne suffiraient pas?

Nous trouvons aussi dans ces soulèvements des mers l'explication des phénomènes que nous présentent les assises supérieures des terrains crétacés inférieurs dont les calcaires et les grès, et même des arbres sont perforés par des tarets et des pholades. Il est évident que le travail a été fait par ces mollusques dans des dépôts marins qu'une cause quelconque a ensuite soulevés.

Pour corroborer nos appréciations sur ce sujet, nous citerons les conclusions que le savant de Lamétherie tirait de l'action simultanée des causes ignées et causes aqueuses, qu'il regardait comme synchroniques des premières, pour la formation des terrains, des montagnes et des vallées.

« Si plusieurs couches planes sont superposées, dit-il, et qu'une force intérieure les soulève, et en forme une montagne, elles se brisent; elles présentent partout des fentes et des ruines, et ne se présenteront point dans une position verticale sur une grande étendue.... Il faut donc reconnaître que la plupart des couches verticales ou obliques ont été formées telles qu'elles sont.... Il en est de même des couches contournées et entières sans déchirement.

« Qu'on observe, ajoute-t-il, les dépôts que font les eaux vaseuses; par exemple, celles des rivières, telles que la Saône, la Seine, etc., dont les eaux, dans les temps de leurs crues, sont troubles et charrient beaucoup d'argile, de marne et de calcaire, on verra que cette argile, cette marne, ce calcaire, se

déposent indistinctement sur toutes sortes de terrains; et que ces dépôts sont de la même épaisseur, et sur les lieux dont la surface est plane, et sur les coteaux dont la surface est inclinée. Or, sur ces derniers coteaux, les dépôts forment des couches coniques. Qu'on ait ces faits présents, et on concevra facilement la formation des montagnes (1). »

Nous n'entrerons pas dans de plus amples développements; ce n'est pas notre tâche. Nous ne faisons qu'indiquer, à grands traits, les causes qui ont contribué à la structure actuelle du globe. Ces causes ont toujours agi ; elles agissent encore, quoique avec une intensité beaucoup moindre. Qu'on les étudie sans préjugés, sans idées préconçues, sans préventions, avec la conviction que là se trouve le secret des phénomènes que nous observons, sans recourir à des lois fantastiques, pour expliquer ce qu'elles n'expliquent pas. C'est l'aveu candide que nous faisait naguère un partisan des périodes, après une longue discussion : « En définitive, nous disait-il, je crois que vous avez raison. Ces périodes qui devaient jeter une vive lumière sur l'organisation du globe, en réalité, n'expliquent rien ! »

(1) *Théorie de la terre.*

CONCLUSION

Nous touchons à la fin de ces études.

Démolir une antiquité fabuleuse du monde, d'où l'ignorance et la mauvaise foi peuvent déduire des conséquences hétérodoxes, en donnant à son origine sa véritable date que Dieu lui-même nous a révélée (1); imprimer, dans la faible mesure de nos

(1) Une lettre qu'on nous communique à l'instant justifie cette appréciation. Cette lettre remise à un de nos Pères après son sermon, contient plusieurs objections contre la religion, entre autres celle-ci : « On dit que le monde est d'une date tellement ancienne que celle de 5863 ne serait que d'une importance imperceptible. Ce qui le prouverait, ce sont les fossiles que l'on trouve à des profondeurs inouïes, que le déluge n'aurait pas pu faire, et qui ne doit être que l'effet d'un cataclysme. Et si cela est, comment croire qu'Adam soit le premier homme et Ève la première femme? »

forces, une nouvelle impulsion au progrès de la géogénie, en découvrant l'erreur fondamentale fatalement acceptée par la science, et qui a été jusqu'ici son point de départ : tel est le but que nous nous sommes proposé en les abordant.

Ce double but, religieux et scientifique, l'avons-nous atteint? Nous ne sommes pas sans espoir, notamment à l'endroit des savants chrétiens. D'une part, sous le point de vue humain, le bon sens et la logique confèrent le droit, imposent même le devoir de rejeter tout fait qui n'est pas marqué du quadruple sceau de l'histoire, des traditions, des témoignages et des monuments; et nous avons constaté que toutes ces autorités repoussent ce monde hypothétique, ces révolutions successives, ces périodes illimitées que la science a créées gratuitement pour suppléer à son humiliante impuissance. D'autre part, sous le point de vue religieux, les preuves que nous avons accumulées contre ces systèmes ont atteint les proportions et l'autorité d'une rigoureuse et inattaquable démonstration.

Théologiquement parlant, la question est donc jugée, elle est finie : *Causa finita est.* Mais si ces systèmes sont condamnés par la théologie, on peut affirmer, avec certitude, qu'ils sont faux, considérés en soi et comme faits scientifiques. Car il est un axiome dogmatique qui intéresse les sciences à un très-haut degré, et qu'on ne saurait trop méditer, c'est celui-ci : *Nul système ne peut être vrai en philosophie, en*

physique, en astronomie, en n'importe quelle science, s'il est faux en théologie.

Sans doute, en admettant la cosmogonie de Moïse telle que nous l'avons présentée, nous rencontrerons encore des côtés ténébreux, des hauteurs inaccessibles, des profondeurs insondables, des difficultés insolubles; mais, arrivés devant ces mystères impénétrables, il ne nous reste qu'à humilier notre front devant la toute-puissance créatrice, à l'exemple du vénérable historien de ces primitives révélations.

FIN DE LA COSMOGONIE DE MOÏSE.

APPENDICE

Nous corrigions les dernières épreuves de ce travail, lorsque la savante revue des *Mondes*, rédigée par M. l'abbé Moigno, nous apporta la nouvelle de la découverte que venait de faire M. de Perthes d'une mâchoire humaine fossile. Nous allons rapporter le compte rendu qu'en a fait M. de Quatrefages à l'Académie des sciences dans sa séance du lundi 20 avril 1863, et que M. Moigno résume de la manière suivante dans le n° du 23 avril.

— M. de Quatrefages prend la parole avec un vif entrain pour annoncer l'événement du jour, la découverte, à Abbeville, du premier fossile humain. Nous publierons d'abord le procès-verbal des constatations auxquelles M. de Quatrefages a pris part avec un de nos célèbres amis, M. Carpenter; nous analyserons ensuite sa lecture.

« M. l'abbé Bourgeois, professeur de philosophie et d'histoire naturelle au collége de Pont-Levoy, venu à Abbeville le 10 avril courant; M. le docteur Carpenter, vice-pré-

23

sident de la Société royale de Londres ; M. le docteur Félix Garrigou, membre de la Société géologique de France, M. le docteur Falconer, membre de la Société royale d'Angleterre, de la Société géologique de Londres, arrivés le 14 ; M. de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle de Paris, arrivé le 15, ont, à l'unanimité, confirmé l'opinion des membres de la Société d'Émulation et déclaré que cette mâchoire était fossile, que c'était une mâchoire d'homme, et qu'elle présentait des différences avec la race actuelle. Ces Messieurs, après avoir vérifié le banc et la place d'où M. Boucher de Perthes avait retiré la mâchoire fossile, ont reconnu que ce banc était vierge ou non remanié, et que l'origine fossile de cette mâchoire ne présentait aucun doute. Le 14, M. le docteur Falconer, M. le docteur Garrigou ; le 15, M. de Quatrefages ; le 16, M. Buteux, d'Abbeville, et M. Brady, de Londres, ont à leur tour retiré de la couche diluvienne de sable noir des haches en silex, reposant sur la craie.

« M. de Perthes a découvert le même jour, dans la couche de sable jaune du même banc, à trois mètres et demi de la superficie, deux fragments d'os que MM. Falconer et de Quatrefages reconnurent immédiatement pour être des morceaux d'une dent de mammouth (Elephas primigenius). Enfin, M. Boucher de Perthes, dans une masse d'os qu'il a recueillis à Menchicourt, dans les premiers jours d'avril, à huit mètres de profondeur, dans la sablière de M. Dufour, a remarqué un fragment de mâchoire d'homme et de six dents détachées, que, malgré leur apparence de fraîcheur, M. le docteur Falconer a déclarées, sauf un plus ample examen dont il allait s'occuper, dents fossiles, et bien certainement humaines, mais appartenant à une race plus rapprochée de la nôtre que la mâchoire de Moulin-Quignon. M. de Quatrefages était présent.

« M. Boucher de Perthes, dans son livre des *Antiquités diluviennes*, disait en 1847 qu'un jour l'on trouverait partout de ces hachettes antédiluviennes alors si rares, et auxquelles personne ne croyait. Cette prédiction s'est vérifiée. Il ajou-

tait qu'il en serait de même des fossiles humains, nous sommes tenté de croire qu'ici encore M. Boucher de Perthes a prédit juste. Mais ce qui nous a surtout frappé, c'est qu'il avait également annoncé que lorsqu'on trouverait cet homme fossile, il présenterait, de même que tous les autres mammifères antédiluviens, quelque différence de conformation avec les individus actuels. La forme de la mâchoire de l'homme fossile de Moulin-Quignon paraît encore lui donner raison. »

M. de Quatrefages affirme que la mâchoire n'a pas été roulée, et qu'elle n'est pas venue de loin. Au premier abord, on pourrait croire à quelques signes caractéristiques d'une race distincte : en effet, la branche horizontale et la branche ascendante font entre elles un angle extrêmement ouvert; la quatrième molaire qui subsiste seule est légèrement inclinée; on observe enfin sur la mâchoire un sillon ou gouttière. Mais en regardant de près on retrouve ces trois particularités chez un certain nombre de mâchoires des races actuelles, et les incisives sont implantées perpendiculairement comme chez les races les plus franchement orthognathes, ou qui sont en relation directe avec la race primitive. La race nègre est essentiellement une race prognathe, qui n'a pas pu compter la race blanche parmi ses ancêtres; il en est peut-être ainsi de la race blanche, en ce sens que la primitive est intermédiaire entre la race blanche et la race nègre. M. de Quatrefages, assisté de M. Pruner-Bey, a comparé les mâchoires d'Abbeville aux mâchoires trouvées par M. de Vibraye dans la grotte d'Arcy, par M. Lartet dans la grotte d'Aurignac, et il a conclu de cette comparaison que ces trois échantillons présentaient entre eux de nombreux rapprochements avec de légères différences. La mâchoire d'Abbeville, dont une des dents avait été détruite par la carie, appartenait à un individu âgé, d'une petite taille ou d'une taille à peine égale à la moyenne; elle est plutôt faible que forte, et ne présente rien de féroce, rien qui justifie l'opinion que l'homme soit issu du singe.

M. de Quatrefages répète souvent qu'il ne s'agit encore ici que d'un premier aperçu ; qu'il n'a nullement la prétention d'affirmer qu'on a réellement trouvé l'homme fossile ; qu'il se récuse complétement quant à la question géologique ; qu'il sait parfaitement que les géologues sont partagés sur l'ancienneté de ces dépôts de sables, de ces diluvium, etc... Il est facile de prévoir que ce premier succès en amènera bientôt d'autres; mais, dit en terminant le savant professeur d'anthropologie, quelles que soient les richesses scientifiques mises au jour, il y aurait injustice criante à oublier que c'est aux convictions ardentes, à la persévérance infatigable de M. Boucher de Perthes qu'on aura dû cette double découverte des haches et de l'homme fossile, une des plus importantes, à coup sûr, que puissent faire les sciences naturelles.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

POINT DE VUE GÉOLOGIQUE.

CHAPITRE PREMIER. Exposé des principaux systèmes. . . 31
— II. Raisons géologiques à l'appui de ces systèmes. 38
— III. Réponse à ces objections. 43
— IV. Inanité de ces systèmes ; ils ne reposent sur aucun fondement. 76
— V. Ces systèmes sont contredits par les faits. . 81

DEUXIÈME PARTIE

POINT DE VUE PHILOLOGIQUE.

CHAPITRE PREMIER. Moïse est un historien et non un poëte. 101

CHAPITRE II. L'interprétation littérale des jours génésiaques est conforme aux règles de l'hermeneutique sacrée. 107
— III. Réponse aux objections 112

TROISIÈME PARTIE

POINT DE VUE SCRIPTURAL.

CHAPITRE PREMIER. La question qui nous occupe est bien plus scripturale que géologique 135
— II. Tous les êtres matériels que Dieu a créés se rapportent à l'homme, comme le résumé et le chef du monde des corps. . . . 141
— III. Le monde a été créé dans le temps, c'est-à-dire au premier jour du temps. 152
— IV. Auteurs ecclésiastiques invoqués à tort en faveur de ces systèmes. 163
Autenrs juifs. 222
— V. Écrivains ecclésiastiques qui ont défendu l'interprétation littérale des jours de Moïse. 228
Docteurs et Pères 233
Théologiens. 277
Commentateurs modernes de la sainte Écriture. 295

QUATRIÈME PARTIE

CAUSES DE LA STRUCTURE DU GLOBE.

CHAPITRE PREMIER. La création tout entière est un acte de la puissance divine 309
— II. Le déluge universel. 347

CHAPITRE III. Le déluge d'Ogygès ou de Deucalion. . . . 330
— IV. Les tremblements de terre. 334
— V. Les volcans. 340
— VI. Les alluvions et les atterrissements. . . . 342
CONCLUSION. 349
APPENDICE 353

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

PARIS. — IMP. W. REMQUET, GOUPY ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 5.



